

FRÉDÉRIC-LE-GRAND,

OU

MES SOUVENIRS DE VINGT ANS

DE

SÉJOUR A BERLIN.

T. III.

LEIPZIG, A. BOSSANGE, REICHS STRASSE.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.



FRÉDÉRIC-LE-GRAND,

SA FAMILLE, SA COUR, SON GOUVERNEMENT,
SON ACADÉMIE, SES ÉCOLES,
ET SES AMIS, GÉNÉRAUX, PHILOSOPHES ET LITTÉRATEURS,

OU

MES SOUVENIRS

DE

VINGT ANS DE SÉJOUR A BERLIN;

PAR DIEUDONNÉ THIÉBAULT.

« Par bonheur ou par malheur, j'appartiens à l'histoire. »
LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.

QUATRIÈME ÉDITION,
Ornée du portrait de Frédéric II et de celui de l'auteur;

PUBLIÉE PAR SON FILS

LE BARON THIÉBAULT,
Lieutenant-Général des armées du Roi.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

A. BOSSANGE, RUE CASSETTE, N° 22;
ARTHUS BERTRAND, RUE HAUTEFEUILLE, N° 13;

LEIPZIG,

A. BOSSANGE, REICHS STRASSE.

1827.





quelques
publié
~~au pouv~~
quil se Débit
~~temes et d~~
alors Royau
~~par~~
Auteur
~~Traducteur~~

D'être v

faire ~~...~~

Gouverne

jeune

arrêté e

meura

La Vérité ef
~~son ...~~

et Mon

Extrait de l'éloge

TROISIÈME PARTIE.

FRÉDÉRIC-LE-GRAND ET SA COUR.

FÊTES, ALLIANCES, VOYAGEURS ET MINISTRES ÉTRANGERS.

ÉTAT DE LA COUR DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

On a dit que la cour de Frédéric n'était composée que de ses soldats, et de quelques philosophes ou gens de lettres : ce mot est vrai dans ce sens qu'il ne voyait guère en effet que ces deux classes de personnes ; et que ce n'était que dans des occasions bien extraordinaires qu'il y avait chez lui d'autre étiquette que celle qui convenait à ses goûts et à sa manière de vivre. Cependant les grandes dignités ou charges de la couronne n'ont jamais été formellement abolies : lorsqu'elles

n'ont pas été occupées, on ne les a regardées que comme vacantes, et on en a donné le titre à diverses personnes, lorsque la politique a paru l'exiger.

En 1740, au moment où le roi monta sur le trône, la comtesse de Finck, veuve du feld-maréchal de ce nom, était grande gouvernante de la reine mère.

Madame de Catsch était gouvernante de la jeune reine : cette place a été ensuite occupée par madame la comtesse de Kanneberg, fille de la comtesse de Finck, dont nous venons de parler, et sœur du comte de Finckenstein, dont nous parlerons ailleurs.

Les princesses Ulrique et Amélie avaient d'abord eu pour gouvernante une demoiselle de Monbail, en qui l'on n'avait cu à remarquer qu'une franche imbécillité; mais elle mourut avant 1740, et à cette époque c'était une demoiselle de Blasspiel qui la remplaçait. Ces princesses d'ailleurs demeuraient chez leur mère, et étaient élevées sous ses yeux.

La reine mère a eu pour dames d'honneur en même temps ou successivement des demoiselles de Knesebeck, de Bulow, de Kalkstein, de Bredow, de Pannewitz, et de Schwe-

rin; et la reine régnante, deux demoiselles de Tettow, et des demoiselles de Varennes, de Schwerin, de Brantd, de Schleiben, de Mollendorff, de Kanneberg, etc.

Les hommes employés dans ces deux cours étaient, chez la reine mère, M. de Wülcknitz, maréchal de cour, et après lui M. le comte de Rœderer; M. de Lastort, grand-maître, et M. de Morien, chambellan: Ce chambellan était si borné d'esprit, qu'il était devenu la fable de la cour, et que long-temps après sa mort on en citait encore des traits incroyables: comme, de n'avoir pu se souvenir si au siége de telle place il avait été assiégeant ou assiégé, et si en telle campagne militaire c'était lui ou son frère qui avait été tué! C'est lui à qui le marquis d'Argens a prêté et fait lire sept fois de suite le même volume, et qui, interrogé ensuite s'il était content de cet ouvrage, répondit: « Monsieur, je le trouve admirable; cependant, s'il m'est permis de le dire, il m'a paru » que l'auteur se répétait quelquefois. » Le chevalier Mitchel, envoyé d'Angleterre, le priant de présenter à sa majesté un comte d'Essex, voyageur, ajouta qu'au reste ce n'était pas le comte d'Essex que la reine Élisabeth avait fait

décapiter ; et lui, à l'heure des présentations, dit à la reine mère : « Madame, j'ai l'honneur » de présenter à votre majesté M. le comte » d'Essex, Anglais et voyageur : au reste, mon» sieur l'envoyé d'Angleterre m'a bien assuré » que ce n'était pas le comte d'Essex que la » reine Élisabeth a fait décapiter. »

La reine régnante avait le comte de Dohna pour grand-maître, et un M. de Wartensleben pour maréchal de cour, outre messieurs Müller, d'Ecouville, de Lendorff, et ensuite de Schafgôtsch, pour chambellans.

Quant aux dignités qui tiennent à la personne du roi, elles étaient presque toutes vacantes en 1740, et l'ont presque toutes été depuis, surtout celles de grand maître de la garde-robe, de maître d'hôtel, de grand chambellan, de grand échanson, et de grand maréchal, qui même n'ont été données à personne depuis Frédéric Ier, excepté cependant celle de grand maître de la garde-robe, qui fut accordée au comte de Kameke, pour le titre seulement, et à condition qu'il ne se mêlerait jamais de rien ; et celle de grand chambellan, qui, durant le règne de Frédéric II, a été occupée 1° par le prince de Loos-Corswaren, qui ne l'a gar-

dée que deux ans, après lesquels il a donné sa démission, pour aller vivre dans le Brabant, sa patrie; et 2° long-temps après lui, par le comte de Sack, noble saxon, que Frédéric voulait fixer dans ses états parcequ'il était fort riche. Au reste, il ne s'agit ici que de la charge de grand chambellan de la couronne; car la charge de grand chambellan de l'électorat appartient, à ce que m'ont assuré quelques personnes, à l'aîné de la famille des Schwerin. Cette charge de l'empire ne pouvait être que très négligée à la cour d'un roi où l'on n'estimait que ce qui rappelait et fortifiait les droits que l'on savait avoir à l'indépendance. Aussi, m'a-t-il paru que les Schwerin eux-mêmes ignoraient qu'ils eussent cette prérogative honorable: du moins est-il vrai que je n'en ai jamais entendu parler à aucun d'eux.

La charge de grand écuyer était occupée, en 1740, par un M. de Schwerin, père de celui que j'ai connu premier écuyer. C'est à ce grand écuyer qu'a succédé M. le comte de Schafgotsch, frère de l'évêque de Breslaw, et dont j'aurai souvent à parler. A la mort de ce dernier grand écuyer, la place est revenue à un M. de Schwerin, général des gendarmes, à

qui les autres Schwerin ne pardonnaient pas d'avoir pris le titre de *comte* étant prisonnier de guerre à Vienne; titre que Frédéric lui laissa par plaisanterie: c'était la fierté qui indisposait ses parents contre lui à cet égard; car ils prétendaient que leur nom seul valait tous les titres: mais malgré leur dépit il a continué d'être comte sans autre formalité, chez le roi, et dans le public. Sa femme, née et élevée en Silésie, avait un talent singulier, dont elle a bien voulu faire l'épreuve devant moi: elle traduisait à livre ouvert, sans aucune hésitation et très correctement, de l'allemand en français, ou du français en allemand, autant de pages que l'on voulait.

Le baron de Poellnitz, qui dans cet ouvrage aura un article particulier, était premier chambellan: au moins en faisait-il les fonctions, qu'il a continuées jusqu'à sa mort, c'est-à-dire durant presque tout le règne de Frédéric second.

Comme je parle des ministres dans ce volume, je me contenterai de dire ici qu'en 1740 M. de Podewels était premier ministre des affaires étrangères, et que M. de Finck, ou Finckenstein, était le second, et a été ensuite

le premier, ou même le seul durant le reste du règne de Frédéric.

Le chancelier était M. de Coccéi, qui a eu pour successeurs M. de Jarriges, ensuite M. de Fürst, et enfin M. de Cramer.

Les officiers qui entouraient le roi étaient le colonel de Kalkstein, qui avait été son gouverneur, et qui fut ensuite feld-maréchal.

Le maréchal de Kleist.

Le général Still, gouverneur du prince Henri : au général Still succéda peu après, comme gouverneur du prince, et en même temps du prince Ferdinand, M. de Creutzen, d'une ancienne famille de Prusse, et précédemment officier dans le régiment de Glasenapp.

Le colonel de Pannewitz, qui commandait les gendarmes, en remplacement du feld-maréchal de Natzmer, mort peu de jours avant l'avènement de Frédéric.

Les majors de Weglisch et de Winterfeld : ce dernier a été dans la suite un des généraux les plus habiles et les plus employés par Frédéric, dans la guerre de sept ans surtout.

Les adjudants, de Wartensleben, que j'ai connu lieutenant-général ; de Hacke, qui a été gouverneur de Berlin ; de Lentulus, sur lequel

nous aurons à revenir; d'OElnitz, qui, si je ne me trompe, est celui qui, à cause de sa cruauté, fut tué au commencement d'une bataille par les premières balles de ses propres soldats; et de Buddenbrock, dont il a déjà été et sera encore question.

On voyait également à la cour M. le général comte d'Anhalt, et un M. de Wurm, qui commandait trois escadrons de hussards, tous montés de chevaux hongrois et blancs : c'est de ce corps que s'est formé dans la suite le régiment de hussards du général de Ziethen.

Le feld-maréchal de Glasenapp était gouverneur de Berlin; le général de Sidow était commandant de la même place : l'artillerie était sous les ordres d'un M. de Linger, dont la place était occupée, de mon temps, par M. de Holzendorff.

Enfin, Frédéric avait habituellement auprès de lui M. de Kayserling, qui, peu de temps après, se retira, et M. de Knobelsdorff, mort assez jeune.

En donnant ici cette nomenclature, je n'ai voulu que présenter le tableau de cette cour tel que je me le rappelle; car je n'ai rien de particulier à dire de la plupart de ces personnes,

parmi lesquelles il en est plusieurs que je n'ai pas même vues ; et pour celles que j'ai pu connaître, si j'ai quelques anecdotes à en citer, je les rapporte ailleurs.

Quand je conviens que Frédéric réduisait, autant qu'il le pouvait, ce que l'on entend par *cour* dans toute l'Europe, c'est qu'en effet tout cet entourage d'étiquette et de faste, qui ne peut qu'embarrasser et contrarier le prince laborieux, consistait pour ce roi en un ou deux chambellans, dont il avait besoin pour lui présenter les étrangers et voyageurs, ou autres personnes qu'il voulait recevoir. Telles étaient les fonctions du comte de Nesselrode et de M. de Goërtz, auxquels succéda le marquis de Luchesini.

Le goût de Frédéric pour ce qu'on peut appeler la liberté personnelle tenait principalement à deux points capitaux, la volonté ferme de se ménager les moyens de remplir ses devoirs et de satisfaire une vaste et noble ambition, et le désir insatiable de connaître et de juger par lui-même, et par conséquent de voir beaucoup par ses yeux, et d'étudier sans cesse. C'est à ces deux ou trois principes que se rattachent et son extrême activité, et l'inébran-

lable énergie de son âme. C'est aussi aux mêmes causes qu'il faut attribuer l'envie qu'il a eue, étant jeune, de voyager.

L'habitude et l'amour du travail rendaient la solitude si chère ou si nécessaire à Frédéric, que quand même ses parents, ou des princesses et princes étrangers qu'il avait le plus de plaisir à voir, venaient lui faire visite, il les gardait toujours le moins qu'il lui était possible. Ainsi Paul Ier, grand-duc de Russie, venu à Berlin pour y arrêter son premier mariage; la reine de Suède, venue pour le voir après trente ans de séparation; la duchesse de Brunswick, cette sœur si constamment chérie; la duchesse douairière de Saxe, fille de l'empereur Charles VII, etc., n'étaient arrêtés à Potsdam que très peu de jours. Il prenait des tournures singulières pour les renvoyer, en conservant toutefois les formes les plus polies. « J'ai appris, ma chère sœur, disait-il, que » vous alliez me quitter pour aller voir nos » frères et sœurs; cela me fait beaucoup de peine: » j'aurai bien peu joui du plaisir d'être avec » vous; mais vous aurez plus d'agrément à » Berlin que dans cette solitude, et auprès d'un » homme aussi occupé que moi. Il est juste

» que je me sacrifie. C'est demain matin, dit-» on, que vous partez. Je ne vous dis pas adieu ; » je compte que je pourrai encore vous revoir » ce soir, et vous assurer de tous mes vœux » pour votre santé, etc. » C'est ainsi, ou en des termes équivalents, qu'il congédiait des personnes qui n'auraient pas mieux demandé que de rester plus long-temps auprès de lui, et qui n'avaient pas songé à dire un mot de leur départ.

Quelque envie néanmoins qu'il eût d'être seul, il faisait galamment les sacrifices que les convenances ou la politique commandaient. Ainsi il retint le grand-duc de Russie plusieurs jours à Potsdam, et vint le voir une ou deux fois à Berlin ; mais il profita de cette gêne pour faire faire de belles manœuvres, qui exercèrent ses troupes. D'ailleurs, quand il venait ainsi à Berlin, ce n'était tout au plus que pour vingt-quatre heures. C'est ce que j'ai vu, non seulement dans les occasions dont je viens de parler, mais encore aux époques des différents mariages célébrés à la cour. Il faisait de bonne grâce ces sortes de corvées, quand il croyait les devoir faire ; mais la preuve que ce n'était qu'un sacrifice, c'est que, hors ces cas extraor-

dinaires, il ne lui arrivait jamais de sortir du cercle qu'il s'était tracé.

D'après ce qui précède, on voit qu'outre les fêtes publiques, à la suite desquelles viennent naturellement se placer les alliances contractées de mon temps, il ne nous reste à recueillir dans ce volume que les anecdotes relatives à des personnes de la cour, à des voyageurs, et à des ministres étrangers.

FÊTES DE LA COUR,

ET ALLIANCES.

Les fêtes de la cour de Berlin étaient bien peu de chose! Il y en avait une chez la reine à son jour de naissance : le roi ne manquait pas d'y paraître; il s'y rendait en bas de soie; mais il n'y restait guère qu'une demi-heure. Du reste, cette fête consistait, indépendamment de quelques parties de jeux, en un concert, un bal et un souper. Je ne parle pas de la foule de ceux qui s'y rendaient par devoir, bienséance et politique, cette foule était très grande.

Il y avait tous les ans une autre grande fête chez le prince Henri, le jour de la naissance du roi. C'était un bal masqué. Ainsi que je l'ai dit, quatre mille personnes, à peu près, y étaient admises; mais il fallait que les dominos ou habits de caractères fussent en soie. L'ordonnance de cette fête était fort belle: une

immense galerie et plusieurs grandes salles richement décorées avaient des orchestres bien composés, et des buffets de rafraîchissements très bien fournis. J'y ai vu une très belle femme habillée à la grecque, et fort élégamment mise. Elle arrivait de Constantinople, et n'étant encore connue de presque personne, elle mit tous les princes aux champs par son érudition. S'adressaient-ils à elles en allemand, elle répliquait en français; employaient-ils cette seconde langue, elle recourait à l'italien; se servaient-ils de cette troisième, elle répondait en anglais: il s'en trouva cependant qui purent encore la suivre; mais elle parla portugais, ensuite turc, et personne ne put aller jusque là. Ce fut un véritable triomphe pour cette dame.

Le prince Henri était ce jour-là en Arménien, ayant un écrin très riche qu'il voulait vendre à toutes les dames. Le colonel Quintus s'y présenta en capucin de laine, et on le renvoya en lui disant de se faire capucin de soie. Au reste, et à l'exception des révélations qui amenèrent le divorce de Frédéric-Guillaume, alors prince royal, le résultat de ces sortes de fêtes était de donner lieu à mille petites

aventures, qui ensuite amusaient le public pendant une semaine ou deux.

Les jours de naissance des autres personnes de la famille royale étaient aussi autant de sujets de fêtes à la cour, mais moins brillantes et par conséquent bien moins suivies.

Hors de là, et à moins de quelque évènement extraordinaire, il n'y avait durant l'année que les jours de cour chez la reine, ce qui n'était qu'une affaire d'étiquette; et le temps du carnaval, durant lequel sa majesté donnait quelques bals ou concerts, et célébrait de cette sorte le jour de l'an, celui des Rois, etc. Ce qu'on nomme le carnaval à Berlin embrassait une partie du mois de décembre et de celui de janvier. Le roi n'arrivait guère avant le 19 décembre dans sa capitale, et il retournait à Potsdam au plus tard le 25 du mois suivant. Dans cet intervalle, on avait deux opéras et deux redoutes par semaine : lorsque le roi venait souper à ces redoutes, il se retirait au sortir de table; mais de mon temps il y venait rarement; il était bien plus assidu à assister aux opéras. Il se plaçait toujours derrière l'orchestre; souvent il se tenait debout, et suivait avec une grande attention, et la lor-

gnette à la main, les musiciens et les chanteurs qui l'intéressaient le plus, surtout dans les morceaux ou passages remarquables. L'opéra est à Berlin un spectacle italien payé par le roi; l'entrée en est par conséquent gratuite : il faut néanmoins des billets pour y être admis, à moins qu'on ne veuille aller au parterre; mais comme chaque régiment de la garnison a le droit d'envoyer à ce parterre tant d'hommes et de femmes par compagnie, il arrive que, quelque vaste qu'il soit, les bourgeois ont bien de la peine à y pénétrer, et y sont très mal [1]. Pour les loges, elles ont des destinations particulières : on sait à quel corps chacune appartient : celle de l'académie est assez grande pour contenir douze à quinze personnes ; mais elle est au rang le plus bas, et a l'inconvénient d'être trop près des soldats, qui pour l'ordinaire font beaucoup de bruit, et même empêchent quelquefois de voir, non seu-

[1] Lorsque Frédéric, jeune roi, eut fait bâtir cette salle, on trouva, aux premières représentations, que ce vaste parterre, presque vide, attristait le spectacle : le remède fut de le remplir de soldats. C'est ainsi que les bourgeois ont été punis du reste d'éloignement qu'ils avaient encore pour la cour depuis le règne de Guillaume Ier.

lement parceque les grenadiers gardent leurs bonnets sur leurs têtes, mais parcequ'il en est même qui font monter leurs femmes sur leurs épaules, ce qui ne fait pas de l'opéra de Berlin un spectacle très décent. Au reste, le bâtiment est renommé par son architecture, l'orchestre est fort bon, et j'y ai entendu des chanteurs distingués, tels que Porporino et Conciolini, auxquels Frédéric donnait, indépendamment des feux, quinze mille francs d'appointements. Quant à la danse, le roi ne voyait en elle qu'un accessoire obligé à un spectacle de cette nature; elle ne participait pas à l'intérêt particulier que lui inspirait la musique; c'était la partie faible de ce théâtre: néanmoins j'y ai vu quelques bonnes danseuses, telles qu'une demoiselle Gasparini, une dame Desplaces, etc. Dans les derniers temps, Frédéric cherchait à économiser sur tout ce qui était casuel, et ne donnait plus à chacun de ses principaux sujets que deux ou trois paires de bas et de gants pour tout le carnaval.

La persuasion où l'on était que le roi attachait fort peu d'importance aux fêtes de la cour, et que la reine, toujours bonne, ne se plaindrait jamais, autorisait même les chan-

teurs les mieux payés à refuser de chanter dans les fêtes de la cour où l'on désirait avoir quelques concerts. Ces hommes qui pour quinze mille francs n'avaient à monter sur les planches que douze fois par an au plus, refusaient très cavalièrement de chanter chez la reine, lors même qu'elle les en faisait prier. Conciolini, surtout, était presque toujours enrhumé lorsqu'il recevait une invitation semblable. Tout le monde en était scandalisé. Ses airs renchéris cependant lui valaient parfois des mortifications assez sensibles. Le prince Dolgorouky ayant reçu un jour ce Conciolini avec un maître de chapelle de l'impératrice de Russie, dit à ce dernier : « M. Conciolini chante admirablement bien ! — Mon prince, reprit cet acteur, ne me priez pas de chanter, je ne le pourrais pas. — Monsieur, répliqua le prince, je ne pensais pas à vous en prier ; je parlais de votre voix, sans avoir envie de l'entendre. » Il a souvent reçu de pareilles leçons, qui pourtant ne l'ont pas corrigé.

Le roi avait aussi une petite troupe pour les opéra buffa, mais il était fort rare que cette troupe jouât, ou que le public pût en profiter ; je n'ai vu ce spectacle que deux fois à Berlin, et au château.

Avant de parler des fêtes extraordinaires qui ont eu lieu de mon temps, j'en citerai une que la ville de Berlin voulut donner, pour témoigner au roi la joie que l'on avait de le revoir, le jour même où il devait rentrer en cette capitale, après la guerre de sept ans. On avait dressé à la porte de la ville par laquelle il devait passer un grand arc de triomphe, avec les emblèmes les mieux assortis à une circonstance aussi solennelle. Le long des rues qui de là conduisaient au château, on avait placé les inscriptions et les allégories les plus honorables. On devait le recevoir et l'accueillir avec les cérémonies et les transports de joie que l'on peut imaginer. Il fut averti de ces préparatifs, changea de route, et parvint *incognito* par une autre porte et d'autres rues jusqu'à son appartement. Craignit-il que cette expression de la joie de ses sujets ne fût regardée comme suggérée ou désirée par lui? ne chercha-t-il à s'y dérober que parcequ'il aurait eu à y jouer un rôle, circonstance qui lui déplaisait toujours? ou bien pensa-t-il que ce n'était pas par des fêtes que l'on devait rappeler une guerre aussi désastreuse pour l'Europe entière? Quels que fussent les motifs auxquels il céda, il n'en est

pas moins vrai que j'ai encore vu, bien des années après, combien les Berlinois avaient peine à oublier ce trait, qu'ils attribuaient à une sorte d'indifférence ou de dédain pour eux. C'était de leur part une injustice, et l'effet de l'amour-propre blessé.

Au nombre des fêtes que la maison royale de Prusse donna de mon temps, pour des mariages ou des alliances, se trouvèrent celles que reçut Paul Ier lorsqu'il vint, étant encore grand-duc, choisir à Berlin la princesse qu'il a ensuite épousée en premières noces à Saint-Pétersbourg.

Je ne sais quelle politique détermina l'impératrice de Russie à envoyer son fils à Berlin pour y faire ce choix : mais vers le mois de juin 1776, la margrave de Hesse-Darmstadt, de qui Frédéric disait qu'elle était *un homme de mérite*, nous arriva avec ses trois filles; tandis que le général Lentulus allait jusqu'à Memel au-devant du grand-duc, pour de là diriger sa marche et le défrayer jusqu'à la cour de Frédéric. On fit ce que l'on put pour que sa route fût marquée par des fêtes. Son entrée à Berlin se fit par un très beau jour, à trois ou quatre heures après midi : arcs de triom-

phe en verdure à la porte de la ville et sur le pont royal, près du château; des fleurs partout, et nombreux cortége en infanterie, en cavalerie et en voitures, rien n'y fut épargné: on fit raccommoder pour lui les vieux phaétons tout dorés, et autres carrosses de parade de Frédéric Ier, lesquels étaient abandonnés à la vermoulure depuis cinquante ans. Tout décelait les efforts impuissants et disparates faits pour étaler quelque faste. Je fus présenté au grand-duc dans son appartement par l'envoyé de Russie; je le fus encore avec mes confrères et collègues de l'académie quand il y vint, et à l'école civile et militaire quand il la visita. Formey et Borelly lui adressèrent de fort beaux compliments; mais personne ne reçut de lui le moindre souvenir ou témoignage de satisfaction. On lui avait cependant donné à son départ de Pétersbourg deux malles pleines de bijoux pour les présents, et il les remporta pleines toutes deux, non, à ce qu'il semble, qu'il eût de la répugnance à donner, mais parcequ'il était sous la direction de M. le feld-maréchal de Romansow et de M. le comte de Solticoff, qui tous les deux avaient la réputation d'être avares, qui d'ailleurs pouvaient très bien ima-

giner que ce serait faire secrètement leur cour à Catherine que d'empêcher son fils de se faire des partisans en Europe.

Si on n'eut pas à célébrer la magnificence de ce prince, tout le monde du moins fut frappé de sa manière de saluer. En général les grands se baissent fort peu quand ils saluent, mais du moins ils inclinent un moment la tête: le grand-duc faisait tout le contraire; il donnait un coup d'œil à ceux qui le saluaient, et relevait la tête, qu'il n'avait point baissée : il ne se permettait en un mot que la seconde partie du salut, qui de cette sorte ressemblait tout-à-fait à un signe de domination. Je dirai encore qu'il parla fort peu, et qu'on n'eut pas à citer un mot qui vînt de lui.

Lorsqu'il alla à Potsdam, Frédéric fit faire devant lui et pour lui des manœuvres qui furent très bien exécutées : le feld-maréchal Romansow, par qui on voulait surtout qu'elles fussent bien suivies et bien observées, parut en être émerveillé : dans la sorte d'admiration qu'elles lui causèrent, il s'adressa à l'un des généraux prussiens, et lui dit : « Ces manœuvres sont admirables; mais il me semble que « c'est une imitation de quelque fameuse action

» de l'antiquité : dites-moi, je vous prie, si » ce n'est pas de l'Alexandre, de l'Annibal ou » du César. » Le Prussien fut très embarrassé pour lui répondre, ne sachant comment lui apprendre, sans le mortifier, que ces manœuvres étaient une imitation des deux grandes batailles que lui-même Romansow avait livrées aux Turcs, et par lesquelles il les avait si complètement battus dans la précédente guerre ; imitation qui, de la part de Frédéric, était une galanterie aussi flatteuse que délicate. On conçoit au reste que cette méprise du général russe devint bientôt une anecdote précieuse pour tous les militaires prussiens.

Lorsque le grand-duc fut au moment de son départ, Frédéric vint à Berlin pour lui dire adieu : c'était un dimanche : il y eut à la cour un grand souper où l'on employa la vaisselle d'or. Il faisait excessivement chaud, et le nombre des curieux était si grand dans la salle où l'on soupait, que tout le monde y étouffait. Frédéric ordonna de faire sortir les spectateurs : mais dans le moment même il démêla dans la foule deux hommes qu'il jugea être des étrangers, et il leur envoya dire que l'ordre ne les concernait pas, et qu'ils pouvaient

rester. Ces deux hommes étaient Pigal le sculpteur, et un officier français de la garnison de Strasbourg. Le premier ayant achevé de placer le monument du maréchal de Saxe, eut occasion, un jour qu'il soupait avec plusieurs militaires, de témoigner les regrets qu'il avait de n'avoir jamais vu le roi de Prusse. On lui observa qu'étant à Strasbourg, il se trouvait presque à moitié chemin de Paris à Berlin : mais il lui restait la difficulté de faire seul le reste de cette route, dans un pays dont il ne savait pas la langue, lorsqu'un des convives offrit de l'accompagner. Le marché fut conclu sur-le-champ; ils partirent dès le lendemain, et arrivèrent à Berlin le soir même où Frédéric faisait ses adieux au grand-duc. Pigal ayant beaucoup connu dom Pernety, bibliothécaire du roi de Prusse, parvint à le joindre à l'instant même de son arrivée; et dom Pernety envoya les deux voyageurs au château, avec les instructions nécessaires pour y être admis. Deux jours après il les conduisit à Potsdam : ils se mirent à parcourir les jardins de Sans-Souci vers onze heures du matin, lorsqu'ils aperçurent à quelque distance le roi qui, tenant un livre à la main, venait s'y promener, précédé de ses trois

petites levrettes : ils cherchèrent à s'écarter ; mais ils avaient été vus. Ils eurent à l'instant la visite d'un page, qui vint leur demander qui ils étaient. Pigal répondit qu'il était l'*auteur du Mercure*, réponse sur laquelle Frédéric jugeant que c'était M. de la Place, qu'il n'aimait pas, se retira en disant : « Je n'ai que faire » ni de son Mercure ni de lui. » Si Pigal avait simplement dit son nom, il aurait certainement eu la satisfaction de parler au roi, et même il en aurait été très bien accueilli, d'abord à cause du tombeau du maréchal de Saxe, et ensuite parceque Frédéric estimait beaucoup cette statue de Mercure que notre sculpteur avait faite, et que ce monarque possédait, mais à laquelle il ne songea pas en ce moment. C'est ainsi que Pigal fut puni pour avoir cru l'un de ses ouvrages plus célèbre que lui-même. Il revint de Potsdam le même jour, et partit le lendemain avec son officier, qui, faisant cette course *incognito*, était pressé de retourner à sa garnison.

Frédéric, en voulant jouer la magnificence pour la réception du grand-duc de Russie, n'oublia pas moins ses principes d'économie. Il examina en détail les mémoires de dépenses

que Lentulus avait faites ou ordonnées : il les trouva exagérées et peu fidèles; son général fut mal reçu, et partit quelque temps après pour retourner en Suisse, sa patrie : son crédit d'ailleurs avait déjà souffert d'une autre aventure qui a trouvé sa place dans un précédent article, et qui, comme je l'ai dit, brouilla Frédéric avec l'ancien prince Ferdinand de Brunswick.

Lorsque le grand écuyer reçut ordre de faire promptement et convenablement réparer les vieux chars et phaétons, et tous les harnais dorés de Frédéric Ier, il commença par faire dresser un devis de ces réparations, et manda au roi qu'il en coûterait au moins dix mille écus. Le monarque lui répondit : « Je » sais bien que votre excellence est généreuse » et magnifique : mais moi, qui ne me soutiens » qu'à force d'économie, je ne suis pas assez » heureux pour pouvoir suivre votre exemple. » Ce qui me tranquillise, c'est que je sais aussi » combien votre excellence est industrieuse et » attentive : je suis donc assuré qu'elle voudra » bien faire faire les réparations dont il s'agit » pour six mille écus. C'est tout ce que je puis » y mettre. Ainsi donc six mille écus, pas un

» sou au-delà; mais que tout soit bien. » Il fallut qu'en conséquence de ce persiflage, tout aussi impérieux que l'ordre le plus sévère, le pauvre grand écuyer trouvât moyen de suffire avec une si modique somme à tout le travail que requéraient les circonstances.

Après avoir rappelé d'illustres fiançailles, je passe à des noces également illustres.

Le premier mariage qui se soit fait de mon temps dans la famille royale fut celui de l'héritier du trône avec sa cousine, jeune princesse de Brunswick : mariage malheureux, et qui fut célébré à Charlottenbourg.

Le second, fut celui du stathouder avec la nièce de Frédéric, sœur unique du prince de Prusse, l'une des plus belles princesses de la cour, au moins jusqu'à ce que la petite-vérole lui eût gâté le teint et grossi les traits. Ce mariage fit grand plaisir à Frédéric, chez qui l'affection qu'il avait eue autrefois pour la mère semblait se reporter sur le fils. La politique d'ailleurs paraissait s'accorder parfaitement en cette occasion avec les affections particulières et personnelles; car le roi de Prusse regardait le stathoudérat comme une véritable souveraineté héréditaire. Je me souviens qu'en

me parlant de l'espèce de pente naturelle qui fait insensiblement marcher les gouvernements vers un but déterminé et qu'il est presque toujours facile de prévoir, il me cita la Hollande, « où, disait-il, une charge d'abord élective » et ensuite héréditaire, d'abord fort circonscrite, et ensuite plus étendue quant à ses » pouvoirs, finira indubitablement par n'être » plus qu'une parfaite souveraineté : déjà, » ajoutait-il, on voit le stathouder parvenu à » un point où il ne lui manque plus guère » que le nom pour être roi ; et si ce nom ne » lui est pas accordé par la suite, le sien en deviendra l'équivalent. »

Ces motifs, ces considérations firent célébrer ce mariage avec pompe : on n'épargna rien ; nous eûmes bals, opéras, redoutes, etc.; et le roi assista à toutes ces fêtes. On voulut des vers sous tous les titres, et sous toutes les formes. On vint m'en demander, à moi qui m'annonçais pour n'en faire jamais ; et j'en fis une vingtaine.

Une jeune et aimable dame française, qui mourait d'envie de voir et la cour et une redoute, s'adressa à moi pour obtenir cette complaisance de son mari, auquel elle n'osait la

demander. Ce mari, nommé M. de la Lande, y mit seulement pour conditions qu'il ne serait point de la partie, et que nous serions de retour à minuit et demi : ainsi nous prîmes pour quatrième le comte de Reichenbach, officier des gendarmes et mon ami, et nous partimes vers dix heures. Nous fîmes deux ou trois fois le tour des cinq tables où l'on soupait, l'une présidée par le roi, qui avait à sa droite le prince de Prusse, à sa gauche les nouveaux mariés; la seconde présidée par la princesse de Prusse; la troisième par le prince Henri; la quatrième par le comte de Finckenstein, ministre des affaires étrangères; et la cinquième par le gouverneur de la ville. La princesse de Prusse, qui avait à ses côtés les deux jeunes princes de Brunswick ses frères, me fit appeler, me demanda quelles étaient les personnes de ma compagnie, me remercia de l'amitié qu'elle savait bien, disait-elle, que j'avais pour ses frères, m'assura que j'étais payé de retour, et enfin ne me renvoya que sous le prétexte de ne pas m'enlever plus long-temps aux dames avec qui j'étais. Ce fut cette princesse et la nouvelle mariée qui commencèrent le bal par une anglaise dont la chaîne était fort

longue. La princesse d'Orange était chargée de diamants; la princesse de Prusse n'en avait aucun dans son ajustement aussi agréable que simple : mais elle avait tant de grâces, de légèreté et d'agréments dans toute sa personne et dans ses mouvements, qu'elle seule fixait et arrêtait tous les regards.

Un autre mariage qui fit peu de sensation, et qui fut le plus heureux de tous, fut celui du margraff d'Anhalt de Dessaw, avec une des deux filles du margraff de Schwet, branche cadette de la maison de Brandebourg : le jeune prince de Dessaw, charmant homme, de la plus heureuse physionomie; la princesse de Schwet, jeune, belle, infiniment agréable; couple heureux dont tous les jours se sont écoulés dans l'union la plus parfaite, dans cette délicieuse simplicité qui annonce et caractérise les bonnes mœurs, et dans ce désir dominant de faire le bien qui couronne les autres vertus, et en devient la plus douce récompense; couple digne de la plus touchante émulation, en ce qu'il a établi son bonheur dans le silence de la renommée et au sein d'une conscience tranquille! O vous qui pouvez contribuer au bonheur des autres hommes,

que n'avez-vous fait un voyage à Dessaw! Vous y auriez appris comment en réunissant ses semblables autour de soi, et pour ainsi dire en une seule famille, on offre aux mortels l'image de la plus parfaite félicité; et, frappés de ce spectacle, vous auriez voulu le réaliser autour de vous et pour vous-même.

Le second mariage du prince de Prusse n'eut guère plus d'éclat que celui du prince de Dessaw : il épousa une princesse de Hesse-Darmstadt, aujourd'hui reine douairière de Prusse, également respectable par la douceur de son caractère, sa modération, les sacrifices qu'elle fit aux circonstances, et son unique dévouement à ses enfants.

Je ne m'arrêterai pas sur le mariage du landgraff de Hesse-Cassel avec la princesse Philippine, sœur de la princesse Ferdinand. Le landgraff était veuf et déjà vieux : la princesse Philippine était jeune, et certainement la princesse du nord dont la beauté fût la plus accomplie.

Enfin, je n'ai rien de particulier à dire du mariage du prince Frédéric-Auguste de Brunswick avec la fille unique du prince de Wirtemberg, formant la branche à laquelle le

duché d'OEls a donné son nom. Ce mariage se fit à OEls en Silésie, et ne nous occasiona d'autres fêtes que celles que le prince donna lui-même à ses amis, après son retour.

COURTISANS.

DE SCHLABERNDORFF, DE SCHAFGOTSCH, ET BASTIANI.

Je réunis ici ces trois hommes, principalement à cause d'une affaire très grave dans laquelle ils figurèrent, chacun à sa manière; c'est-à-dire dans laquelle le second a été la triste victime des deux autres.

Vers les premiers temps du règne de Frédéric, il y avait à Brandebourg un vieux chanoine nommé M. de Schlaberndorff, dont l'esprit était si borné, qu'après avoir vécu quinze ans de suite à Paris, il ne savait pas deux mots de français : aussi s'amusait-on à lui parler de Paris et de la France, dans le seul but de lui faire dire des balourdises...... « Louis XIV, di-» sait-il, si je l'ai connu! Tenez, voilà le Pont-» Neuf (en posant son couteau au milieu de » la table); et voilà la statue de *Louis XIV* » *le quatrième.* » Ceci n'a d'effet qu'en allemand, où, ne conservant de mots français

que *Louis quatorze*, on les présente comme n'en formant qu'un seul, qui devient le nom commun et patronimique des rois de France.

M.r de Schlaberndorff, dont il s'agit dans cet article, n'a ressemblé en rien à cet imbécile : c'était au contraire un très habile ministre, qui, durant presque tout le règne de Frédéric, a gouverné la Silésie avec autant d'adresse que de fermeté. Il a su contenir les nobles sans trop les irriter, et les prêtres à force de leur faire peur. Sa vigilance et son activité l'ont rendu cher à son maître, dont il a accru les revenus, en rendant toujours plus redoutable l'autorité qui lui avait été confiée. Comment s'étonner d'après cela qu'il ait été exposé à tout ce que la haine, la vengeance ou l'envie peuvent imaginer et répandre de critiques ou de calomnies? On peut bien penser aussi qu'il a fallu qu'il fût quelquefois aussi dur que vigilant et actif, pour contenir cette province et en tirer de si grands secours, surtout durant la guerre de sept ans, pendant laquelle la Silésie a plus fourni encore que la Saxe aux besoins des armées prussiennes. Frédéric a conquis; Schlaberndorff a fourni les moyens de conquérir.

De tous les faits qu'on a eus à lui reprocher, celui que je lui pardonnerais le moins, c'est la ruine du comte de Schafgotsch, évêque de Breslaw. Comme cet évêque tenait à une des premières familles de la province, et qu'il était plus aimable que dévot, Frédéric en avait fait un de ses amis habituels, et lui avait donné cet évêché devenu vacant par la mort du cardinal de Zinzendorff, le décorant, en outre, de l'ordre de l'aigle noir. La faveur dont jouissait ce nouveau prélat était sans doute de nature à déplaire au ministre, et même à lui donner de l'inquiétude. Mais il existait un homme bien plus redoutable encore pour M. de Schafgotsch; et cet homme, chanoine de Breslaw, aussi fourbe, aussi adroit qu'ambitieux, et qui sut tout à la fois être auprès de Frédéric un courtisan attentif et souple, auprès du ministre un confident utile et zélé, et auprès de l'évêque un flatteur perfide, était l'abbé Bastiani. Lorsque les Autrichiens reprirent Breslaw, durant la guerre de sept ans, le chanoine, qui ne visait à rien moins qu'à l'évêché, persuada à celui dont il enviait la dépouille, que dans les circonstances où l'on se trouvait il fallait chanter un *Te Deum* lui-même,

mais en se dépouillant, pour cette cérémonie, du cordon de l'aigle noir, vu que le roi s'offenserait sans doute de voir son ordre figurer en cette occasion, tandis que les Autrichiens ne verraient qu'une bravade insultante dans l'étalage de ce cordon. M. de Schafgotsch ôta donc son cordon et se rendit à l'autel; l'abbé se hâta d'en informer le ministre, par une lettre que celui-ci fit parvenir au roi, et dans laquelle cet acte de faiblesse était présenté comme une trahison et une injure. Frédéric fut moins sévère qu'on ne l'avait espéré: il ne vit dans la faute qu'on lui dénonçait qu'une sorte de lâcheté qu'il se proposa de punir par quelques persiflages: mais l'abbé, trop habile pour faire les choses à demi, parvint à faire croire à l'évêque que le roi, très irrité contre lui, voulait lui faire faire son procès: il frappa ce malheureux de la plus grande terreur, et, lui promettant ses bons offices, le détermina à s'enfuir, lorsqu'ensuite les Autrichiens évacuèrent Breslaw. Schafgotsch se retira dans la partie autrichienne de son vaste diocèse. Aussitôt on présenta sa fuite au roi comme une infidélité manifeste; et ce fut alors que ce monarque se mit

réellement en colère. Le ministre n'eut pas de peine à persuader à Frédéric que le mieux était de ne point faire de nouvel évêque, et de confisquer les revenus de l'évêché, qui montaient à quatre cent mille livres : ce fut le parti que l'on prit ; de sorte que Bastiani, complètement dupe du ministre allemand, ne recueillit de ses perfidies que la honte de les avoir commises.

Convaincu, mais trop tard, qu'il avait été joué, l'évêque écrivit au roi pour se justifier ; il offrit de se retirer à Rome jusqu'à ce qu'il plût à sa majesté de lui permettre de rentrer dans son diocèse : son but était de prouver par là combien il était éloigné de se dévouer à l'Autriche. Mais le coup était porté, et Frédéric ne vit dans l'offre d'aller vivre à Rome qu'une lâcheté et une trahison de plus. Longtemps après ces évènements, le roi de Prusse étant allé voir les manœuvres de Joseph second, vers la haute Silésie, eut une entrevue secrète avec un prêtre estimé dans ce pays, et particulièrement attaché à ce pauvre Schafgotsch, évêque et chevalier *in partibus*. Cette entrevue dévoila les iniquités passées, mais ne remédia à rien : on s'aper-

çut seulement que le roi ne parlait plus de ce prélat qu'en termes honnêtes, et le plaignait : ce ne fut plus *cette canaille d'évêque*, mais bien *l'abbé de Schafgotsch, ce pauvre évêque de Breslaw*. Comme j'étais fort lié avec le comte de Schafgotsch, grand écuyer, et frère de l'évêque, je fus instruit dans le temps de tous ces petits secrets de cour et de coteries : je soupai même un jour, chez le grand écuyer, avec ce même prêtre qui avait eu l'entrevue dont j'ai parlé, et qui vint à Potsdam avec la permission du roi, pour mettre sous ses yeux différentes pièces qui démontraient l'innocence de l'évêque, et la conduite atroce de son ennemi. Ce qui me parut bien constaté, c'est que cet homme, d'ailleurs très discret, avait été fort bien reçu, et s'en retournait content de son voyage. « C'était, » disait-on, la collection des lettres de Bas» tiani qu'il avait fait lire au roi. » Les quatre cent mille francs de revenus de l'évêché de Breslaw, qu'il aurait fallu rendre à l'abbé de Schafgotsch, ont opposé une barrière insurmontable au rappel de ce dernier, qui est mort dans le désert où il s'était confiné.

J'ai parlé du frère de l'évêque, de ce grand

écuyer que j'ai vu durant tant d'années, bon, loyal et galant homme, qui, très beau, mais fort négligé et dissipé durant sa jeunesse, n'avait qu'une crédulité puérile et une excessive vanité. On ne peut pas dire qu'il manquât d'esprit, mais il était lent dans ses conceptions : le roi, qui aimait à le plaisanter, en avait presque toujours eu, selon lui, d'excellentes répliques, qui par malheur ne s'étaient présentées qu'après coup et en descendant les escaliers; de sorte que ce n'était jamais qu'à nous que ces réponses étaient faites. Je pourrais en citer plusieurs; je n'en rapporterai qu'une. « En votre qualité de chevalier commandeur de Malte, vous aviez, mon cher comte, une ceinture de virginité : dites-moi ce que vous en avez fait. — Je l'ai usée, sire; et, par malheur, je n'ai pas trouvé, dans vos états, d'étoffe pour en refaire une autre. » Au reste, et dans les occasions où rien ne le pressait, il ne manquait pas de mots heureux. Un soir il s'endormit à table chez madame du Troussel : l'abbé Michelessi crut faire une bonne plaisanterie, en proposant de faire ôter les lumières, afin de parodier une des mystifications de Poinsinet. Dans ce moment de téné-

bres épaisses, le comte s'éveilla, et entendit les jeunes demoiselles qui étouffaient mal leurs éclats de rire... « Ha, ha! dit-il, il est encore » nuit! Mais déjà les caillettes se font entendre : » le jour paraîtra bientôt. ..... » « Madame du » Troussel, » me dit-il le même soir en me ramenant, « ne sait pas ménager ses amis; la gaîté » lui fait tout oublier, et cela me fait de la pei- » ne : cependant, comme c'est une ancienne » connaissance, j'aime mieux lui pardonner » que de me brouiller avec elle. » Il nous conta un jour que son frère l'évêque aimait tant à parler, qu'un soir qu'ils étaient seuls, n'ayant pu dire un mot depuis plus d'une heure, il avait mis deux épingles à la bougie, et avait dit à cet interminable causeur : « Je vous » écouterai encore jusqu'à cette première épin- » gle; mais quand elle tombera, j'aurai mon » tour, et vous m'écouterez, sans proférer un » mot, jusqu'à ce que la seconde soit tombée. »

Ce brave homme ressentait une joie d'enfant, quand on lui disait qu'il ressemblait à Louis XV; mais il attachait encore bien plus d'importance à la parenté qu'il y avait entre sa famille et celle du roi Stanislas. Combien de fois ne m'a-t-il pas répété que les Schafgotsch

avaient le portrait de la reine de France, qui le leur avait envoyé elle-même comme à des parents !

Le troisième personnage que l'on trouve ici accolé aux Schafgotsch et à Schlaberndorff, l'abbé Bastiani, espèce de colosse, d'apparence lourde et épaisse, mais fin, rusé, ayant ou feignant d'avoir la vue basse, d'une figure d'ailleurs massive et ignoble, avait été, dans je ne sais quel ordre, moine en Italie, où il était né. Les émissaires du gros Guillaume, instruits de sa taille peu ordinaire, le guettèrent et l'enlevèrent de l'autel, un jour qu'il disait la messe dans un village, du côté du Tyrol et des Grisons. Arrivé à Berlin, il fut fait simple soldat; mais son aventure parut plaisante et devint publique. Le prince royal fut curieux de voir comment cet homme accoutumé au froc portait l'uniforme; et cette entrevue commença une liaison qui tarda peu à faire la fortune de cet ex-moine, assez heureux pour montrer de l'esprit à ce prince, et parvenir à l'intéresser en sa faveur. Dès que Frédéric fut sur le trône, il le retira de son régiment, non pour en faire un moine, mais pour le métamorphoser en abbé. La première

place de chanoine qui vint à vaquer à Breslaw, après la conquête de la Silésie, lui fut donnée; et dès cette époque l'abbé Bastiani fut, dans le monde prussien, courtisan et chanoine à quinze mille livres de rentes, partageant son temps entre sa stalle, les boudoirs des dames, et surtout les palais des rois ou les hôtels des grands.

L'abbé Bastiani ne s'amusait pas à montrer de l'esprit dans de vaines conversations. Il était souvent silencieux, quoique fort éloigné d'être inactif. Essentiellement observateur, il écoutait tout ce qui se disait, voyant tout ce qui se faisait, jugeant avec sagacité des moindres circonstances, toujours la lorgnette en main, recueillant tout, épiant, devinant et appréciant avec assez de justesse pour se tromper rarement. Il s'amusait des épigrammes des autres; lui-même n'en faisait point. On ne cite de lui qu'une seule réponse. Frédéric, s'étant convaincu qu'il aspirait à être plus que chanoine, se mit à le plaisanter. « Oh! lui dit-il, un homme » de votre mérite, et qui a des talents comme » les vôtres, ne peut pas en rester au cran où » vous êtes; vous irez nécessairement au-delà; » vous monterez jusqu'à la prélature, jusqu'à

»l'éminence, et même jusqu'à la tiare. Mais »que serai-je, moi, lorsque vous aurez atteint »ce dernier terme? Je parie que vous me refu»serez votre bénédiction, et que vous ne m'ad»metterez pas même à baiser à genoux votre »sainte pantoufle! Si alors quelqu'un ose vous »parler de moi, il me semble vous voir et vous »entendre répondre avec une vive indignation: »*Qui? cet hérétique, cet impie, ce gibier »d'enfer? Je le maudis! je le damne! qu'on »ne m'en parle plus!* » L'abbé, dans l'attitude d'un homme qui fait le plongeon, se contentait de dire en se récriant: *Ah! sire, Ah! sire*, comme s'il demandait grâce. Par malheur, Frédéric, qui dans ces occasions était l'homme du monde qui faisait le moins de grâce, allait toujours en avant. « Mais enfin, lui dit-il, quand »vous serez pape (il est sûr que vous le serez), »si alors je vais à Rome, il est important, »maintenant que je vous tiens encore, que je »sache quelle réception vous me ferez. Ainsi, »voyons, lorsque je paraîtrai devant votre sain»teté, que me dira-t-elle? — Sire, je dirai: »*O puissant aigle, couvre-moi de tes ailes, et »sauve-moi de ton bec!*»

Je ne parlerai pas de la conduite morale de

ce chanoine, ou plutôt je ne citerai qu'un fait : il a eu le secret de passer de la mère à la fille encore bien jeune, et même de faire accepter à la première, comme son propre fils, l'enfant de la seconde; changeant ainsi le nom de mère en celui de sœur, et graduellement tous ceux qui dans une famille désignent les diverses relations de la parenté.

Je reviens au ministre de Schlaberndorff. Il est assez naturel qu'on se soit accordé à lui supposer une fortune immense ; cependant chacun de ses enfants n'a eu à sa mort qu'environ cent mille francs. On a imaginé alors que des millions avaient été bien secrètement placés dans des banques étrangères. Mais quelle foi peut-on ajouter à des bruits aussi vagues, et qui n'ont d'appui que dans les dispositions peu favorables des ennemis ou envieux qu'il avait eus ? Il est mort peu d'années avant le roi, et dans une espèce de disgrâce; ce monarque, toujours si méfiant, n'ayant pu se défendre d'accorder, peu à peu, quelque croyance aux mauvais propos dont j'ai parlé plus haut. Le ministre qui avait eu tant de courage à servir son maître n'en eut pas assez pour soutenir ce revers. Il adressa à Frédéric une lettre où il lui

disait : « Je mourrai du chagrin de vous avoir » déplu, mais avec la consolation de vous avoir » bien servi. » Le roi lui fit une réponse consolante et gracieuse ; mais lorsqu'elle arriva il était mort. Son fils aîné a épousé une riche héritière de ce pays ; ensuite il a été fait comte, et décoré de je ne sais quel ordre. Il a vécu en Silésie, jouissant d'une considération méritée, et principalement occupé de l'éducation de ses enfants. J'ai eu le plaisir de le revoir en l'an XI à Paris, où il était venu pour sa santé. Il est mort chez lui durant l'automne de la même année.

LE COMTE DE KAMEKE.

Le comte de Kameke, étant jeune, avait été officier dans le corps des gendarmes. Un de ses voyages l'ayant conduit en Hollande, il y devint éperdument amoureux d'une comtesse de Golowkin, dont la mère était née comtesse d'Ona, (maison illustre en Prusse), et dont le père était ambassadeur de Russie à La Haye, où ensuite il est mort. Ce comte de Golowkin avait été ambassadeur extraordinaire de la même puissance au congrès de Soissons, où sa fille, âgée de dix ans, l'avait également accompagné. Le jeune M. de Kameke en fit la connaissance quelques années après, et lorsqu'elle était dans tout l'éclat de la beauté. Notre jeune voyageur l'ayant demandée en mariage, M. l'ambassadeur répondit qu'il ne donnerait sa fille qu'à un comte; réponse qui ramena M. de Kameke dans son pays, où il sollicita et obtint ce titre, que son grand-père avait refusé de Frédéric Ier, en disant à son maître que l'un des plus anciens

gentilshommes de sa province ne devait pas devenir le dernier comte du royaume.

M. de Kameke quitta le service; et comme par les terres qu'il possédait en Westphalie, en Poméranie et en Brandebourg, il avait une fortune immense, il obtint la charge de grand maître de la garde-robe, sous la clause néanmoins de n'en jamais faire les fonctions. Ce fut alors qu'il alla épouser sa belle comtesse, qui d'ailleurs avait un mérite rare, ainsi que je l'ai dit en l'article du prince Henri, et qui par conséquent méritait bien tout ce que son amant fit pour l'obtenir. Elle méritait plus; elle méritait d'être heureuse, et elle ne le fut pas. Son mari, vain, fastueux, libertin, avait plus de prétentions que de savoir et de délicatesse. Non seulement il eut des maîtresses, mais il alla jusqu'à demander que son épouse en reçût une chez elle. La comtesse refusa avec autant de fermeté que d'indignation; et de là rupture ouverte. Lorsque, assez longtemps après, le prince royal épousa sa cousine, la princesse de Brunswick, M. de Kameke, plus orgueilleux que repentant, fit paraître devant la porte de sa femme, et au moment où elle allait partir pour assister à Charlotten-

bourg aux fêtes de ce mariage, une voiture magnifique, avec un attelage de quatre chevaux superbes : elle refusa absolument de s'en servir, déclarant que les hochets de la vanité ne pouvaient remplacer les sentiments, ni dédommager du défaut de procédés. Depuis cette époque, M. le comte s'adonna au punch et aux vins de liqueur : sa santé s'altéra : pour se rétablir, il alla aux eaux de Bath, où il mourut, laissant deux fils et une fille. L'aîné avait épousé une demoiselle de Linar, dont le père, ministre de Danemarck, avait ménagé le traité de Closter-Séwen [1]. Ce fils est mort peu après son père, et n'a point laissé d'enfants.

[1] Ce comte de Linar m'a conté une anecdote qui caractérise les petites *roueries* de cour. Il était au camp du maréchal de Richelieu, occupé à négocier le traité de Closter-Séwen : il allait se mettre à table avec le maréchal, lorsqu'un secrétaire vint présenter à la signature un rapport sur l'étourderie d'un jeune officier qui avait été fait prisonnier pour s'être avancé mal à propos, sans ordre et par partie de plaisir. M. de Richelieu se mit dans une colère épouvantable au sujet d'une expression impropre, reprochant à son secrétaire de ne pas savoir sa langue; et prenant le comte de Linar pour juge, il ordonna au premier de lui faire un autre rapport. « Comme vous » vous êtes mis en colère ! » lui dit ensuite le ministre

La fille épousa le plus jeune de ses oncles, un comte de Golowkin, qui, après avoir servi en France, avait été grand écuyer de l'électeur palatin. Tous deux sont également décédés sans héritiers. Le fils cadet s'est aussi marié, et a eu un fils qui est aujourd'hui capitaine de hussards.

Madame de Kameke-Golowkin avait eu une sœur mariée à un comte de Schmettau. Cette dame, respectable à tous égards, a été un parfait modèle d'honnêteté et de douceur. Elle a laissé une fille que les plus précieuses qualités de l'âme dédommagent des disgrâces de la nature. Le frère aîné de ces dames, grand ami de Jean-Jacques Rousseau, est un des hommes les plus estimables que j'aie connus. « S'il y a un

danois. — « Moi! monsieur? je n'ai paru maltraiter mon » secrétaire que parceque ce garçon est ami de l'officier » dont il s'agit, et que cet officier est le parent et le protégé du maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre. Vous » voyez bien que ma colère remontera du secrétaire au » parent, dont au fond je me soucie fort peu; que l'on va » me faire un rapport bien plus circonstancié; que ma » sévérité prouvera au ministre que je suis très attentif et » très exact en tout ce qui tient à la discipline, et que » tout ceci peut avoir pour moi des conséquences très » utiles. »

« homme parfait au monde, » me disait avec raison la comtesse de Kameke, « c'est mon » frère aîné. » Il a été à Berlin directeur des spectacles, pendant deux ans environ. Frédéric ayant eu un entretien avec lui, en avait été si content, que, pour se l'attacher, il lui avait donné cette place, en attendant qu'il pût lui en offrir une autre.

Le comte de Golowkin cependant ne fut pas long-temps à s'apercevoir que cette direction l'entourait de tracasseries, qui, pour lui, ne pouvaient être que dégoûtantes. Ainsi, malgré l'accueil très distingué qu'il recevait de Frédéric, il ne resta que deux ans à Berlin, et revint à Paris, uniquement occupé de l'éducation de ses enfants et d'une correspondance très suivie, qu'il a eue durant tant d'années avec Paul Ier, alors grand-duc de Russie; correspondance que le grand-duc avait désirée d'après la réputation du comte, qu'il n'avait jamais vu, et qui fut, de la part de celui-ci, philosophique et morale, plutôt que littéraire ou politique. Je l'ai revu à Paris dans mon voyage de 1776 à 1777: il vint me voir accompagné de mademoiselle sa fille, charmant jeune homme jusqu'à une heure après midi,

et très aimable demoiselle[1] depuis ce moment jusqu'au soir.

Le comte de Golowkin est mort à Paris, et encore assez jeune, de la goutte, dont il avait eu des attaques dès l'âge de cinq ans. Ce fut pour préserver ses enfants de cette cruelle maladie que dès leur naissance il les accoutuma à se jeter, au sortir de leur lit, dans un bain d'eau froide, et de plus à ne vivre que de lait et de légumes. Je ne sais si par là ils ont échappé à la goutte; mais il est vrai que je n'ai pas vu de jeunes gens mieux constitués et plus robustes, et même plus adroits à tous les exercices du corps. Ce fut d'après les conseils de J.-J. Rousseau que M. le comte de Golowkin éleva ainsi ses enfants.

Ce même comte que l'on appelait Golowkin le philosophe, et dont je ne pourrais mieux désigner le caractère qu'en le comparant au général Nugent (dont j'aurai occasion de parler), m'a raconté qu'après avoir fini ses classes en Hollande, il avait été effrayé du peu qu'il avait appris, quoique pourtant on eût toujours été assez content de lui. « Voilà,

[1] Elle était habillée en garçon le matin; et en demoiselle, depuis l'heure du dîner.

» se disait-il, le temps des études passé pour » moi, et je ne sais rien! Est-ce la faute de ceux » qui ont eu à m'instruire? Non; ce sont de » braves gens, qui ont autant de zèle que de » connaissances. Est-ce la faute des livres qu'on » m'a fait étudier? L'Europe entière a-t-elle pu » se tromper à ce choix durant des siècles? » Cela est encore impossible. Si donc je ne sais » rien, c'est uniquement ma faute. Eh bien, » recommençons pour faire mieux. » Ce fut ainsi que, renfermé chaque jour durant des heures entières, et n'ayant ni confidents ni secours étrangers, il reprit de suite et par leçons tous les livres qu'il avait précédemment vus; médita, pour ainsi dire, jusqu'aux moindres passages, et refit de cette sorte toutes ses classes. Ce nouveau travail l'occupa durant plusieurs années, et eut le double avantage de l'accoutumer à la vie sédentaire et à la réflexion. « Si je sais quelque chose, me disait-» il, je ne le dois qu'à ce second cours d'étude, » qui m'a du moins bien convaincu que nous » ne savons que ce que nous apprenons par » nous-mêmes. »

La comtesse de Kameke est morte depuis peu d'années: elle était tombée dans une sorte

d'enfance par l'effet de son grand âge. Je dois la compter au nombre des personnes qui n'ont jamais varié dans les témoignages d'amitié que j'en ai reçus : au bout de vingt ans elle était à mon égard telle qu'elle avait été aux premiers temps de notre liaison.

manquer d'être fort intéressante pour ceux devant qui il voulait bien s'ouvrir, et qui n'avaient point à le craindre. Telle a été ma position envers lui : j'ai pu quelquefois lui être utile, et il n'a jamais pu espérer de me faire aucun tort ; il ne m'a même montré qu'une seule fois à quel degré il était capable de porter la perfidie.

Depuis plusieurs jours, il m'avait conté une infinité de traits odieux contre le roi, et contre les autres personnes de la famille royale, lorsqu'à la suite de l'une de ces conversations, prenant un air bénévole et confidentiel, il me dit qu'il croyait devoir m'avertir de prendre garde à moi ; que j'étais franc, et que cette honnêteté de caractère pouvait m'exposer à de grands dangers. Surpris de ce conseil, que rien de ma part n'avait provoqué, je répondis que l'on serait trop malheureux si l'on se livrait à la crainte de la calomnie ; qu'à cet égard, je me reposais de tout sur ma bonne fortune ; que si néanmoins quelqu'un cherchait à me calomnier, je trouverais dans mon courage, ma conduite et le témoignage de ceux qui me connaissaient, et auprès du roi lui-même, le moyen de le confondre ; et qu'au be-

soin je le prendrais lui-même à témoin que j'avais constamment été plus modéré, plus retenu et plus juste que tous ceux avec qui je m'étais trouvé. Cette réponse, faite avec calme et fermeté, parut l'embarrasser; et jamais depuis il n'est revenu à cette idée plus odieuse encore que menaçante.

Ce baron, étant encore fort jeune, avait assisté, en 1700, au sacre de Frédéric Ier. Peu d'années après, il fut page de ce roi; ensuite il voyagea. Il vint à Paris; y resta presque tout le temps de la régence, et fut particulièrement bien venu de la mère du régent, que l'on appelait *la princesse palatine*. Cette princesse, qui écrivait chaque jour à tous les souverains de l'Europe, et dont on conserve encore les lettres dans plusieurs cabinets, avait cour chez elle tous les soirs. Elle y siégeait devant une sorte de bureau un peu exhaussé, ayant à ses côtés deux tables de jeu, placées de manière que presque sans se déranger elle pouvait voir et suivre des yeux le jeu de deux personnes de chacune de ses tables: c'était là son occupation lorsqu'elle n'écrivait point; mais aussitôt que quelqu'un entrait et s'approchait d'elle pour la saluer, elle quittait tout pour

demander, *Quelle nouvelle?* Et comme on était très bien venu à lui en donner, on en imaginait lorsqu'on n'en avait pas : elle ne les avait pas entendues, que, sans autre examen, elle reprenait toutes ses lettres commencées, pour y consigner tout ce qu'on venait de lui débiter; et c'est ainsi que sa correspondance offre, au milieu de tant de futilités et de gravelures, une foule d'anecdotes plaisantes ou importantes, mais aussi souvent fausses que vraies[1].

Le baron de Poellnitz n'était pas, on peut bien le croire, des derniers à lui raconter beaucoup d'histoires du jour : il n'arrivait jamais les mains vides. D'ailleurs il contait très agréablement; ses yeux et sa physionomie ajoutaient à la valeur des mots, et relevaient encore le fond même des choses. Il était au

[1] Le prince Frédéric-Auguste de Brunswick a fait un extrait des lettres de cette princesse, qui sont conservées à la bibliothèque de Wolfenbuttel; extrait qu'il nous a lu en partie chez madame du Troussel. C'est un mélange incroyable d'anecdotes et de fables absurdes : il y a même des passages d'un cynisme singulier. Du reste, on voit qu'elle avait une très haute idée de Louis XIV, mais qu'elle détestait bien cordialement la Maintenon, qu'elle ne désigne que par le nom de la *Bête méchante*, et autres épithètes semblables.

reste d'autant mieux accueilli, qu'il offrait à la princesse l'occasion de reparler la langue de son enfance. Ils trouvaient d'autant plus de charme à causer ensemble, que rien n'étant plus rare alors que de trouver à la cour de France quelqu'un qui entendît l'allemand, ils profitaient de l'ignorance des autres pour les tourner en ridicule, même en leur présence; genre de méchanceté où le baron excellait, et qui convenait parfaitement au caractère de la princesse. Aussi peut-on dire que personne n'a été plus en faveur que lui à cette cour. Dès qu'il paraissait, on se hâtait de l'accueillir par, *Ah! bonjour, mein landsmann*[1] ! Et lorsqu'il ne paraissait pas, on envoyait demander si le *landsmann* était malade.

Dès le commencement du système de Law, Poellnitz songea à profiter de sa faveur : il obtint sans peine d'être mis au nombre des heureux, et il opéra assez bien pour avoir en peu de temps des sommes considérables. « J'ai eu » là, me disait-il en me montrant sa poche ; » quatorze cent mille francs bien comptés. — » Et qu'est-ce que cette somme est devenue ?

[1] Mon pays.

»lui demandais-je. — Quand le discrédit com-»mença à succéder à la fureur du public pour »les papiers de Law, je fus du nombre des ni-»gauds qui, ne connaissant pas assez le génie »de votre nation, crurent que cette défaveur »ne durerait pas, et qu'il fallait attendre. »Bientôt les billets perdirent davantage, et »j'attendis encore; tout-à-coup l'édifice en-»tier s'écroula, et, ma foi, je n'eus plus rien »du tout »

Il s'était lié avec les jeunes gens les plus dissolus; aussi se trouva-t-il mêlé à beaucoup de ces *roueries* alors fort à la mode, et dont le souvenir révolte encore.

Un jour qu'il revenait à Paris, après avoir passé quelque temps à une campagne voisine d'Orléans, et qu'il était à dîner dans une auberge, à l'entrée d'Etampes, il vit un homme fort proprement habillé, et montant un cheval superbe, entrer dans la même auberge, demander de l'avoine pour son cheval, défendre de lui ôter la selle, et prier ensuite le baron de lui permettre de dîner avec lui. Ce dernier y ayant consenti, cet homme eut l'adresse de lui faire dire qui il était, d'où il venait, et où il allait. Tous deux étaient en train de

causer de fort bon accord, lorsqu'une petite fille d'environ dix ans vint chanter sous leur fenêtre le premier couplet d'un ancien cantique. A l'instant cet homme s'élance jusqu'à l'écurie, bride son cheval, saute dessus, et part comme l'éclair, en jetant un louis à l'hôtesse, et en lui disant : *Vous me rendrez le reste quand je repasserai.* Cartouche, ayant été pris environ un an après, le baron eut, comme toute la cour, la curiosité de l'aller voir. Ce fameux assassin, après l'avoir fixé, lui dit : « Monsieur, j'ai dîné avec vous à Etampes ; » un bout de cantique me força de vous quitter » brusquement ; la maréchaussée me pour- » suivait ; sans cela, vous ne seriez pas rentré à » Paris. »

Pendant son séjour en France, le baron fit le grand seigneur, et dépensa son bien. Le *système* ne l'ayant pas relevé, il fallut recourir à d'autres remèdes. C'est à cette époque que l'on a dit que, prêt à épouser une veuve très riche, et la voyant mourir de la petite-vérole, il avait passé en Hollande avec l'écrin de cette dame. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il quitta la France pour la Hollande, et ensuite la Hollande pour l'Italie. Arrivé à Rome,

et n'ayant plus aucune ressource, M. le baron de l'Empire, né luthérien, forma le projet de se sauver à l'aide des bénéfices, et fit une abjuration solennelle et bien édifiante de toutes les hérésies de Luther. Mais bientôt, soit qu'il conçût quelque autre espérance, soit qu'il eût quelques nouveaux dégoûts à essuyer, il revint à Berlin, où le fantasque Guillaume, successeur de Frédéric Ier, se prit pour lui d'une belle passion, et en fit son chambellan et son favori. Le baron eut le talent heureux d'amuser ce monarque, difficile à manier. Cependant, une chose tourmentait celui-ci : le baron était catholique; scrupule qui fut levé dès que le courtisan eut compris que cela importait à la stabilité de son sort : mais comme Guillaume était réformé, ce ne fut pas dans le giron du luthéranisme que le baron rentra; le zèle d'une plus grande perfection le fit passer au calvinisme, comme à Rome d'autres motifs lui avaient fait préférer le catholicisme. Après cet acte édifiant, le baron n'eut plus besoin que de son adresse accoutumée pour se maintenir en faveur. Il fut jusqu'à la mort de ce prince son chambellan ordinaire. Outre ses appointements il en recevait tous les ans des

dons considérables. A Noël, le roi avait coutume de lui envoyer six mille reisdallers (vingt-deux mille quatre cents fr.) pour étrennes.... « Je te donne selon mes moyens, lui disait un » jour le roi Guillaume: au reste, je sais que ce » n'est pas assez pour tes besoins. Il faudrait un » souverain bien autrement riche que moi pour » faire ta fortune; encore ne sais-je pas si l'on pour-» rait y parvenir, tant l'habitude et ton caractère » te rendent dépensier; mais comme d'ailleurs » tu me plais, je fais pour toi ce que je puis. » — « Ecoute, » lui disait-il une autre fois, et d'après les mêmes idées, « combien te fau-» drait-il de revenu pour monter ta dépense » selon tes goûts? — Sire, au moins quatre cent » mille écus (d'Allemagne); encore ne me suffi-» raient-ils pas. — Tu voudrais donc avoir une » armée? — Non, sire; je n'aurais pas même » un garde. — Ah! je suis curieux de voir com-» ment tu dépenserais une si forte somme. » Et voilà sa majesté qui prend une plume et une grande feuille de papier, et ordonne à son chambellan de bien détailler l'état des dépenses qui lui semblent nécessaires.

Le baron obéit, et commença par évaluer ce qu'il lui faudrait par an pour son jeu, sa

garderobe, ses aumônes, ou quelques cadeaux à faire en certaines rencontres. On trouva l'article raisonnable, et on le porta en compte sans aucune difficulté. Ensuite on monta une maison à la ville et une autre à la campagne, ce qui comprenait l'intérêt d'un double capital, double ameublement, et doubles frais d'entretien, tant pour l'intérieur que pour les jardins; et tous ces objets ayant encore paru évalués à un taux admissible, on les porta à la suite du premier. On aborda en troisième lieu l'article des domestiques et des équipages; le nombre des personnes et leur dépense, ainsi que leurs gages; le nombre des voitures et des chevaux. « Fort » bien, lui disait le roi : je conçois que pour un » gentilhomme riche, qui veut vivre en grand » seigneur, il lui faut bien tout cela. » Et tout cela fut porté sur la grande feuille. On évalua en quatrième lieu la dépense de la cuisine, de la cave et de l'office. Guillaume, qui était gourmand, ne fit aucune difficulté d'en admettre le montant. Enfin, le baron lui demanda ce qu'il lui accorderait pour chasse, pêche, fêtes particulières et autres divertissements nobles. Ici, quoique le roi fût plus éloigné que beaucoup d'autres de rechercher ou de priser

tous ces amusements, excepté toutefois la chasse, il fut pourtant obligé de convenir qu'il fallait souvent les tolérer, et que, même dans l'hypothèse actuelle, il fallait se ménager les moyens de les procurer à ses hôtes. « Mais au » moins, dit-il, j'espère que c'est tout, et que » le démon qui te tourmente n'offrira rien de » plus à ton imagination aussi folle que bril- » lante. — Eh bien, sire, voyez à quoi montera » le total de ces premiers objets. » Guillaume fit le calcul, et trouva pour résultat la somme de quatre cent quarante mille reisdallers à peu près. « Et cependant, lui dit le baron, je n'ai » rien marqué pour les accidents de toute es- » pèce qui peuvent survenir! Et combien de » détails n'ai-je pas oubliés! Je ne vous ai pas » seulement demandé quelques gardes des bois » pour chasser les braconniers, quelques gar- » des de nuit pour écarter de ma maison de cam- » pagne les maraudeurs, me conserver le pois- » son que j'aurai dans mes fossés, et faire taire, » avec de grands bâtons, les grenouilles qui in- » terrompraient désagréablement mon repos et » celui de mes amis!...—Va te promener avec tes » châteaux en Espagne, fou que tu es! Cher- » che un souverain assez riche pour fournir à

» tes folies! — Sire, permettez que je n'aille » rien chercher ; je suis trop bien auprès de » votre majesté ; mais, puisqu'elle l'a permis, » j'ai voulu lui prouver que sans extravagances, » il serait possible d'employer une fortune même » extraordinaire. »

Le baron était du petit cercle des amis qui, tous les soirs, composaient la tabagie de Guillaume, et qui se réunissaient dans un petit bâtiment isolé, et placé à Berlin sur le bord de la Sprée, au fond du jardin qui forme aujourd'hui la place d'armes. Le roi s'y rendait vers les sept, huit ou neuf heures du soir, et y restait jusque vers onze heures ou minuit. On y fumait, on y buvait de la bière, on y causait familièrement de choses diverses. Les meubles se réduisaient à une longue table de sapin ayant de chaque côté un banc du même bois: à un des bouts, se trouvait placé, pour le roi, un fauteuil aussi grossier que tout le reste; et à l'autre bout un second fauteuil à peu près semblable, à cela près que le dossier en était surmonté de deux grandes oreilles de lièvre, symbole accrédité chez les Allemands pour désigner la légèreté et le peu de mérite des personnes. Ce dernier fauteuil

était ainsi décoré parcequ'il était réservé à un ancien domestique admis dans cette société, où il servait de messager et de bouffon. C'est là que Guillaume se faisait raconter les anecdotes du jour, que lui-même faisait part de ce qu'il avait remarqué de curieux, et qu'on cherchait à le disposer selon les intérêts ou les passions des assistants ou de leurs amis. Sous ce dernier rapport, personne n'y était plus redoutable ou plus puissant que le baron de Poëllnitz, non seulement parcequ'il avait plus de crédit que personne, mais aussi parcequ'il était beaucoup plus adroit et non moins passionné.

Cette tabagie devint donc un foyer d'intrigues plus ou moins importantes, et dans le secret desquelles Guillaume fut souvent le seul qui ne fût pas initié. Là se déterminèrent le bien et le mal : voici quelques unes des anecdotes qui le prouvent.

Un des fumeurs y dit un soir qu'il croyait avoir fait un bon marché en achetant pour telle somme telle terre qu'il nomma. Le baron lui soutint que c'était une affaire malheureuse qui le ruinerait : de là des discussions de détail, dont le résultat, selon le baron, était que si la

terre avait pu être payée en entier, le marché eût été favorable ; mais que comme il restait dix mille écus à payer, les intérêts de cette somme, quelques réparations indispensables, et les frais de culture ne pouvaient manquer, en cas d'accidents imprévus, d'absorber en peu d'années la terre tout entière et le reste de la petite fortune de l'acquéreur. Guillaume, que de part et d'autre on prenait également pour juge, écoutait tout, et ne disait rien. Un quart d'heure après qu'on eut quitté cet objet pour parler d'autre chose, Guillaume sortit, et fut plus de deux heures absent : on fut à la fin très embarrassé sur ce que l'on devait faire. Son usage, lorsqu'il se retirait pour ne plus revenir, était de dire *bonsoir*, et il était sorti sans rien dire : ainsi l'on craignait, ou qu'il ne trouvât plus personne s'il revenait, ou de passer ridiculement la nuit à l'attendre, s'il ne devait pas revenir. Enfin, à minuit et demi, il arrive suivi d'un domestique chargé de rouleaux d'or ; et il dit en les donnant à celui qui avait acheté la terre : « Puisque Poellnitz lui-» même convient que tu aurais fait un bon » marché si tu avais pu tout payer argent » comptant, et que tu es d'ailleurs un brave et

» bon sujet, je te donne les dix mille écus qui » te manquent, parceque je ne veux pas te voir » exposé à être ruiné faute de ce secours. » Comme le baron avait imaginé ce moyen de lui arracher cette somme, on peut bien croire qu'il eut sa part dans le don qu'il avait fait obtenir, d'autant plus qu'en ces sortes d'occasions il avait coutume de stipuler d'avance ce qu'il aurait en cas de réussite.

Le baron, dépensier incorrigible, en était presque toujours aux ressources, et ne manquait pas alors de s'adresser à tous ceux qu'il savait être riches. Un jour il demanda de cette sorte une somme assez forte à M. de Vernesobre, homme qui, dit-on, avait été à Paris caissier dans l'affaire de Law, et qui avait passé, avec une fortune de cinq millions de livres, de Paris à Berlin, au moment où le *système* allait s'écrouler. Vernesobre avait déjà prêté plusieurs autres sommes à ce courtisan dangereux, de sorte qu'il se détermina à refuser celle-ci : le baron jura de s'en venger, et voici comment il s'y prit. Guillaume, qui faisait bâtir la ville neuve à Berlin, se promenait souvent en calèche dans les rues nouvelles, pour voir où en étaient les travaux qu'il avait ordonnés : sou-

vent aussi dans ces promenades il prenait avec lui le baron, qui avait le talent de l'amuser. Ce fut dans une de ces visites que se trouvant dans la *Wilhelme-Strasse* où *rue de Guillaume*, le courtisan vanta beaucoup la beauté de cette rue très large et fort longue, mais observa qu'il faudrait à l'extrémité un bâtiment vaste et élevé qui servît de point de vue : le roi lui demanda quel édifice il imaginait que l'on dût y placer. « Une sorte de palais, répondit le baron ; par exemple, une imitation en petit du château de Versailles.— Tu te moques de moi : fais-en bâtir un si tu veux ; pour moi, je ne suis pas assez riche pour cela. — Ma pensée n'était point que votre majesté dût faire cette dépense, elle en fait d'autres bien plus essentielles ; mais celle-ci, qui n'est qu'un simple ornement, pourrait être faite par quelqu'un de vos sujets, tel que M. de Vernesobre : il est si riche ! Pourrait-il employer plus honorablement sa fortune ? et peut-il faire moins pour s'acquitter envers votre majesté qui lui a donné un asile et a refusé de le rendre à la France ? — Tu as raison, je lui en parlerai. » En effet Guillaume fit appeler Vernesobre, lui proposa d'exécuter ce plan, et, sur

les représentations que cet étranger voulut faire, lui répliqua durement : « Aimes-tu mieux que » je te rende au roi de France, qui te fera » pendre? » Le pauvre homme, qui avait déjà fait construire un hôtel dans un autre quartier, fut réduit à se taire et obligé d'obéir : il fit construire sur le plan qu'on lui en donna un palais, qui, avec les jardins et basses-cours, lui coûta près de deux millions, et où les plombs et ferrements seuls furent un objet de près de 400,000 francs. C'est ce même palais que la princesse Amélie, sœur de Frédéric, a acheté de mon temps, pour environ 50,000 livres.

Avant de retirer le baron de Poellnitz de la tabagie royale, j'en rapporterai encore deux anecdotes.

La première concerne un pasteur du saint évangile, nommé M. de Beausobre, frère aîné de celui qui a été académicien, et fils du célèbre de Beausobre, auteur, avec M. l'Enfant, de quelques ouvrages précieux sur l'histoire ecclésiastique. Guillaume conta un soir que jamais il n'avait été aussi tenté que ce jour-là de donner des coup de cannes : mais, ajouta-t-il, il s'a- » gissait d'un prêtre; le peuple m'aurait vu,

» et en aurait été scandalisé: c'est ce qui m'a re-
» tenu. Je me promenais avec tel général, sur la
» chaussée; » promenade alors assez déserte,
vis-à-vis *Mon-Bijou*, « vers le milieu de cette
» allée, je vois un prêtre, qui, pour me laisser
» passer, se range contre un des saules qui la
» garnissent: je dis à mon promeneur: *Tu vas*
» *voir comme je vais confondre ce prêtre.* Je
» m'approche en effet de cet homme, au mo-
» ment qu'il me fait sa profonde révérence, et
» je lui dis, en le fixant: *As-tu lu le Tartufe de*
» *Molière?* Le misérable me répond insolem-
» ment, mais d'un ton cafard: *Oui, sire, et*
» *l'Avare aussi.* Mon premier mouvement a
» été de lever la canne; mais j'ai regardé au-
» tour de moi; j'ai vu plusieurs personnes du
» peuple; et je me suis retenu. Ah! la ca-
» naille [1]! »

Un autre jour, le roi, qui avait été dîner à Charlottenbourg, se vanta à sa société d'avoir fait une des bonnes œuvres de sa vie, il y avait

[1] C'est le même roi qui, s'apercevant de la frayeur que sa vue avait causée à un homme en face duquel il s'était trouvé inopinément, l'abîma de coups de canne pour lui apprendre, disait-il, à ne pas avoir peur de lui à l'avenir.
B.on Thiébault.

peu d'heures. « Je me promenais, dit-il, dans
» mes jardins, lorsque j'ai aperçu dans une
» autre allée deux jeunes filles assez jolies, et
» mises avec une sorte de propreté recherchée
» pour de petites bourgeoises. J'ai vu d'abord
» que c'étaient deux filles de mauvaise vie,
» d'autant plus que les gens de leur condition,
» quand ils sont honnêtes, travaillent les jours
» de la semaine (c'était un samedi), et renvoient
» leurs récréations au dimanche. Je les ai fait
» venir près de moi, et leur ai demandé d'où
» elles étaient, quel était l'état de leurs parents,
» ce qu'elles faisaient à Charlottenbourg? La
» plus hardie de ces deux pies-grièches m'a ré-
» pondu qu'elles avaient tant ouï dire que les
» jardins de Charlottenbourg étaient *char-
» mants*, » (tout cet entretien se faisait en alle-
mand, et ces filles y avaient employé le mot
français *charmant*, que Guillaume avait en
horreur) « qu'elles avaient obtenu de leurs pa-
» rents la permission de les venir voir; et qu'en
» effet ils étaient si *charmants*, qu'elles ne
» pouvaient se lasser de les admirer et de s'y
» promener. A ce propos, et surtout au mot de
» *charmant*, j'ai bien vu que je ne m'étais pas
» trompé: c'est pourquoi j'ai fait appeler l'offi-

» cier de garde, et les ai fait conduire à Spandaw, » c'est-à-dire à la forteresse qui est à une grande lieue de Charlottenbourg. — « Votre » majesté a bien montré en cela quel est son » zèle pour les bonnes mœurs, » reprit le baron de Poëllnitz, qui avait quelquefois des mouvements d'équité fort heureux. « En effet, pour-» quoi ces filles ne font-elles pas leurs prome-» nades le dimanche, et qu'ont-elles besoin de » mêler dans leur langue ce mot *charmant* qui » leur est étranger? Cependant il serait possible » qu'elles ne fussent pas coupables, et alors » votre majesté serait fâchée de les avoir punies, » et d'avoir affligé de bons et braves parents. » Cette observation ne parut d'abord point être du goût du roi : néanmoins le baron insista, et prétendit que des circonstances particulières pouvaient justifier, en pareille occasion, les filles et même leurs parents. Sa conclusion fut que, comme elles avaient dit demeurer rue du Werder, qui est peu éloignée du château, et appartenir à un bas-officier du régiment placé dans ce quartier; que même elles avaient nommé ce bas-officier; et qu'il n'était pas encore assez tard pour qu'il fût difficile de savoir de tout le voisinage si elles avaient dit la vérité, et quelles

étaient les mœurs de cette famille, sa majesté pouvait faire prendre, par un des officiers de garde, les informations nécessaires pour s'assurer si elle ne s'était pas trompée. Guillaume eut l'air à la fin de l'écouter assez attentivement; mais il ne répondit rien. Au bout d'un quart d'heure il sortit, rentra peu après, et congédia aussitôt son monde par un *bonsoir, messieurs*.

Le lendemain matin, Poëllnitz arriva chez le roi avant huit heures, pour recevoir, ainsi qu'il le faisait tous les jours, ses ordres à son lever. En traversant la première salle, il vit deux jeunes filles debout et immobiles dans un coin : occupé d'autres pensées, il n'y fit aucune attention, et ne songea point à l'aventure de la veille. Dès qu'il entra chez le roi, celui-ci lui demanda s'il n'avait pas vu deux jeunes personnes dans les salles, et, sur la réponse affirmative, il lui ordonna de les faire entrer. Elles ne parurent devant ce roi à demi-habillé qu'en tremblant : mais elles furent bientôt rassurées. « Je vous » ai mal jugées hier, leur dit-il : je vous ai » prises pour des libertines, et je sais que vous » êtes de braves filles. Cependant je dois vous » dire encore que c'est le dimanche qu'on peut

»se promener, et que l'on doit travailler les »autres jours. J'ajouterai que vous avez mal »fait de vous servir du mot *charmant* que »vous ne comprenez pas, et qui est un »mot malhonnête. Mais comme je vous ai fait »tort, et que j'ai mal à propos affligé vos pa»rents, je veux vous en dédommager. Tenez, »voilà chacune cinq cents reisdallers (deux »mille francs): je vous en donnerai encore »autant le jour de vos noces. Allez consoler »vos parents, et continuez, par votre conduite, »de mériter la bonne réputation que vous »avez dans votre quartier. » Ces pauvres filles, fatiguées par la marche, la veille, et leurs larmes, tremblantes et interdites, ne savaient si ce qu'elles entendaient n'était pas un rêve; elles étaient prêtes à se jeter aux genoux du roi pour le remercier, ou pour lui demander grâce, lorsque le baron, qui savait que cela aurait fort déplu au monarque, les prit doucement par le bras, et leur dit: «Prenez ce que le roi »veut bien vous donner; faites ce qu'il vous »dit, et n'oubliez pas les bons conseils qu'il »vous donne.»

Guillaume avait effectivement suivi la veille l'idée que le baron lui avait offerte. Lorsqu'il

était allé se coucher, l'officier, à qui il avait ordonné de prendre des informations, lui avait rapporté que ces deux filles étaient cousines, nées de deux sœurs, mariées l'une à un bas-officier, et l'autre à un paysan de tel endroit; que celle du village était venue passer quelques jours chez sa tante; que comme elle devait bientôt retourner chez son père, on avait voulu lui faire voir auparavant le château de Charlottenbourg; que la tante avait choisi le samedi pour cette promenade, parceque d'autres arrangements ne permettaient pas de la faire le dimanche; que lorsque le roi les avait vues et fait arrêter, cette tante de l'une et mère de l'autre était assise sur le bord de la rivière, à travailler; que, voyant le jour baisser, elle avait couru toutes les allées, cherchant et appelant ces deux filles; que ne les trouvant pas, elle s'était adressée à tout le monde pour en avoir des nouvelles; qu'enfin, arrivée au corps-de-garde pour interroger ceux qui avaient été en sentinelle dans les jardins, elle avait appris les ordres donnés par sa majesté et exécutés de suite; que ne doutant plus que ce malheur ne fût tombé sur sa fille et sur sa nièce, quoiqu'elle ne pût en deviner la cause, elle était

revenue à Berlin, toujours fondant en larmes et désespérée; que la désolation la plus grande était dans ce ménage; que tout le quartier y prenait une part très vive, d'autant plus que ces gens étaient aimés et estimés, tous également honnêtes et bien rangés; le père, très bon soldat et fort exact à ses devoirs; et les femmes, retirées, modestes et laborieuses. Sur ce rapport, Guillaume avait fait dire à la mère d'être tranquille, que ses filles lui seraient rendues le lendemain; et, en même temps, il avait envoyé à Spandaw ordre de les faire repartir sur-le-champ, de manière qu'elles fussent chez lui à son lever.

Une circonstance remarquable, c'est qu'à leur retour il se hâta de leur demander si les soldats ou autres ne leur avaient point manqué d'égards; à quoi elles répondirent que, comme elles n'avaient cessé de sangloter et de se désespérer, on n'avait pu qu'être touché de leur sort, mais qu'on ne leur avait rien dit.

Le baron de Poëllnitz n'a jamais eu sous le règne de Frédéric la faveur dont il avait joui sous Guillaume premier; mais comme il était d'une ancienne maison, qu'il était homme de cour, et entendait très bien le service de

chambellan; comme il était ancien serviteur et connu de toute la famille royale, que de plus il avait de l'esprit et était adroit et propre à tous les rôles; comme, enfin, il aurait fallu lui payer une pension en le congédiant, et qu'il était plus à propos de lui faire gagner ses appointements, en épargnant cette pension, il n'a jamais eu l'air d'être à la cour un meuble de rebut. Premier chambellan, jusqu'à sa mort, il a su se rendre tantôt utile, tantôt redoutable, et presque toujours amusant. Lors des soupers philosophiques de Sans-Souci, il était habituellement du cercle heureux: dans les querelles de famille, il parvenait presque toujours à être ou confident ou médiateur. C'est ainsi qu'il est arrivé à 84 ans.

Quand un ambassadeur extraordinaire arrivait à Berlin, c'était lui qui était chargé de tout le cérémonial: s'il survenait un prince ou une princesse de quelque autre pays, il était employé auprès d'eux: en un mot, il était à cette cour la ressource et l'oracle pour tout ce qui tient à l'étiquette, mais sans que Frédéric l'ait jamais aimé, ni estimé, ou plus ménagé que les autres.

Un jour qu'il parlait au roi de sa pauvreté

et de ses besoins, chapitre sur lequel il était quelquefois fort éloquent : « Je voudrais bien » vous aider, lui répondit son maître ; mais » comment faire? Vous savez que je ne puis » suffire à tout qu'à force d'économie, tant ce » pays est pauvre ! Si vous étiez encore catho- » lique, je pourrais vous donner quelque cano- » nicat : j'en ai de temps en temps d'assez bons » à ma nomination : en ce moment même, » il en vaque un que je ne sais à qui donner, et » vous concevez que j'aimerais mieux vous en » gratifier que bien d'autres. Mais vous êtes » maintenant réformé, c'est-à-dire attaché à » la religion qui malheureusement est la plus » pauvre de toutes ; elle ne m'offre aucun » moyen de vous être utile : c'est bien dommage, » et je vous assure que j'en ai un véritable » regret. » Le baron fut trompé à l'air de bonhomie avec lequel Frédéric lui avait dit tout cela : dès le soir même il alla faire son abjuration ; et, persuadé qu'il n'y avait pas un instant à perdre, il vint le lendemain déclarer que, suivant le conseil de sa majesté, il était redevenu catholique, et qu'il espérait qu'un si grand roi réaliserait envers l'ancien serviteur de sa famille les espérances qu'il l'avait an-

torisé à concevoir. « J'en suis vraiment au dés-
» espoir, répliqua Frédéric; mais j'ai donné
» ce matin le canonicat dont je vous ai parlé !
» Ce contre-temps est cruel ! Mais pouvais-je
» deviner que vous étiez si prêt à changer en-
» core une fois de religion? Que puis-je faire
» maintenant?.... Ah ! je me rappelle qu'il me
» reste encore à nommer à une place de rabbin ;
» faites-vous juif, et je vous la promets. » C'est
ainsi que ce baron est redevenu catholique
pour le reste de sa vie.

Je l'ai souvent aidé, surtout lorsqu'il était
malade, dans la rédaction des lettres qu'il
adressait aux princes, aux princesses et au roi,
pour en obtenir quelques secours; mais rare-
ment elles produisaient un heureux effet : dans
une occasion semblable, ce chambellan avait
annoncé qu'il était au moment de passer en l'au-
tre monde, et avait demandé le denier nécessaire
pour être reçu dans la barque de Caron: Fré-
déric lui répondit qu'il aimait tant à le voir et
à le conserver, qu'il ne lui donnerait jamais
un sou; de peur que cet argent ne fût employé
pour entrer dans cette maudite barque, qui
emmène bien les gens, mais ne les ramène
jamais.

emmène bien les gens, mais ne les ramène jamais.

Quelques années auparavant, il avait écrit qu'il ne pourrait plus sortir, n'ayant ni fourrage pour ses chevaux ni de quoi en acheter. Le lendemain matin, on trouva sa porte claquemurée de bottes de foin et de paille, entremêlées de quelques sacs d'avoine et de son.

Lorsque tous les ministères et départements rendaient leurs comptes, et versaient leurs caisses dans le trésor, au mois de mai de chaque année, il y avait souvent de petits restes que le roi distribuait à ceux qui l'entouraient. Le baron attendait cette époque avec inquiétude, et recourait à divers moyens pour se rappeler au souvenir de sa majesté : mais si l'on daignait songer à lui, ce n'était guère que pour lui déléguer quelques écus.

Il faut avouer que peu de personnes ont été plus mortifiées que lui, et il le méritait. Quand il avait reçu quelque présent, il faisait tout pour qu'on l'ignorât. Il pouvait y avoir de la politique dans cette conduite; mais on ne l'imputait qu'à l'orgueil et à l'ingratitude. Je le rencontrai un soir en société. Il n'eut rien de plus pressé que de nous montrer une tabatière

de racine de bois ordinaire, que le prince Henri lui avait donnée le matin, en lui souhaitant une bonne fête. Nous lui dîmes que sans doute cette boîte lui avait été remise pleine de pièces d'or : il nous répondit effrontément, *Pas un sou;* et cependant nous savions, par un des cavaliers du prince, témoin du compliment et de la remise de la boîte, que nous avions dit vrai.

Le comte de Reuss[1] était, quoique fort déchu de ses grandes richesses, celui qui faisait le plus de bien au baron. Pendant les vingt dernières années de la vie de celui-ci, il lui fournissait les chevaux et le fourrage : très souvent il lui envoyait quelques pièces de gibier, et lui faisait toutes sortes de présents; mais c'était par les gens du comte de Reuss qu'on le savait : le baron, qui cependant lui paraissait fort attaché, ne faisait de semblables confidences à personne.

Dans un souper où Borrelly et moi, bien instruits de la pénurie où était réduit ce vieux

[1] Henri XLVIII[e]. Tous les mâles de la branche de cette famille, établie à Berlin, portent le nom de Henri; l'aîné ajoute à ce nom un numéro.

chambellan, nous cherchions à peindre ses besoins au prince Henri; et où, pour toucher ce prince généreux, nous vantions l'esprit, la politesse, et toutes les qualités aimables que l'on remarquait dans ce vieillard, nous eûmes pour réponse ces mots: « Vous avez raison, messieurs, de plaindre le baron : il éprouve souvent des besoins cruels, surtout pour son âge; et quoiqu'il ne puisse les attribuer qu'à ses propres fautes, je ne compatis pas moins à ses souffrances. Quant à ses qualités personnelles, je ne puis m'empêcher de faire quelques exceptions au bien que vous en dites. Il a beaucoup d'esprit sans doute; mais combien de fois n'en a-t-il pas abusé! il est très aimable, lorsqu'il veut l'être; mais il lui arrive trop souvent de ne vouloir l'être que pour en devenir plus dangereux : vous le trouvez très poli; mais il ne l'est que parcequ'il est pauvre. Je ne veux pas affaiblir les principes d'humanité qui vous inspirent tant de zèle; mais soyez bien assurés que si le baron était encore ou redevenait aussi riche qu'il l'a été, il serait, même envers vous, le plus arrogant des gentilshommes de l'empire. Ainsi, faisons-lui du bien si nous le pouvons, mais n'oublions pas

» que pour lui surtout, *à quelque chose mal-*
» *heur est bon.* »

Le prince Henri avait raison, et nous le savions bien : il ne fallait pas voir long-temps le baron, pour apercevoir le levain de l'orgueil et de l'insolence, à travers sa très grande politesse. Lorsqu'il m'engageait à faire quelque promenade avec lui, si nous rencontrions la princesse Frédéric de Brunswick, née duchesse d'OEls, et de la maison de Wurtemberg, il s'indignait de voir qu'elle eût six chevaux : « Croyez-vous,
» me disait-il, que je vais faire arrêter ma voi-
» ture pour la laisser passer ? Non, ma foi; et
» si tous les autres le font, c'est une bassesse que
» je n'imiterai pas. » Là-dessus il ordonnait à son cocher de continuer à marcher.

Le baron avait quelquefois une franchise plaisante et presque cynique. « Je viens, » dit-il un jour à M. Delahaye de Launay, régisseur général des finances du roi, « je viens vous
» prier de me prêter cinquante ducats dont j'ai
» le plus grand besoin. C'est un service que
» vous m'avez déjà rendu plus d'une fois ; j'au-
» rais dû acquitter le passé avant de venir vous
» présenter une nouvelle demande; mais je vous
» estime trop pour vouloir vous tromper, et je

» sais bien que vous n'attendez pas après de
» vaines promesses pour trouver du plaisir à
» obliger. Je vous dirai donc avec franchise
» que j'ai très réellement le désir de vous rem-
» bourser tout ce que je vous dois; mais que je
» ne prévois ni quand ni comment je le pourrai;
» et qu'en un mot, les prêts que vous voulez
» bien me faire risquent fort de n'être que des
» dons. » M. Delahaye de Launay lui répondit
qu'il faudrait qu'il n'eût rien pour refuser un
homme qui se présentait avec tant de bonne foi.

Dès que ce vieux courtisan avait un peu d'argent, il se hâtait de le dépenser; il invitait ses amis à dîner et à souper, et les régalait fort noblement. Son grand plaisir alors était de faire lui-même une omelette qu'il ajoutait au service: c'était un plat qu'il faisait très bien. Souvent il y avait dans ses invitations des traits d'une originalité piquante, et qu'il était le premier à relever. « Devinez, me dit-il un soir, devi-
» nez qui j'ai eu à dîner aujourd'hui! Je me trou-
» vais avoir quelque gibier, et ne voulant pas le
» manger seul, j'ai invité les barons de Müller,
» de Grapendorff et d'Arnihm; et au milieu du
» dîner, je leur ai dit que je les avais fait prier
» pour avoir le plaisir de réunir à une même table

» les quatre barons de l'empire les plus gueux » qu'il y eût au monde. Je vous assure que » nous en avons ri de bon cœur, et qu'en attendant les infortunes de demain, nous avons bien » dîné. »

Ce que le baron de Poëllnitz avait de plus précieux, c'était ses manuscrits ou plutôt ses Mémoires sur les règnes des trois premiers rois de Prusse; manuscrits formant trois volumes in-folio, qui, quoique écrits très serrés, n'en étaient pas moins assez épais.

Ces Mémoires ne sont point une histoire suivie: c'est un recueil d'anecdotes propres à donner une idée juste de la cour et de la famille royale. Quoiqu'on s'y rapproche de l'ordre chronologique, on ne s'y est pas entièrement astreint: souvent un trait en rappelle un autre appartenant à une époque différente. Ces Mémoires ne sont donc que des souvenirs de ce qui concerne les trois monarques dont il s'agit et leurs alentours. Le baron d'ailleurs avait été d'autant moins à même d'y mettre beaucoup d'ordre, qu'il n'avait songé à les écrire que dans un âge déjà avancé, qu'il n'avait consacré à leur rédaction que des moments de loisir, et ne les avait composés que de ce que sa mémoire ou ses

notes lui avaient fourni de plus intéressant.

Ce travail devait être très secret ; on pense bien que le baron s'en était fait la loi, mais il fut fidèle à cette résolution comme on l'est en pareil cas : peu à peu le nombre des confidents s'accrut, et à la fin tous ceux qui avaient eu des liaisons particulières avec lui connurent cet ouvrage avec plus ou moins de détails. Il avait habituellement ces trois volumes sur une petite table devant lui : s'il lui prenait un accès de confiance envers les personnes qui lui faisaient visite, il en lisait différents morceaux, selon le sujet de la conversation, surtout dans les tête-à-tête. Lorsqu'il voyait qu'on y attachait un haut prix ; ou qu'il avait quelque motif pour gagner l'affection de celui avec qui il était, il ne manquait pas d'en promettre la remise avant de mourir. « Ils sont à vous, disait-il, et vous » les aurez avant que je n'expire : je ne vous » demande que de les conserver bien secrète-» ment, et de les faire imprimer avec mon nom, » lorsque vous le pourrez sans vous compro-» mettre. Je les garde néanmoins encore, parce-» que j'ai à les revoir, et à remplir quelques » lacunes. » C'est ainsi que dans un temps il les avait promis à M. César, et que, dans d'autres

temps postérieurs, il en faisait le don simulé à mon collègue Borrelly et à moi. Je suis, au reste, celui de tous envers qui le baron a porté le plus loin cette sorte de confiance; car je les ai eus chez moi durant plus de six semaines; et voici comment :

Quelques années avant sa mort, le baron eut une maladie assez grave. Il avait environ quatre-vingts ans. Son âge, ses souffrances et sa faiblesse lui persuadèrent qu'il allait mourir, et ce fut d'après cette idée qu'il me pressa de prendre ses *trois règnes*, ainsi qu'il les appelait, et de les emporter chez moi, sous condition que s'il guérissait je les lui rendrais. Je lui promis de venir chez lui quand la nuit serait close, et le priai de n'avoir dans son appartement aucun domestique qui pût me voir entrer ou sortir. Tout se passa comme nous l'avions concerté. Il envoya ses deux laquais faire des commissions dans des quartiers éloignés. J'arrivai couvert d'une grande redingote; je trouvai la porte cochère ouverte, ainsi que l'appartement du baron, qui logeait à un premier étage. Il me remit les trois volumes ficelés, et cachetés aux points où la ficelle formait des nœuds; et je les emportai chez moi sans avoir

rencontré personne. Dès que le baron fut guéri, je lui reportai son ouvrage, en prenant les mêmes précautions.

Plusieurs années après cette possession conditionnelle, nous fûmes très surpris, un soir que nous étions invités à souper chez lui, les du Troussel, quelques personnes de leur société habituelle, ma femme et moi, de l'entendre nous dire: « Vous vous imaginez, vous » autres, que je suis un pauvre diable qui ne » peux vous donner à souper; et qui donc d'en» tre vous a autant d'argent que moi? Tenez, » si vous ne m'en croyez pas, voyez, et comp» tez. » Sur quoi il tira d'un tiroir plusieurs poignées de frédérics d'or et de ducats: c'était le prix de ses Mémoires; il venait de les vendre, comme je l'ai su depuis, au prince de Prusse, qui ensuite a été roi sous le nom de Frédéric-Guillaume. J'en fus affligé, bien persuadé qu'ils étaient dès lors perdus pour le public[1]. Mais ce qui m'étonna singulièrement, ce fut l'emploi qu'il fit d'une partie de cette somme.

[1] Ce qui a été imprimé sous le nom de *Mémoires du baron de Poëllnitz* n'a aucun rapport avec le manuscrit dont parle mon père. Bon Thiébault.

J'avoue que je ne croyais pas ce vieux roué capable d'un acte de vertu; il n'en est pas moins vrai, cependant, que le secrétaire de la légation de France m'a communiqué les preuves du fait suivant. Durant la régence, le baron avait eu, à Paris, une fille d'une maîtresse qu'on ne nomme point; cette fille, qui n'a jamais vu son père, avait été mariée, et avait laissé en mourant une jeune orpheline, que quelques parents avaient fait élever, et à laquelle, faute de mieux, on avait fait apprendre ce qui tient au commerce des modes. Or, c'est à cette dernière que, peu avant sa mort, le baron envoya six mille francs, pour lui faciliter les moyens de s'établir et de faire un mariage convenable. Il est vrai qu'on lui avait rendu les témoignages les plus satisfaisants du caractère et des mœurs de cette jeune personne; mais, pour qui a connu le chambellan, c'est déjà une chose incompréhensible d'avoir songé à elle, et daigné s'informer de sa conduite. Cette anecdote est une de celles qui m'ont le mieux prouvé que les hommes les plus corrompus peuvent faire de belles actions, comme les hommes les plus vertueux peuvent avoir des faiblesses. Quoi qu'il en soit, je ne me bornai

pas à pardonner au baron d'avoir sacrifié ses manuscrits, je m'en réjouis.

Je parle du baron comme d'un roué; et c'est ici le lieu d'ajouter aux traits que l'on a déjà vus, et qui prouvent que je ne suis que juste, d'autres traits qui l'établissent encore mieux. Sa réputation était si bien faite à cet égard, que le pasteur Erman disait qu'il n'osait jamais insinuer en chaire que le plus sûr moyen de vivre long-temps était de bien vivre: « car, » ajoutait-il, si du sein de mon auditoire quel» qu'un se lève, et me cite le baron de Poëllnitz » pour preuve du contraire, je n'aurai pas un » mot à répliquer. »

Lorsque le baron fut attaqué de la maladie dont il mourut, le curé catholique, qui, dans tous les cas embarrassants, croyait ne pouvoir mieux faire que de me consulter, vint me prier de lui tracer la conduite qu'il devait tenir en cette occasion. « Je sais, dit-il, qu'il est fort » mal, et il ne me fait point appeler. Si je vais » pour lui parler de devoirs religieux, il est » possible qu'il me renvoie d'une manière inju» rieuse; et, en ce cas, on me blâmera d'avoir » suivi les mouvements d'un zèle que l'on re» gardera comme indiscret et tracassier : si, au

» contraire, je ne me présente point chez lui,
» et qu'il vienne à mourir, on me reprochera
» de n'avoir pas fait mon devoir, et je serai con-
» damné comme cause du scandale. — Eh bien,
» lui dis-je, prenez le terme moyen: allez à sa
» porte; ne demandez point à lui parler; dites
» seulement qu'ayant appris qu'il est malade,
» vous désirez savoir des nouvelles de sa santé;
» priez le domestique de le lui dire, et de l'as-
» surer en même temps de vos respects et de
» vos vœux. S'il veut vous voir, il vous fera
» prier d'entrer, et vous ne lui parlerez de reli-
» gion qu'autant qu'il vous en parlera. S'il ne
» vous fait pas entrer, ou s'il ne vous parle de
» rien, vous vous retirerez, avec la satisfaction
» d'avoir fait votre devoir, et de n'avoir donné
» aucune prise à la critique. » Le curé me remercia, et résolut de suivre mon conseil à l'heure même: il était environ dix heures du matin. Le soir, j'allai voir le baron, que je trouvai dans un fauteuil de malade, la tête soutenue par une grande et large bande de toile, dont les deux bouts étaient attachés au dossier du fauteuil. Je restai assez long-temps avec lui, écoutant avec intérêt tout ce qu'il me disait de ses maux, et cherchant à le ranimer

par quelque espérance. Je n'avais garde de lui parler du curé, mais il m'en parla de lui-même : « Imaginez, me dit-il, que ce prêtre » catholique s'est présenté ce matin chez moi. » Je n'ai pas voulu le recevoir; je lui ai fait dire » que je n'avais pas besoin de lui. » Je ne répondis rien, et lui parlai d'autres choses. Il mourut le lendemain.

Quelques jours après, je rencontrai le curé chez M. de Launay, et le prenant à part, je lui demandai s'il était allé chez le baron, comme il m'avait dit le vouloir faire. Il m'assura non seulement qu'il y était allé, et qu'il avait été très bien reçu, mais que même il lui avait administré les sacrements. « Curé, lui dis-» je, j'espère que vous ne voudriez pas m'en » imposer ? — Si vous m'en croyez capable, ré-» pondit-il, informez-vous de la vérité auprès » de ses domestiques : ils vous diront qu'ils ont » eu ordre de me faire entrer, et de me laisser » seul avec lui. Vous verrez, par tous les dé-» tails, que je ne vous trompe pas. — Eh bien, » repris-je, le baron a été lâche, faux, et hypo-» crite jusqu'au bout; il est mort comme il avait » vécu. » Le prince Henri, à qui je racontai cette dernière scène, trouva qu'elle était dans les

termes de la plus grande vraisemblance ; cet homme mourant ayant eu peur de l'enfer, d'une part, et cependant craignant qu'on ne lui reprochât cette faiblesse, en cas qu'il en revînt.

Peu après la mort du baron on fit circuler une feuille qui mériterait peu d'être citée, si elle ne servait d'une sorte de nécrologe pour l'époque où elle parut, en même temps qu'elle caractérisait avec assez de fidélité les personnages qui y figuraient. Cette petite pièce débute par annoncer que M. de Krusemarck fait savoir au roi que, malgré son ordre de l'aigle noir, son grade de lieutenant-général et sa qualité de chef des gendarmes, saint Pierre lui a déclaré que des gens de son espèce n'étaient propres qu'à s'emparer du bien d'autrui et lui a fermé au nez la porte du paradis : sur quoi Frédéric fait partir Quintus Icilius, espérant qu'il vaincra saint Pierre, soit comme savant, soit comme colonel de troupes légères, mais que le portier du paradis l'a reçu encore plus mal, en lui reprochant d'avoir été l'instrument de mille injustices ; que le roi pour fléchir le saint lui envoie le commandeur de Malte, comte de Schafgotsch, qui n'obtient que de durs reproches sur

toutes les fredaines de sa vie; qu'alors le monarque imaginant qu'un juif aurait plus de crédit, dépêche le vieux Ephraïm, qui est rudement repoussé comme faux monnayeur; qu'enfin on charge le baron de Poëllnitz d'aller intriguer à la porte du paradis; en quoi l'on suppose qu'il aura réussi, puisqu'on n'a reçu de lui aucune nouvelle.

LE COMTE DE NESSELRODE.

Ce comte avait vécu long-temps à Paris, auprès d'un de ses parents, homme fort riche, qui s'y était fixé. Là, notre comte s'était particulièrement lié d'amitié avec les philosophes, et surtout avec Diderot. Lorsqu'il n'eut plus de motifs particuliers de rester à Paris, il fit un premier voyage à Berlin avec M. Grimm, connu sous le nom de M. le baron de Grimm[1]. Je dînai avec

[1] Ce M. Grimm avait déjà été fort connu dans le monde, avant de prendre le titre de baron, qui peut-être an reste lui appartenait, article qui intéresse très peu. Né pauvre, en je ne sais quel coin de l'Allemagne, il était venu jeune à Paris, et s'était prosterné aux pieds des coryphées de la philosophie. Diderot, pour le produire, lui dicta un écrit peu volumineux, mais piquant; un pamphlet qui, sous le nom du *Petit-Prophète*, fut à la fois plaisant, malin et hardi. Cette bagatelle eut un grand succès, et procura une célébrité très heureuse à son soi-disant auteur, qui depuis n'a donné aucun autre ouvrage au public. M. le duc d'Orléans, père de celui qui a péri

eux dans quelques maisons, et en particulier chez le respectable prince Dolgorouky, ministre de Russie à la cour de Prusse. Un jour que nous étions réunis chez ce dernier, on parla moins de littérature que de philosophie pendant tout le dîner ; on marqua les rangs, on évalua les hommes : chacun de nos auteurs un peu célèbres et vivants alors eut son mot. Nos deux voyageurs dressaient ce catalogue et nous endoctrinaient, toujours parfaitement d'accord entre eux : l'un disait sur chaque per-

dans la révolution, l'honora du titre de son secrétaire, et le gratifia d'une pension très opportune. De là notre protégé devint peu à peu prôné et prônant, protégeant et apostolisant, d'abord dans les cercles à Paris, et ensuite dans le grand cercle de l'Europe. Ai-je besoin de dire que, voyant que J.-J. Rousseau était souvent maladroit et toujours malheureux, il se hâta de briser lui-même les autels qu'il lui avait élevés? Mais c'est principalement en Russie qu'il est devenu un grand homme, parcequ'il a su plaire à Catherine II, et en imposer aux entourages de cette souveraine. Il n'a plus été, durant un temps assez considérable, question en ce pays que de M. le baron de Grimm. A la fin, il aurait protégé, s'il en eût été besoin, Diderot lui-même, son unique et véritable créateur. Après cela, qui n'admirerait les jeux du basard et de la fortune.

sonnage un premier mot que l'autre ne manquait pas d'appuyer. Ce zèle apostolique nous amusait beaucoup le prince Dolgorouky et moi; car il voyait de quel air j'écoutais; et je voyais aussi qu'il était dans les mêmes dispositions d'esprit que moi. Il n'y eut qu'un seul malheureux écrivain sur lequel nos deux apôtres ne s'accordèrent pas d'abord. Grimm, qui faisait les premières attaques, nomma cet homme : Nesselrode, chargé de porter les coups décisifs, dit que c'était un *pauvre homme, sans talent et sans âme.* Grimm, s'avançant vers lui, et se couvrant la joue de la main, lui répliqua d'une voix sourde par ce mot que Nesselrode, le prince et moi nous entendîmes seuls, *Il est des nôtres;* à quoi l'autre répondit du même ton, *On m'avait assuré le contraire.* Ici j'admirai l'adresse avec laquelle le comte, reprenant son ton élevé et décisif, ajouta à ce qu'il avait dit : « Au » reste, je ne le connais pas; et je dois avouer » que même quelques bons juges m'ont paru » l'estimer. — Il le mérite, » ajouta Grimm, qui en fit un éloge complet. Nesselrode mieux instruit souscrivit à tout, et l'on passa à d'autres. En se levant de table, le prince se hâta de me joindre, pour me demander ce que je

pensais des missionnaires philosophiques qui nous venaient de France; nous rîmes de bon cœur du mot dit à l'oreille, et nous admirâmes la manœuvre de Nesselrode en cette occasion.

J'ai souvent vu le comte de Nesselrode en société chez madame du Troussel, chez M. de Launay et chez le prince Frédéric de Brunswick. Voici un trait qui lui fait honneur. Peu après le premier partage de la Pologne, il parut une satire intitulée *le Gâteau des rois :* nous la lûmes tous avec avidité, et nous en rîmes entre nous, ne pouvant faire mieux ; mais personne n'eut le courage d'en parler au roi. Au bout de quelques mois l'auteur en adressa un exemplaire à ce monarque avec une lettre non signée. Frédéric s'empressa de lire cette bagatelle où il jouait un rôle principal; à dîner il plaça Nesselrode à sa droite, et l'abbé Bastiani, courtisan aussi fin et aussi hypocrite qu'on puisse l'imaginer, à sa gauche.

Le héros prussien ne tarda pas à parler du *Gâteau des rois*. « Un auteur anonyme, dit-il, » a eu l'honnêteté de m'envoyer un *Gâteau*. Il » paraît que cette brochure a déjà plusieurs » mois d'existence et de publicité : cependant

» je ne la connaissais pas. L'avez-vous lue, » abbé? — Non, sire, répondit le cafard; je ne » connais et ne lis jamais aucun de ces méprisables pamphlets dont on déshonore la littérature. — Et vous, comte, l'avez-vous lue? » — Oui, sire, je l'ai lue tout entière, il y a » deux ou trois mois. — L'abbé, j'aime cette » franchise germanique, » dit Frédéric en se retournant vers l'Italien, et avec cette physionomie riante et maligne qui lui était si familière. Ensuite, revenant au comte : « Eh » bien, lui dit-il, puisque vous l'avez lue tout » entière, comment la trouvez-vous? — Moi, » sire? je vous avoue qu'elle m'a beaucoup amusé : j'en ai ri de tout mon cœur. » Ici nouveau retour vers l'abbé, avec ces mots confidentiels et malins : « Abbé, vous voyez cette franchise! » J'ai aussi dévoré ce petit *Gâteau* ce matin, mon » cher comte; l'auteur a un peu salé la part » qu'il m'y destinait : il me traite lestement, et » ne me ménage pas; cependant, comme il a de » l'esprit, il m'a fait rire, et je lui pardonne. » Mais, mon cher comte, puisque vous l'avez » lu, comment ne m'en avez-vous pas parlé, » vous qui êtes attaché à mon service, et qui » tenez à vos devoirs en homme d'honneur? —

» C'est que, ne m'occupant que de mes devoirs, » je ne songe point à en étendre indiscrètement » le cercle : si votre majesté m'eût imposé la » loi de lui faire ces sortes de révélations, je » l'aurais suivie ou je me serais retiré ; mais » dans des circonstances aussi peu importantes » au fond, je ne me permettrai rien au-delà de » ce que je dois. » Apostrophant encore une fois l'abbé, le roi se retourna vers lui, en s'écriant : « Mais, l'abbé, admirez donc avec » moi cette franchise ! » Cette petite scène de comédie fut la seule vengeance que le roi tira de l'hypocrisie mensongère de l'abbé, qui avait lu la brochure, et en avait ri d'aussi bon cœur que nous tous.

Quelques années de séjour à Potsdam suffirent au comte de Nesselrode ; il quitta Frédéric, et passa en d'autres cours, où il a été également considéré et employé (1).

[1] A cet article l'éditeur de la 3e édition avait ajouté ce qui suit :

« Le comte de Nesselrode revint à la cour de Berlin comme envoyé de Russie, sous le règne de Frédéric-Guillaume. Soit que l'impératrice Catherine supposât que Nesselrode tenait trop à ses anciennes relations avec Berlin, soit qu'elle crût que l'âge avait affaibli ses moyens,

elle lui donna un second. Ainsi, tandis que le vieux comte jouissait des honneurs de la légation, Alopéus en possédait le secret, en traitait les affaires. Pour la première fois, on voyait en même temps une cour avoir deux envoyés. Celui qu'un caprice ou qu'un doute injurieux paralysait, ne put supporter cette position fausse et pénible. Il sollicita sa retraite, qui lui fut accordée avec des témoignages d'intérêt. Il s'éloigna de Berlin, où son esprit aimable quoique railleur et son caractère obligeant sous une écorce dure, lui avaient valu des amis très chauds. Établi à Francfort, il y est mort dans une vieillesse avancée. »

Bon Thiébault.

MADAME DU TROUSSEL.

L'article de madame du Troussel serait un des plus étendus de cet ouvrage, si j'y réunissais tous les souvenirs intéressants que son nom me rappelle : car, pendant plus de dix ans, je n'ai en quelque sorte vécu qu'avec elle et son mari ; tout ce qui m'est arrivé, a tenu plus ou moins à elle, soit par la part qu'elle y a naturellement eue, soit par celle qu'elle y a prise. Mais comme j'ai déjà parlé de cette dame dans plusieurs articles précédents, et que je ne songe pas à épuiser le sujet, je ne rapporterai ici que les traits que je n'ai pu séparer de son article.

Je connaissais M. du Troussel depuis quelque temps, lorsque ce militaire d'origine française, et fils d'un juge de la colonie des réfugiés à Berlin, épousa cette dame. Comme il était homme d'esprit et d'honneur, et qu'il avait autant de loyauté que d'amabilité dans

le caractère, on doit penser qu'il était fort répandu : je m'étais trouvé en société avec lui dans plusieurs maisons, et surtout chez le baron de Kniphausen, et chez M. de Marwitz, commandant des gendarmes. Dans ces différentes rencontres, il avait toujours paru me revoir avec plaisir; de sorte que je me trouvai lié avec lui de la manière qui pouvait me flatter le plus, lorsque, dans une visite que je lui fis un matin, il m'annonça qu'il allait se marier, et qu'il épousait madame de Kleist. Je revins chez moi, déterminé à ne plus le voir chez lui, me persuadant que cette dame serait peu d'humeur à rechercher la société des gens de lettres : en effet, ancienne dame d'honneur de la reine, mère de Frédéric, nièce du gouverneur des princes Henri et Ferdinand, et, à ce titre, élevée en quelque sorte avec ces deux princes; fille d'un général de Schwerin, cousin-germain du feld-maréchal de ce nom, ami intime de ce parent, et le plus renommé des écuyers et généraux de cavalerie de son temps, au moins en son pays; aussi tendrement chérie du feld-maréchal que de son père, et ayant su le mériter par mille qualités précieuses de l'esprit et du cœur; toujours courtisée comme

l'une des plus belles et des plus aimables personnes de ces climats; accoutumée à n'être désignée dans le monde que sous les noms de *la belle Schwerin*, ou de *la belle de Kleist*, elle avait la réputation de ces dames dont on parle beaucoup, à cause de l'éclat qui les entoure : elle tenait à la cour par toutes ses liaisons; et sa beauté, son esprit, ses habitudes et sa naissance, la plaçaient naturellement dans le tourbillon où il y avait le plus de dissipation et de mouvement.

Au bout de trois mois environ, je fus donc fort surpris de me voir invité en cérémonie à dîner chez elle : c'était un dîner d'académiciens. Madame du Troussel ne parut qu'au moment de se mettre à table : c'était M. du Troussel qui nous avait reçus. Je me trouvai placé vis-à-vis d'elle ; ses deux voisins étaient M. de Beausobre et M. Moulines. Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que j'étais l'objet d'une conversation qu'elle avait à voix basse avec ce dernier, et qui me sembla tenir de la raillerie, à en juger du moins par le jeu des physionomies. J'éprouvai un embarras qui s'augmentait à mesure qu'il me paraissait plus fondé, et que je n'aurais pas déguisé, si à la fin

leurs regards ne se fussent fixés sur un autre académicien placé au bout de la table à côté de M. du Troussel. En cessant d'être l'objet de leur entretien, je n'en conservai pas moins le désir de savoir ce qu'ils avaient eu de si plaisant à se dire, soit de moi, soit de ce savant déjà vieux, qu'ils m'avaient accolé; mais, ne voulant pas le demander à M. Moulines, avec qui j'étais peu lié, ce ne fut donc qu'au bout de quelque temps, et lorsqu'il se fut établi une certaine confiance entre cette dame et moi, que je le demandai à elle-même. Elle me conta alors que mon vieux collègue avait eu une intrigue amoureuse avec une demoiselle qu'elle me nomma et que je connaissais; que, par un hasard particulier, la personne qui avait servi de messagère entre ces deux amants, était une vieille femme qui avait autrefois servi chez madame de Schwerin, mère de madame du Troussel, et qui avait confié à celle-ci les lettres de l'un et de l'autre; que, le jour où nous avions dîné chez elle, elle m'avait pris pour ce tendre Céladon, qu'elle n'avait jamais vu, non plus que moi, et que c'était cette méprise qui avait été cause qu'elle m'avait tant regardé, jusqu'à ce que M. Moulines, aussi bien in-

struit qu'elle de la même aventure, l'eût enfin détrompée.

Lorsque madame du Troussel nous offrit du café après le dîner, elle me dit qu'elle savait que jusqu'à son mariage j'avais témoigné de l'amitié à son mari; que cependant j'avais discontinué de le voir; qu'elle serait très affligée d'avoir fait cesser une liaison dont ils désiraient également tous deux la durée; qu'elle espérait que ce ne serait pas elle qui m'y ferait renoncer, et qu'elle aurait au contraire le plus grand plaisir à me recevoir aussi souvent que je pourrais venir chez elle. Ce fut en conséquence de cette honnêteté, que, quatre ou cinq jours après, j'allai lui faire une visite peu avant la nuit: j'en fus reçu de la manière la plus gracieuse. Au bout d'un quart d'heure, lorsque je voulus me retirer, elle parut surprise et fâchée que je ne restasse pas à souper avec elle et son mari. Elle me demanda si j'avais quelque engagement, et chez qui j'étais engagé: je lui déclarai alors que je m'étais fait une loi de ne point condamner à la solitude, surtout dans les longues soirées d'hiver, une épouse qui avait quitté parents, amis et patrie, pour venir avec moi se confiner dans

un pays étranger. Dès le lendemain il vint une carte de visite de sa part pour ma femme, et cette carte fut suivie d'une invitation pour le souper du jour suivant. C'est ainsi que commença une liaison dans laquelle madame du Troussel ne fit d'abord que partager la tendre amitié que son mari avait pour moi, mais à laquelle elle ne tarda pas à mettre encore plus d'activité et de démonstration que lui.

Etant jeune, et jusqu'à son second mariage, elle avait eu la réputation d'une personne plus gaie que sévère; on prétendait même qu'elle avait débuté dès l'âge de treize ans, étant dame d'honneur de la reine-mère, par une sorte de liaison qui avait eu quelque éclat, et l'avait obligée de se retirer chez sa mère. Peu après cette aventure vraie ou fausse la belle de Schwerin avait épousé un M. de Kleist, chanoine protestant à Brandebourg; ce chanoine était un homme aimable, mais peu riche. Son canonicat ne pouvant leur suffire qu'en s'astreignant à résider dans cette dernière ville, ils y vécurent pendant quelques années. Mais le mari était ambitieux; l'épouse ne l'était pas moins: tous deux s'ennuyèrent de n'être pas à la cour. M. de Kleist se jeta dans de grandes entreprises

qui le ruinèrent. Il se trouva à la fin obéré de dettes, et poursuivi par ses créanciers ; son épouse, qui avait eu la faiblesse de donner sa signature en plusieurs occasions, se voyant déjà engagée pour la moitié de son bien, prit enfin le parti du divorce. M. de Kleist perdit sa prébende et tout ce qu'il possédait, et se retira dans le Mecklenbourg chez quelques parents, laissant à madame de Kleist la charge et le soin de leur fils et de leurs filles.

Je vais rapporter une anecdote difficile à croire, et que cependant madame du Troussel, nécessairement très bien instruite, et qui aimait à être franche, m'a contée et affirmée cent fois. Je la rapporte parcequ'elle montre de quoi la superstition rend capables les hommes même les mieux nés, lorsque la cupidité, le besoin ou quelque autre passion les excite. M. de Kleist, plusieurs autres nobles de la première distinction, des généraux mêmes, et quelques autres personnes occupant des places très élevées dans le gouvernement, rencontrèrent un charlatan qui prétendait avoir le moyen de forcer le diable à révéler les endroits où seraient cachés tous les trésors qu'on aurait autrefois enfouis dans l'Allemagne. Ils formèrent entre eux une asso-

ciation d'honneur, pour obtenir la connaissance bien détaillée de ce moyen si précieux, et pour l'employer ensuite à frais et profits communs. Ils payèrent fort cher cette découverte, et promirent en outre une part à celui qui la leur vendit, et qui de cette sorte devint leur guide. Il n'y a point d'extravagances qu'il ne leur fit faire: toutes les momeries que l'on peut retrouver dans les contes de sabbat et de sorcelleries furent sérieusement et mystérieusement pratiquées; on conjura le diable de toutes les manières, à toutes les heures de la nuit, et dans les endroits les plus déserts. On lui fit toutes sortes de sacrifices, et il y en eut qui coûtèrent des sommes considérables. L'un d'eux consistait en effet à immoler à l'esprit malin un bouc parfait, et qui n'eût pas un seul poil qui ne fût bien noir. Pour découvrir ce bouc et se le procurer, il fallut parcourir non seulement les provinces prussiennes et pays voisins, mais toute la Pologne, la Lithuanie, etc. On le trouva enfin, et ce fut une grande joie pour nos conjurants: jamais bouc si précieux ne fut immolé à Bacchus. On le paya au poids de l'or. et on l'amena à Brandebourg avec tous les soins et les ménagements possibles. On fit ce

sacrifice dans la plus grande régularité, en présence de tous les associés ; on n'épargna pas les louanges au diable ; mais il fut sourd, ou n'eut point de trésors à découvrir : soit ingratitude, soit malice, il ne répondit point. Telle fut l'issue de cette grande entreprise, qui coûta de fortes sommes aux associés, et surtout à M. de Kleist, et qui n'aboutit qu'à la promesse solennelle qu'ils se firent en se séparant, de se garder réciproquement un secret inviolable. Mais quel est le secret qu'une femme adroite ne pénètre pas, quand elle s'y croit intéressée ? La belle de Kleist découvrit celui-ci, et elle ne promit point de le taire ; ou bien il faut dire qu'elle oublia cette promesse avec moi.

Qui ne serait pas étonné que des hommes de rang, dont quelques uns avaient du mérite, des talents et des lumières, aient été capables d'une telle sottise ? Et c'est sous le règne de Frédéric, à sa cour, autour de lui, que des hommes qui l'entendent et l'admirent se laissent aller à de si honteuses faiblesses ! Près de ce roi philosophe, auteur du *Commentaire sacré* sur le conte de *Peau-d'Ane*, on voit un Laméthrie, apôtre du matérialisme universel, qui

fait le signe de la croix quand il tonne; Maupertuis, qui ne croit guère en Dieu, et dit régulièrement à genoux ses prières du soir; d'Argens, encore plus éloigné de toute idée religieuse, ne supporte pas d'être treize à table, et n'ose écrire ou conserver un mot écrit par lui le premier vendredi du mois; la princesse Amélie, sœur chérie de Frédéric, et ayant presque autant d'esprit et de philosophie que lui, se fait dire la bonne aventure; et la moitié de la cour croit à la femme blanche, qui, armée de son grand balai, apparaît dans une salle du château, et balaie de toutes ses forces quand dans l'année il doit mourir quelqu'un de la famille royale!

Quoi qu'il en soit, c'est après avoir perdu ce dernier moyen de rétablir leurs affaires que le divorce de madame de Kleist eut lieu, et peu après ce divorce qu'elle épousa M. du Troussel, alors colonel d'artillerie, et jouissant en cette qualité de plus de quinze mille francs d'appointements; homme franc et loyal, brave, sensible et obligeant; également incapable de manquer à qui que ce soit, ou de souffrir aucune sorte d'offense, et non moins estimé à la cour, à la ville et dans l'armée.

Je voyais chez madame du Troussel la presque totalité des dames de la cour de Prusse, et les hommes les plus marquants de ce pays, tant civils que militaires. C'est en effet dans cette maison, où j'allais journellement, que j'ai été informé de la plupart des anecdotes plus ou moins secrètes que j'ai successivement apprises. Je ne pouvais être mieux placé pour voir beaucoup, et pour savoir des autres ce que je ne voyais pas. Mon caractère et ma conduite ne laissaient d'ailleurs d'inquiétudes à personne. On me regardait comme fixé pour toujours dans ce pays. La confiance entière que monsieur, que madame du Troussel me témoignaient ajoutait encore à celle dont j'étais généralement l'objet : en un mot, on n'avait pas même la pensée de se gêner en ma présence.

C'est au milieu de ce monde que j'ai vécu dix ans dans les liens de la plus parfaite amitié; liaison franche, pure et honnête, dont il ne résultait dans l'esprit de ceux qui en étaient les témoins, ni soupçon, ni blâme; liaison si bien connue et si bien appréciée, qu'à la fin nous ne pouvions plus nous désunir sans scandale; et ce fut alors, cependant, qu'il survint entre nous, ou du moins entre madame du

Troussel et moi, une rupture indispensable, et qui, malgré tous mes soins, se fit avec éclat. Je dois et je vais indiquer ici, mais le plus succinctement qu'il me sera possible, les causes et les circonstances principales, ainsi que les effets les plus notables de cet évènement, l'un de ceux qui, dans tout le cours de ma vie, m'ont le plus affecté.

Je m'aperçus ou crus m'apercevoir qu'un jeune étranger[1], qui avait besoin d'appui, et qui spécula sur celui de madame du Troussel, avait inspiré à cette dame des sentiments plus tendres que ceux de la bienveillance: bientôt je fus assuré que beaucoup d'autres personnes avaient la même opinion que moi, et dès lors j'examinai la conduite que j'avais à tenir.

Peu m'importait, quant à elle, que cette dame eût une inclination ou n'en eût pas; mais je ne pouvais qu'être très affligé des suites que ses torts devaient nécessairement avoir. M. du Troussel avait conservé pour sa femme tout l'attachement qu'elle lui avait inspiré lorsqu'il l'épousa; et sa délicatesse, son énergie ne

[1] M. de Maimieux, depuis auteur de la Mnémonique.
Bon Thiébault.

pouvaient que faire présager des catastrophes funestes. En revenant ensuite à moi-même, je sentais qu'il ne me convenait en aucune sorte d'être mêlé dans des aventures de cette espèce. Ce dernier point me donnait d'autant plus de souci, que cette dame, pour cacher une pareille intrigue à son mari et au public, n'avait personne qui pût plus convenablement lui servir de manteau que moi. Tout serait allé à merveille, si, confident ou même témoin discret et complaisant, j'avais pu consentir à faire pour ainsi dire servir la réputation dont je jouissais, à voiler ses désordres. Peut-être se flatta-t-on de m'amener à jouer ce rôle ignominieux, d'autant plus qu'on n'avait guère d'autre parti à prendre. Voilà ce que je prévis, et ce que je voulus prévenir. Aussi, dès que mes premiers soupçons se furent assez fortifiés pour établir chez moi une sorte de persuasion, ne songeai-je plus qu'à me retirer, mais sans brouillerie, si cela était possible.

J'eus recours, pour exécuter ce projet, à divers moyens que je méditai et préparai de mon mieux, mais qui ne me réussirent pas. Madame du Troussel parut m'avoir deviné, et avoir bien calculé le mal que ma retraite ne

pouvait manquer de lui faire dans le public. L'inutilité de mes premières tentatives me força à prendre un parti, au risque de voir ce petit évènement devenir pour quelque temps la nouvelle des oisifs. Je cessai peu à peu d'aller dans cette maison comme j'y avais été si long-temps. M. du Troussel, cependant, parut avoir toujours les mêmes sentiments pour moi; madame dissimula toujours moins le dépit qu'elle ressentait; et c'est ainsi que je vis arriver le moment où ce que je me devais à moi-même suffisait pour m'autoriser à rester chez moi. Ce n'en était néanmoins pas encore assez à mon gré: je ne voulais pas que le public pût m'accuser d'ingratitude ou de légèreté. « Il faut, » me disais-je, que l'on soit prêt à me blâmer » si je reste plus long-temps; il faut attendre » que la mesure soit comble, et que tout le » monde le sente et soit prêt à le dire. »

Enfin, il me parut que j'étais arrivé au terme désiré, lorsqu'un billet de son altesse royale monseigneur le prince Ferdinand, en m'invitant à aller dîner chez lui à Frédérics-Feldt, m'annonça que M. du Troussel m'y conduirait, et m'en ramènerait le soir. A peine avais-je reçu ce billet que ce colonel passa

chez moi pour convenir de l'heure de notre départ, et engager ma femme à aller souper et m'attendre chez lui. Tout fut arrêté comme il le voulut.

En revenant de Frédérics-Feldt, je dis à M. du Troussel que j'avais à l'instruire, ainsi que madame son épouse, d'une chose qui me coûtait infiniment, et devant laquelle je reculais en vain depuis long-temps. « Personne, ajou- » tai-je, ne peut vous être plus attaché que » moi ; mais j'ai à remplir des devoirs sa- » crés qu'il ne m'est ni permis ni possible de » négliger : mes enfants approchent d'un âge » où je ne dois plus les abandonner à des do- » mestiques, et en conséquence j'ai à vous » prier de trouver bon que je ne profite plus » de votre société qu'une ou deux fois par » mois. » J'étais vivement affecté : il en fut assuré au son de ma voix ; aussi me répondit-il par ces mots remarquables : « Nous sommes » trop amis pour dissimuler : je vous avouerai » donc que, loin de blâmer le parti auquel vous » vous décidez, il y a près d'un an que je pense » que vous devez le prendre. » Cette réponse nous mit parfaitement d'accord : nous n'eûmes à y ajouter que des protestations, qui furent

certainement sincères de sa part et de la mienne.

En rentrant chez lui, il dit à sa femme : « J'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous » fera de la peine, comme elle m'en a fait à » moi-même, mais que néanmoins je ne puis » qu'approuver. M. Thiébault, déterminé, ainsi » qu'il le doit, à soigner l'éducation de ses » enfants, ne viendra plus nous voir qu'une » fois ou deux par mois. » Ce mot déconcerta cette dame; elle ne l'avait pas prévu : elle devint rouge d'embarras et de dépit, et eut peine à répliquer que j'étais mon maître, et que je lui ferais toujours plaisir quand je viendrais la voir. Là-dessus, après les commentaires que l'honnêteté exigeait de ma part, nous partîmes, ma femme et moi, très satisfaits de ce dénouement.

Pendant les trois jours suivants, on vint le matin, comme à l'ordinaire, nous prier pour le soir, et nous demander à quelle heure nous voulions a voiture : ma réponse fut, à chaque message, que nous ne pouvions pas avoir l'honneur de profiter de cette invitation. Après ces trois ours, on nous laissa tranquilles. Une semaine s'étant écoulée de cette sorte je reparus, et fus assez bien reçu. Cette dernière démarche

m'attira de nouveau les trois jours d'invitations, qui furent inutiles comme les premières. Enfin, après une autre entrevue dans une maison tierce, madame du Troussel m'envoya un billet conçu en ces termes : « Si » vous ne revenez pas chez moi, monsieur, » comme vous y êtes venu depuis tant d'années, » je vous préviens que je serai votre ennemie à » la vie et à la mort. » Ma réponse fut aussi laconique que cette déclaration de guerre ; elle ne contint que ces mots : « Madame, on n'of» fense personne en restant chez soi pour y » remplir ses devoirs. Je suis, avec respect, » etc. » Depuis ce moment, nous ne nous sommes pas revus ; rien ne nous a rapprochés ; et si elle m'a vu dans les promenades, elle a détourné la tête. Mais comment cette brouillerie en a-t-elle amené une autre avec le prince Henri ? Le voici :

Un nommé M. Dubignon, établi à Magdebourg, m'adressa, quelques mois après, un inconnu, qui se nommait de Belleville, et qui se disait capitaine de vaisseau, persécuté par M. de Sartine. Dubignon me le recommandait avec beaucoup de chaleur, et me l'annonçait comme un homme aussi digne que malheureux.

Ce que l'on me demandait pour ce M. de Belleville était bien au-dessus de mes moyens : il s'agissait de le faire employer dans la compagnie maritime, qui faisait partie du ministère de M. de Gorne ; mais ce que je ne pouvais pas ne me paraissait point impossible à M. et madame du Troussel, à qui M. de Gorne devait beaucoup, et qui pouvaient de plus employer le nom du prince Henri. Cette réflexion me détermina à examiner si ce nouveau venu ne pourrait pas être utile à M. du Troussel, qui avait une belle plantation à réclamer à la Guadeloupe, contre un nommé Leblanc, qui, d'administrateur, s'en était fait le propriétaire. Or ce soi-disant capitaine déclara connaître particulièrement ce M. Leblanc, et avoir été le parrain d'un de ses enfants. Ici un noble sentiment s'empara de mon âme, et je conçus le dessein d'obliger essentiellement, sans me montrer, des personnes qui elles-mêmes m'avaient obligé il y avait long-temps, mais de qui je n'avais plus qu'à me plaindre, le chef de la maison seul excepté. Cette idée fut délicieuse pour moi. Je me hâtai de la communiquer à Borrelly, qui se chargea de me remplacer, et promit de me garder le secret. Il parla donc

de M. de Belleville et de la Guadeloupe; il fut prié d'amener cet étranger, et le présenta comme lui ayant été recommandé par un ami. Dès lors on ne songea plus qu'à écrire à cette colonie, et à faire rendre justice au brave capitaine de vaisseau. Pour ce dernier article, on sollicita vivement le ministre de Gorne; on le fit même solliciter par M. Louis de Wrech, au nom et de la part du prince Henri.

Nous en étions là, lorsqu'un jour M. de Belleville, en me parlant de ses voyages, me soutint très fermement que le fleuve de Saint-Laurent se jetait dans le fleuve de l'Inde. « Ah! » dis-je le soir à Borrelly, cet homme est un » aventurier, » et je lui contai mes deux fleuves. « Je le crois, me répondit Borrelly en riant: » car dernièrement il a voulu me faire une ome- » lette, et j'ai observé qu'il l'a retournée en » maître très expert : il faut qu'il ait été cuisi- » nier à bord de quelque vaisseau. » Dans la perplexité où cette demi-découverte me jetait, je me hâtai d'écrire à Dubignon, et de le sommer de me dire d'où il connaissait cet homme, et quelles preuves il avait de tout le bien qu'il m'en avait marqué. Par malheur Dubignon ne me répondit pas, de sorte que nous ne

pûmes, Borrelly et moi, que nous résoudre à attendre de l'avenir les éclaircissements qu'on nous refusait, ne voulant pas perdre un homme malheureux, sur de simples probabilités.

Ce fut alors que se décida la guerre de la succession de la Bavière. M. du Troussel fut nommé chef de toute l'artillerie de l'armée du prince Henri, armée composée de cent mille hommes, qui devait attaquer l'Autriche et la Bohême par la Saxe. Je le rencontrai la veille de son départ (il y avait plus d'un an que j'avais cessé de le voir), et lui témoignai combien je faisais des vœux pour lui. Il parut extrêmement sensible à tout ce que je lui dis; il me donna les marques les plus touchantes d'attachement et d'égards, tant pour moi que pour tous les miens; et ce ne fut qu'en nous serrant la main, et les larmes aux yeux, que nous nous séparâmes.

Les chagrins domestiques qu'il éprouvait lui firent quitter sa maison, décidé à n'y pas rentrer. Arrivé à Magdebourg, il se logea dans une auberge, où, au bout de quelques semaines, il se mit un soir à écrire plusieurs lettres, et de plus une note qu'il laissa ouverte sur la table, et conçue en ces termes: « Comme je ne veux

»faire aucun tort aux braves gens chez qui je »loge, et qu'il y a des personnes qui ont de la »répugnance à occuper une chambre où l'on »s'est tué, ce sera sur le vestibule que je ter»minerai mon existence. Je défends qu'on me »déshabille et qu'on lave mon corps. Je de»mande que l'on m'enterre avec tout ce que »j'ai sur moi : que, pendant le jour, l'on me »renferme sous clef dans une remise ; qu'à »l'entrée de la nuit, quatre soldats me portent »en terre, suivis de mes deux domestiques »seulement, sans aucune sorte d'honneurs »ou de pompe, et que ma fosse soit aussi pro»fonde que cela sera possible.»

Après avoir terminé toutes ses lettres [1], il ouvrit sa fenêtre, et demanda à la sentinelle qu'il avait à la porte de la maison quelle heure il était. La sentinelle lui ayant répondu que

[1] Il y en avait une pour le roi, une seconde pour le prince Henri, la troisième pour le prince Ferdinand, la quatrième pour le général de Soldern, gouverneur de Magdebourg, et la cinquième pour le médecin Fritz, avec une incluse pour madame du Troussel. On n'a jamais rien su de bien positif sur le contenu de ces lettres, qui n'ont été communiquées à personne, et surtout de la dernière, dont on n'a parlé à qui que ce soit.

trois heures venaient de sonner, il referma la fenêtre, et une minute après on entendit le coup de pistolet qui éveilla tout le monde. On le trouva assis à terre dans l'angle du vestibule, un pistolet chargé dans la main gauche, et l'autre dans la bouche, bien serré entre les dents: deux balles lui avaient percé le crâne, et étaient sorties par le sommet de la tête.

Quel motif avait déterminé M. du Troussel à cet acte de désespoir? Le public prétendit que ses chagrins et le dérangement de sa santé n'étaient provenus que des liaisons de son épouse avec le jeune homme dont j'ai parlé. On ajouta qu'il avait demandé au roi la permission de divorcer, et que Frédéric la lui avait refusée, en lui disant: « Votre femme est de trop » bonne maison pour que je vous permette de » lui faire cette sorte d'affront: vous avez voulu » l'épouser, gardez-la. » On prétendit d'autre part que son désespoir n'avait eu pour principale cause qu'une méprise par laquelle il avait adressé au roi une lettre écrite pour le prince Henri, et dans laquelle il se plaignait de Frédéric en homme aigri et en termes qui ne pouvaient manquer de le perdre. Je cite ces deux versions, mais je ne puis m'en tenir à cette dernière. Il est

certain, en effet, qu'il avait manifesté la résolution de mourir avant de quitter Berlin, et spécialement en disant adieu au ministre de Derschaw, son ami, et en distribuant presque toutes ses hardes à ses domestiques. Quel que fût du reste le motif de sa mort, il devait être fort grave; car il était de tous les hommes que j'ai vus celui qui avait le plus d'éloignement et de mépris pour le suicide.

Lorsqu'on apprit à Berlin la mort de cet homme estimable et si digne d'un meilleur sort, le trouble des esprits fut très grand chez madame sa veuve, comme on peut facilement le concevoir. Mais, toujours attentive et toujours active, elle fut surtout très empressée de savoir ce que feu son mari pouvait avoir dit ou fait avant de se donner la mort : de sorte qu'ayant appris qu'un Français domicilié à Magdebourg, et qui se nommait M. Dubignon, avait vu ce respectable militaire presque tous les jours, et jusqu'à sa mort, elle pria Borrelly d'engager ce Français à se rendre à Berlin pour un jour ou deux. A l'instant où je fus instruit de cette circonstance, j'écrivis aussi à ce M. Dubignon, pour lui dire qu'il était essentiel que je le visse avant tout autre à son arrivée à Berlin. A trois

jours de là, ma femme était chez madame Borrelly, lorsqu'il arriva et s'y arrêta plus d'une demi-heure à faire le beau diseur. Ma femme, voyant ensuite qu'il partait avec M. Borrelly pour se rendre chez madame du Troussel, sans demander à me voir, lui observa que j'avais à lui parler; sur quoi il répondit froidement et sans s'arrêter : « Oh! je sais, madame, je sais : » dites à M. Thiébault d'être tranquille; j'arran» gerai tout cela. »

Arrivé chez la dame veuve, il mit à peine un quart d'heure à parler du défunt, et tout-à-coup s'interrompit pour lui dire : « Madame, » il est urgent que je vous apprenne que vous » recevez chez vous un homme qui n'est qu'un » filou et un aventurier; un homme que vous » ne connaissez pas, et à qui il faut dès l'in» stant fermer votre porte. — Et qui donc, » monsieur? — Un nommé Belleville, véritable » escroc, qui a volé des couverts d'argent en » Saxe, et qui n'a jamais été qu'un très mauvais » laquais. » Borrelly fut atterré, non de la nouvelle, mais de la manière dont on l'annonçait. Ce fut à lui que madame du Troussel s'adressa. « Vous me l'avez présenté, lui dit-elle, en m'as» surant qu'il vous était recommandé par un

» ami : et quel est donc cet ami ? — C'est M. Thiébault. — Ah ! l'horreur ! C'est une perfidie infâme ! il a voulu me compromettre, et compromettre le prince Henri ! — Mais, madame, » M. Thiébault a été de bonne foi : ce n'est que » sur une lettre de M. Dubignon qu'il a voulu » obliger cet homme. — Moi ! reprit Dubignon. » Je n'avais donné qu'une de ces lettres de re» commandation qu'on ne refuse à personne, » et qui ne signifient rien. — Vous vous trom» pez, monsieur, répliqua Borrelly : j'ai lu » votre lettre ; et vous y peignez ce Belleville » comme capitaine de vaisseau, aussi galant » homme que malheureux. Il y a plus, nous » avons eu, M. Thiébault et moi, quelques » soupçons sur cet homme ; mon collègue vous » a écrit les lettres les plus instantes, et vous ne » lui avez pas répondu. — Et puisque je ne ré» pondais pas à M. Thiébault, pourquoi allait-il » en avant ? — Vous confondez les époques ; et » vous êtes cause que le mal a duré et s'est accru » malgré nous. » M. Dubignon fut embarrassé ; mais la dame, qui avait soif de vengeance, persista dans sa première idée : je fus un monstre ; et c'est comme tel qu'elle me peignit au prince Henri, qui eut le tort de l'en croire et de con-

damner sans examen un homme qu'il avait tant honoré de ses bontés.

Un des points les plus urgents fut de faire disparaître Belleville : M. le comte Lendorff en trouva le moyen ; il le fit passer en Pologne avec de belles lettres de recommandation tout aussi valables que celles de Dubignon : on boursilla pour les frais de cette route ; et enfin sous très peu de jours il y eut un escroc de moins à Berlin et un de plus à Varsovie.

Dubignon, à qui j'avais rendu plus d'un service, se conduisit ainsi envers moi, parce-qu'il s'était imaginé que, brouillé avec madame du Troussel, j'allais crouler de toutes parts, et qu'il allait disposer de toute la faveur d'un grand prince. Je le connaissais assez pour le deviner, et je résolus de n'avoir plus aucune relation avec lui. Il lui fallut près de deux ans pour dissiper les fumées de ses folles prétentions. Madame du Troussel mourut sans avoir rien fait et rien voulu faire pour lui : le prince Henri ne sut même jamais son nom ; et moi je restai tout ce que j'avais été : alors il eut regret de ce qu'il avait fait. Un ami commun m'écrivit enfin : « Dubignon me presse depuis long-» temps de vous parler de lui : que voulez-vous

»que je lui dise?» Je mis dans ma réponse un *post-scriptum* contenant ces mots : « Quant à »Dubignon, remettez-lui la feuille ci-jointe.» Cette feuille avait en titre : « Consultation »adressée, non à des avocats, mais aux gens »d'honneur.» Le texte consistait à demander si, en honnête et galant homme, je pouvais, comme autrefois, dire et écrire *mon cher ami* à celui qui, ayant reçu de moi les bons offices de la plus franche amitié, s'était conduit de telle et telle manière. Depuis il n'a plus été question de lui chez moi, et l'oubli est la seule vengeance que j'aie voulu en tirer[1].

Madame du Troussel n'ayant plus, après la mort de son mari, que sa propre fortune, fut obligée de réduire sa dépense. Le cercle de ses relations se rétrécit; et un an ou dix-huit mois après elle mourut presque subitement,

[1] Uu an après mon père se trouva à dîner chez M. de la Haye de Launay, à côté d'un homme dont le nom m'a échappé, mais qui pouvait éminemment nuire à ce Dubignon, ou le servir auprès d'un vieux parent, en qui résidaient toutes ses espérances. Interrogé sur son compte, il n'eut que du bien à en dire et à son insu, mon père se vengea de cette sorte d'un homme aussi coupable envers lui. Bon THIÉBAULT.

VOYAGEURS.

En me proposant de parler des voyageurs qui sont venus de mon temps à Berlin, mon dessein n'est pas de nommer tous ceux que j'y ai vus, mais de me borner à ceux qui sont les plus faits pour intéresser.

En 1767, M. le duc de La Rochefoucauld fit un voyage dans le nord de l'Europe. Son but était d'ajouter à ses connaissances en minéralogie, et de voir quelques savants distingués. Aprè savoir séjourné en Suède, il vint à Berlin, où il s'arrêta près d'un mois, logé chez M. de Guines, ministre de France auprès de Frédéric. Dès le lendemain de l'arrivée de cet illustre voyageur, M. de Guines me fit faire sa connaissance. Différents renseignements lui devenaient nécessaires : je m'empressai de les lui donner, et même je m'offris de l'accompagner où le genre de ses études pourrait lui faire désirer d'aller. Nous employâmes huit jours à ces promenades.

Je conduisis d'abord M. de La Rochefoucauld chez M. Gléditsch, célèbre naturaliste, l'homme qu'il était le plus empressé de connaître, et chez lequel il est le plus souvent retourné. Comme M. Gléditsch avait partagé avec lui une petite portion de fer vierge, minéral infiniment rare, et que ce cadeau était très précieux aux yeux du duc, celui-ci me consulta sur la manière la plus convenable d'en témoigner sa reconnaissance. Ma réponse fut un exposé de l'état de pénurie, et quelquefois de détresse, où M. Gléditsch se trouvait. M. de La Rochefoucauld laissa, dans sa dernière visite, un rouleau de louis sur le bureau du savant.

Ce trait m'en rappelle un autre où M. de La Rochefoucauld ne put me cacher sa surprise. Il donna, d'après mes conseils, un ducat à M. Stoss, bibliothécaire du roi, et qui nous montra la bibliothèque publique et le cabinet d'histoire naturelle du château. Le seigneur français n'avait point appris à Paris que, pour quelques moments de complaisance, l'on pût offrir un tel salaire à un Daubenton, ou au conservateur d'une bibliothèque royale.

Une maison, qui possédait une fort belle terre dans les états prussiens, s'était éteinte,

et n'avait laissé pour héritiers collatéraux que des personnes composant une autre famille en France. Le roi écrivit aux chefs de cette famille que s'ils voulaient envoyer sur les lieux quelques uns des leurs, avec une cession en bonne forme des droits de toute la famille, et que ces délégués voulussent s'établir dans ses états, il renoncerait volontiers en leur faveur au droit d'aubaine, et les ferait mettre en possession de la succession vacante. La famille envoya deux frères que j'ai vus, l'un d'environ dix-neuf ans, et l'autre de dix-sept. Le roi voulut les connaître; et le soir même du jour où il les avait fait appeler, il me dit: « Il n'y a donc plus d'éducation en France, » monsieur? ou bien la noblesse en abandonne » tous les avantages à la roture? Est-ce que vos » écoles, vos colléges et vos universités sont » fermés? ou vos nobles n'y envoient-ils plus » leurs enfants? car j'observe depuis quelque » temps que tout ce que je vois de nobles » français est d'une ignorance honteuse et in» concevable. Jugez-en par ce qui m'est arrivé » ce matin. Deux frères, jeunes, nobles et fran» çais, qui vont s'établir en telle province, se » trouvent ici : j'ai voulu les voir, causer avec

» eux, et les juger. Eh bien, monsieur, ils ne » connaissent pas même leur propre maison. » Après m'être assuré qu'ils ne savent absolu- » ment rien sous tous les autres rapports, je me » suis avisé de leur demander si le fameux grand- » maître de Malte, qui n'est connu dans l'histoire » que sous leur nom, était de leur famille. C'était » une malice de ma part, car je savais bien qu'il » n'en était pas. L'aîné des deux, le seul qui » m'ait fait quelques réponses, n'a pas su ce qui » en était: je lui dois pourtant la justice d'avouer » qu'il a au moins été honnête. Il n'a pas osé » se targuer d'une alliance aussi glorieuse, et » il s'est borné à me dire qu'il n'en savait rien. » Ainsi, voilà deux jeunes gentilshommes nés » et élevés chez vous, qui n'en savent et n'en » sauront probablement jamais plus que vos » anciens chevaliers preux, leurs ancêtres! » Mais, monsieur, vos nobles d'autrefois, qui » se glorifiaient de ne pas savoir écrire, n'é- » taient ignorants que comme leur siècle; ils n'é- » taient pas corrompus. Je vois avec peine que » vous n'avez plus de noblesse en France : car, » qu'est-ce que la noblesse? en quoi consiste- » t-elle? Croyez-vous que ce soit dans une filiation » si souvent fautive, et toujours si douteuse;

» ou dans des parchemins que l'on peut si ai-
» sément altérer ou fabriquer? Si la noblesse
» ne tenait qu'à de semblables niaiseries, elle ne
» mériterait aucune sorte de considération: les
» nobles ne seraient qu'une classe de charlatans
» privilégiés. La vraie noblesse, monsieur, a
» un caractère tout autrement respectable; ca-
» ractère essentiel, et qui tient à l'énergie et à
» l'élévation des sentiments. Je maintiens donc
» que partout où ceux qui se disent nobles
» n'ont pas les sentiments généreux et mâles,
» il n'y a plus de noblesse; et c'est ce qu'en
» général je suis porté à juger de la France.
» Mais pouvez-vous me dire comment et pour-
» quoi votre noblesse, autrefois si renommée,
» a ainsi dégénéré? Pour moi, je vous avoue
» que j'en ai recherché la cause, et je vais vous
» soumettre celle qui m'a paru, sinon la seule,
» au moins la plus décisive. Je crois que ce qui
» a perdu la noblesse française, c'est le système
» de Law. En effet, à la suite du bouleversement
» que ce système a produit dans presque toutes
» les grandes fortunes, on a vu des hommes
» nouveaux et inconnus jusqu'alors éclipser
» par leur faste, et bientôt par leur crédit, les
» familles qui précédemment avaient obtenu le

» plus d'égards et de considération. Peu à peu » ces nouveaux parvenus ont possédé les ter- » res, les titres, les honneurs et les charges. Les » nobles, devenus pauvres, écartés, humiliés, » et presque oubliés, ont compris que les ri- » chesses étaient tout ; et il en est arrivé que » les sentiments n'ont plus eu aucune valeur, et » qu'on a cessé de les porter en ligne de » compte : on a troqué ses titres contre de l'or, » tout a été vénal. Les mésalliances se sont mul- » tipliées à l'infini ; les financiers surtout et les » gens d'affaires, les entrepreneurs, les four- » nisseurs publics, n'ont songé qu'à piller da- » vantage pour acheter de plus illustres allian- » ces ; tous les rangs ont été confondus : il n'y a » donc plus eu de sentiments distinctifs pour » aucune classe. Le premier mobile partout et » pour tous a été l'argent, c'est-à-dire la chose » qui est la plus opposée à l'élévation de l'âme, » et qui ne devient point un objet de cupidité » chez les hommes qui tiennent au gouverne- » ment, qu'elle ne produise en peu de temps » la dégradation la plus générale, la corruption » la plus complète, et la ruine enfin de toute » une nation. Voilà, monsieur, les obligations » que vous avez, selon moi, au système de

» Law, et la chaîne des évènements qui me
» semblent justifier ce que j'ai dit d'abord, que
» vous n'avez plus de noblesse en France. »

Lorsque ce fut à mon tour à parler, je dis au roi que j'étais persuadé que ce système avait produit de très funestes effets dans les mœurs, surtout à la cour et parmi tous ceux qui en approchent; que je pensais néanmoins que sa majesté ne regardait pas elle-même ses propositions comme absolument générales et sans exceptions; qu'il y avait dans les provinces, et principalement dans les provinces éloignées de la capitale, beaucoup de familles qui, fidèles aux principes plus anciens, ignoraient encore la corruption qui règne au centre, ou du moins y étaient entièrement étrangères; que je n'avais eu dans mon pays de relations bien étroites qu'avec un assez petit nombre de nobles, et que cependant j'en avais connu plusieurs qui m'avaient paru très estimables par les connaissances qu'ils avaient acquises, par les talents qu'ils cultivaient, et plus encore par leur aménité, leur bienfaisance, leurs sentiments d'honneur et leurs vertus sociales, et que je ne doutais pas que ceux qui en avaient connu plus que moi

n'eussent de bien plus amples listes à sauver de la proscription. J'ajoutai que l'on citait même à la cour des personnes et des familles qui jouissaient d'une réputation très honorable; que les deux jeunes gens que sa majesté avait vus dans la matinée étaient d'une province où l'on vivait beaucoup à la campagne, et où par conséquent les familles peu fortunées avaient moins de ressources qu'ailleurs pour l'éducation de la jeunesse; mais que quelques exemples isolés ne prouvaient rien contre la masse; que certainement les écoles publiques en France existaient toujours; que les professeurs en étaient pour la plupart des hommes de mérite, et que leurs cours continuaient à être aussi utilement suivis qu'aux époques plus anciennes.

Dix-huit officiers français furent présentés au roi en une seule fois : on leur avait bien recommandé d'être en uniforme complet, Frédéric ne pardonnant pas aux militaires la moindre négligence en ce qui tient au service, et ne voulant pas même la tolérer chez les étrangers, de crainte que leur exemple ne pût influer sur les opinions de son armée. L'un d'eux, néanmoins, M. le marquis de B***, colonel d'infan-

terie, croyant être à Versailles, ne tint compte des avis qu'on lui donna, et parut en bas de soie, au lieu d'être en bottes. Le roi, en entrant dans la salle d'audience, vit d'abord cette irrégularité, vint à lui, et lui demanda quel régiment il commandait. « Le régiment de Cham-» pagne, sire. — Ah! » répliqua le roi en reculant d'un pas, et en fixant les jambes de l'officier, « nous connaissons le proverbe : *Cham-» pagne* se moque *de l'ordre.* » L'anecdote devint publique, et cet officier eut encore la mortification de ne pas être sur la liste des officiers supérieurs étrangers qui furent invités à dîner chez le roi.

En 1766 vint à Berlin M. de Conflans, habillé en hussard, traînant partout son grand sabre, et ayant en bouche le très long tuyau de sa pipe. Comme le maréchal d'Armentières, son père, avait traité avec humanité et selon les principes de justice, les sujets du roi de Prusse, lorsque, durant la guerre de sept ans, il avait commandé en Westphalie, Frédéric permit à M. de Conflans de le suivre dans toutes ses revues, ordonna que partout il fût invité à la table de ses généraux, et recommanda que l'on eût pour lui des égards particuliers. Il ar-

riva un soir, en Silésie, que, vers la fin d'un souper où l'on n'avait pas épargné le vin de Champagne, le général de Seydlitz, qui alors était, sans contredit, après le général de Ziethen, le premier des généraux de cavalerie prussiens, dit à M. de Conflans : « Dites-moi, je vous prie, » si vous êtes bien content de vos chevaux nor» mands. — Très content, monsieur: quand on » sait les choisir, ce sont, à mon avis, les pre» miers chevaux de l'Europe pour la cavalerie. » — Cependant ils m'ont paru avoir un grand » défaut durant la dernière guerre. — Et quel » est ce défaut, s'il vous plaît ? — C'est qu'ils » n'ont jamais voulu avancer en Allemagne. — » Monsieur, je vous donne ma parole d'hon» neur que durant toute la dernière guerre je » n'ai monté que des chevaux normands, et » que je n'ai pas vu un seul cheval allemand qui » n'ait reculé devant moi. Ainsi, vous avez très » mal vu ; au surplus, nous en ferons l'épreuve » quand vous voudrez ; je vous donne à cet » égard tous les défis convenables. » Le général Seydlitz connaissait les intentions du roi, et, sentant qu'il avait tort, il chercha à se sauver à force d'assurances qu'il n'avait voulu que faire une plaisanterie; de quoi M. de Con-

flans se contenta, ajoutant néanmoins qu'il ne se prêtait pas à toutes sortes de plaisanteries, et qu'il fallait savoir faire un choix. Sa fermeté lui valut de grandes politesses de la part de tout le monde pendant le reste du voyage; mais lorsqu'on fut de retour à Potsdam, il eut une altercation plus vive encore avec M. d'Anhalt, alors premier aide-de-camp du roi. Tous deux étaient dans les appartements de sa majesté à causer ensemble, lorsque M. d'Anhalt parla de Louis XV en des termes si peu ménagés, que M. de Conflans reculant d'un pas, et portant la main à son sabre, lui dit : « Monsieur, vous savez qu'il est mon roi; » et que j'ai l'honneur de le servir; vous m'in» sultez donc, et je vous en demande raison. » Il fallut que M. d'Anhalt lui fît des excuses plus formelles que M. de Seydlitz, attendu qu'il ne pouvait se prévaloir ni du vin de Champagne, ni du prétexte de la plaisanterie[1].

[1] Pour mieux peindre encore M. de Conflans, je rappellerai ici la réponse qu'il fit au prieur d'une des célèbres et riches abbayes d'Allemagne, durant la guerre de sept ans. Comme alors il commandait la légion qui portait son nom, et qu'il était habituellement à l'avant-garde, il avait souvent à protéger ceux qui levaient les contributions. Une députation de moines ayant leur abbé

Peu avant la guerre de la succession de Bavière, deux officiers au service de France arrivèrent à Berlin, comme voyageurs, et y restèrent sous divers prétextes, jusqu'au moment où Frédéric se mit en campagne : l'un de ces officiers était le vicomte Louis de Noailles, et l'autre le baron de Rodes, officier dans les Gardes Suisses. M. Louis de Noailles se fit particulièrement remarquer par son adresse extraordinaire en tout ce qui tenait aux exercices du corps ; il fut également bien venu à raison de ses qualités sociales : le prince Henri fut un de ceux qui l'accueillirent le mieux. On fut assez surpris néanmoins de le voir, ainsi que le baron de Rodes, partir avec les troupes, pour aller faire campagne en qualité d'aides-de-camp volontaires de sa majesté. Mais leur service ne fut pas long : la cour de Vienne fit à ce sujet

en tête, vint un jour lui présenter une requête en beau latin, à l'effet d'obtenir une diminution de la taxe à laquelle cette abbaye avait été condamnée. M. de Conflans, voyant du latin, n'eut recours à personne pour en deviner le sens. « Attendez, attendez, » dit-il; et prenant un crayon, il écrivit à la marge de la requête : « *Si* » *non payatis, rasibus vostras abbatias.* Conflans. » Il remit ainsi la requête, et fut très bien entendu, car l'abbaye paya.

des plaintes si vives à la cour de Versailles, que ces messieurs furent rappelés en France. M. de Noailles, qui avait servi et campé avec les gardes-du-corps, leur fit présent, à son départ de sa tente, de ses chevaux et de tout son équipage militaire; procédé noble, et qui acheva de lui concilier tous les esprits.

J'ai également vu dans ce pays le duc de Biron, qui a si malheureusement péri. Il se nommait alors le duc de Lauzun, et n'était ou ne paraissait être qu'un homme de plaisir et de jeu. J'y ai vu M. le Marquis de Bouillé, homme grave, parlant peu, et ne cherchant point à faire sensation dans le public : il semblait qu'il fût venu en Prusse pour des affaires politiques, car le roi le vit plusieurs fois, et n'en parla jamais. J'y ai vu beaucoup de jeunes seigneurs, qui, à la fin de leur éducation, paraissaient y faire leur entrée dans le monde : il y en eut quelques uns qui furent très bien accueillis du roi, et surtout M. le comte de Chinon, petit-fils du maréchal de Richelieu, dont il porte aujourd'hui le nom.

Un chevalier de Saint-Louis, capitaine de grenadiers dans un régiment très célèbre, était

venu à Berlin, et avait demandé du service à Frédéric. Celui-ci, avant de statuer sur sa demande, avait voulu causer avec cet officier, qui, ayant su combien le roi de Prusse détestait le duc de Choiseul, avait pris le parti de dire beaucoup de mal de son colonel, proche parent de ce duc. Il déclara donc que les injustices et les mauvais procédés de son chef, M. de ***, étaient la cause qui le déterminait à quitter le service de France. A ce propos, Frédéric devint roi militaire et sévère. « Je » vois, lui dit-il, que vous ne serez jamais un » bon soldat, vous ne connaissez pas la subordi- » nation ; or, je veux dans mes armées une par- » faite discipline ; vous ne me convenez donc » pas, et je n'ai pas besoin de vos services. » En disant ces mots il lui tourna le dos ; et monsieur le chevalier revint jouer et faire des dettes à Berlin, tant qu'il put, ainsi qu'il l'avait fait en France ; car on ne tarda pas à savoir que c'était son inconduite qui seule l'avait mis dans la nécessité de s'expatrier.

D'autres voyageurs de marque me fournissent encore des souvenirs susceptibles de quelque intérêt : je nommerai, entre autres, le prince Adam Czertorisky, et l'électrice douairière de Saxe.

Le prince Adam Czertoriski vint, au printemps de 1767, voir les revues et manœuvres prussiennes : il y vint en vrai seigneur polonais, et cousin d'Auguste. Son train était grand et sa dépense magnifique, comme devait être celle d'un homme qui avait cent mille ducats de revenus. Il était extraordinairement instruit : il parlait avec une égale facilité, outre le grec et le latin, le polonais, le russe, l'allemand, l'anglais, le français et l'italien. On aperçut, lorsqu'il visita la bibliothèque publique, que non seulement il connaissait très bien les ouvrages estimés, dans quelque science ou quelque genre de littérature que ce fût, mais que même il en connaissait les diverses ou principales éditions. C'est, disait-on, un bibliographe savant et consommé. Plusieurs de ses domestiques, laquais, palefreniers ou coureurs, étaient de pauvres gentilshommes polonais, qui ne tenaient qu'à un seul privilége, celui de ne recevoir des coups de canne ou de bâton que couchés sur un matelas. Il m'offrit la place de directeur des cadets de Varsovie, avec des appointements triples de ceux que j'avais à Berlin : la suite a prouvé que je fis très bien de ne pas accepter cette offre.

Il y a près de quarante ans que feu M. le chevalier de Solignac, secrétaire et ami du roi Stanislas, et madame son épouse m'ont raconté et affirmé le fait qui suit : prêts à partir de Paris pour retourner en Pologne, lorsqu'après le mariage de Louis XV la cour de France fit semblant de vouloir replacer Stanislas sur le trône qu'il avait perdu, la maîtresse de l'hôtel d'Espagne, où ils logeaient, rue du Colombier, vint les conjurer d'interposer leur crédit en Pologne pour lui faire payer dix mille francs que lui devait un seigneur de ce pays, dont elle leur présenta le billet. Cette dette était déjà ancienne ; et à quelque moyen qu'elle eût eu recours, cette pauvre femme n'avait pu obtenir le plus léger à-compte. Comme le débiteur était un seigneur très connu, riche d'ailleurs, madame de Solignac promit de le déterminer à s'acquitter. Cependant, pour plus de sûreté, elle se fit donner par l'hôtesse, et en échange d'une contre-lettre, une quittance en bonne forme, portant que madame de Solignac, connaissant le débiteur et ses principes d'honneur et de probité, avait bien voulu acquitter la somme totale, et en accepter la délégation. On sait avec quel enthousiasme les Polonais revirent le bon

Stanislas. Tous accoururent lui faire la cour; et ce fut au milieu de la foule, que madame de Solignac apercevant son débiteur supposé, lui dit : « Monsieur, nous avons une petite affaire » à régler entre nous deux. J'ai logé en dernier » lieu à Paris, hôtel d'Espagne, rue du Co- » lombier. La maîtresse de cet hôtel, informée » que je revenais dans votre pays, m'a montré » une créance de dix mille francs, établie par » un titre tout de votre main. Ayant constaté » la légalité du billet, sachant combien les prin- » cipes d'honneur vous sont chers, et considé- » rant d'ailleurs que cette somme n'est qu'une » bagatelle en comparaison de votre fortune, » j'ai pensé que ce ne pouvait être que faute » d'occasion que vous n'aviez pas encore ac- » quitté cette dette; et pour vous obliger, j'ai » moi-même payé cette femme qui avait grand » besoin de ses fonds. Ainsi, monsieur, c'est à » moi que vous devez aujourd'hui ces dix mille » francs, que vous acquitterez quand il vous » plaira. »

Le noble polonais fut d'abord interdit : cependant il ne tarda pas à prendre son parti. « Ah! madame! s'écria-t-il, qu'avez-vous fait? Ce » que vous me faites l'honneur de me dire me

» met véritablement au désespoir. — Et pour-
» quoi, monsieur ? Vous me paierez à votre
» convenance, et tout sera dit. — Fort bien, ma-
» dame, si je le pouvais ; mais cela m'est impos-
» sible. — Impossible, monsieur, pour une si pe-
» tite somme! — Eh ! ce n'est pas la somme qui fait
» la difficulté ; c'est que, dans une circonstance
» importante, j'ai fait vœu de ne jamais payer
» les dettes qui auraient plus de dix ans de date.
» Or, celle-ci est du nombre. Je suis donc déses-
» péré que vous ayez acquitté ce billet; mais il y
» va de ma damnation éternelle, et mon vœu
» reste en son intégrité. » Madame de Solignac eût beau dire et beau faire, le noble polonais resta fidèle à son vœu. Il n'y avait pas à recourir à la justice, car la politique et la position de Stanislas ne permettaient pas d'employer des moyens de rigueur contre un homme puissant[1]: à quoi bon d'ailleurs s'adresser aux tribunaux ? aurait-on trouvé un seul huissier qui osât présenter une assignation dans un pays où le

[1] Je prie le brave Polonais qui m'a fait l'honneur de m'écrire pour infirmer cette anecdote, de me pardonner la confiance que j'ai en l'honnêteté et la loyauté de feu M. et Mme de Solignac, que j'ai particulièrement connus. Il s'agit d'ailleurs ici d'un coupable et non d'une nation.

noble, assassinant ou faisant assassiner un roturier, en était quitte pour fournir le cercueil et y placer un écu?

Ce fut vers 1767 que madame l'électrice douairière de Saxe, fille de feu l'empereur Charles VII, vint à Berlin, par attachement pour le roi, et peut-être plus encore pour le prince Henri, toujours adoré des Saxons. Je n'aurai qu'une anecdote à rapporter sur cette visite.

On donna extraordinairement pour cette princesse, et au château, quelques spectacles français et italiens. Je me trouvai à l'un d'eux, à côté de Bitaubé. Dès qu'on leva la toile, nous vîmes paraître sur la scène Thalie et Melpomène, qui nous débitèrent un dialogue rimaillé de la manière la plus pitoyable, c'était à peine de la prose. Les deux déesses s'annoncent l'une à l'autre l'arrivée d'une grande princesse qu'il s'agit de fêter : toutes deux s'exhortent à faire des miracles; toutes deux avouent leur impuissance, et enfin, pour montrer au moins leur bonne volonté, elles se décident à produire les misérables histrions qui leur restent; et Thalie termine ce beau prologue en disant aux comédiens : « Allons, puisqu'il » le faut, avancez, mes bâtards. » Bitaubé, à

chaque vers, me disait assez haut : « Dieu ! que » cela est mauvais ! mais cela est détestable ! » Et je lui répondais que je le pensais comme lui, mais que je le dirais plus bas. En effet, tous nos voisins l'entendaient. Je pardonne à Frédéric d'avoir fait en cette occasion, comme en quelques autres, de très méchants vers ; mais lorsqu'on ajoutera qu'il les fit imprimer, et qu'il en adressa des copies à Voltaire et à d'Alembert, on gémira sur la faiblesse humaine ; et si l'on ajoute encore que, dans les réponses de d'Alembert et de Voltaire, que j'ai eu occasion de voir, les quatre pages suffisaient à peine pour exprimer leur admiration, sur quoi ne gémira-t-on pas ?

Tout le monde a su, dans le temps, le voyage que Diderot fit en Russie. On prétendit que lui, et non l'impératrice, en avait d'abord témoigné le desir, et qu'il avait engagé le prince Galitzin, son ami, et ministre de Russie à Paris, à parler à cette souveraine de l'empressement avec lequel il irait mettre à ses pieds l'hommage de son admiration, de sa reconnaissance et de son respect : qu'elle avait simplement répondu que si M. Diderot faisait le voyage de Saint-Pétersbourg, elle le verrait volontiers ;

que là-dessus il partit. Du moment où il eut dépassé les frontières de la Russie, il se trouva défrayé de tout. Arrivé à Pétersbourg, il fut reçu et traité à merveille par l'impératrice, aussi charmée de la fécondité et de la chaleur de son imagination, de l'abondance et de la singularité de ses idées, qu'elle parut s'amuser du zèle, de la hardiesse et de l'éloquence avec lesquels il prêchait publiquement l'athéisme. Néanmoins quelques vieux courtisans, plus expérimentés ou plus faciles à alarmer, représentèrent et persuadèrent à cette souveraine autocrate, que ce genre de prédication pourrait avoir de fâcheux effets, à la cour surtout, où une jeunesse nombreuse, destinée aux premiers postes de l'empire, saisissait cette doctrine avec plus d'avidité que d'examen. L'impératrice, frappée de la convenance, de la nécessité même d'imposer silence à Diderot sur ces matières, voulut toutefois paraître n'avoir aucune part aux moyens que l'on emploierait, défendit de faire intervenir l'autorité, mais consentit à ce qu'on annonçât au philosophe français qu'un philosophe russe, savant mathématicien, et membre distingué de l'académie ,offrait de lui démontrer l'existence de

Dieu algébriquement et en pleine cour. Diderot ayant témoigné qu'il serait bien aise d'entendre une démonstration semblable, à la réalité de laquelle au surplus il ne croyait guère, on prit jour et heure. Le moment étant venu, et en présence de toute la cour, c'est-à-dire des hommes, et principalement des jeunes gens, le philosophe russe s'avança gravement vers son adversaire, et du ton de la conviction, lui dit : *Monsieur*,

$\frac{a+b^n}{z} = x$; *donc Dieu existe : répondez.*

Diderot, indigné, voulut prouver la nullité et l'ineptie de cette prétendue preuve, mais il ressentit malgré lui l'embarras que produit nécessairement sur nous l'évidence d'une sorte de mystification préparée et concertée : il ne put échapper d'ailleurs à la totalité des plaisanteries auxquelles cette scène donna lieu; enfin, inquiet, blessé de cette aventure, à laquelle Catherine ne pouvait être étrangère, il témoigna le désir de retourner en France. De son côté l'impératrice ayant déclaré vouloir payer les frais de son voyage, lui fit remettre cinquante mille francs, et le fit défrayer jusqu'à Riga, où même sa voiture s'étant brisée fut raccommodée aux frais de cette souveraine. Je ne

garantis pas la vérité de tous ces faits ; je dis seulement que, dans le temps, ils ont été débités et reçus comme vrais dans tout le nord de l'Europe.

Ce qui m'a engagé à parler ici de ce voyage, c'est que Diderot ayant évité de passer par Berlin en allant et en revenant, Frédéric crut qu'il y avait eu en cela de l'affectation, et pensa que l'Europe n'y verrait que le dessein de ne pas le voir, dessein qui ne pouvait que l'offenser sous tous les rapports. Il est assez naturel que l'apparence seule d'une pareille détermination ait blessé le roi de Prusse, comme il est très possible que Diderot ait cédé à ce motif, sachant bien que ce monarque avait très fort désapprouvé, dans la première édition de l'Encyclopédie, un passage où le philosophe français, après avoir loué le Salomon du Nord comme roi, comme guerrier, comme philosophe et comme poëte, finit en disant que *c'est grand dommage que l'embouchure de cette belle flûte soit gâtée par les grains de sable de Brandebourg*, allusion qui, en effet, ne pouvait que déplaire, soit qu'on la rapportât aux talents de ce prince, soit qu'on l'expliquât par les qualités ou défauts du sol des états prussiens.

Le roi tenant rancune à Diderot ne manqua pas de l'attaquer indirectement la première fois

que je le vis après le retour de ce philosophe en France. « Il ne nous est pas encore arrivé, monsieur, me dit-il, de confesser entre » nous deux combien les philosophes de notre » siècle sont merveilleux et sublimes! Ah! ne » soyons pas ingrats : disons qu'il n'y a jamais » rien eu de pareil; et bornons-nous à gémir de » ce qu'ils ne soient pas un peu plus à notre » portée. Quel malheur en effet que, du haut de » la sphère où ils planent, ils ne puissent descendre jusqu'à nous; et que de cette sorte nous » autres faibles mortels nous ne puissions guère » profiter de leurs leçons. Cependant, monsieur, » quand une heureuse étoile me fait trouver » quelques-uns de leurs admirables ouvrages, je » fais ce que je puis pour en pénétrer le sens et » en profiter : je n'ai rien à me reprocher à cet » égard : je mets à les étudier autant de courage » et de persévérance que je le puis. Si je ne réussis pas toujours, j'ai pourtant quelquefois des » succès qui me consolent. Un jour, par exemple, je trouvai dans un ouvrage d'un des plus » grands coryphées de la philosophie moderne, » cette pensée aussi profonde que neuve, que » *l'esprit humain ne peut être saisi que par lui-même.* Je soupçonnais bien qu'il y avait quel-

» que chose de très précieux sous ces paroles
» si simples, mais je ne pouvais pas pénétrer
» assez avant pour le découvrir. Mon esprit
» borné n'y voyait que du galimatias, ou une
» misérable absurdité. Heureusement la nature
» m'a doué d'un caractère assez tenace : mon
» amour-propre d'ailleurs était blessé, et une
» voix intérieure me disait : *Quoi! tu ne profi-
» teras pas des trésors que l'on daigne t'offrir?*
» Enfin, monsieur, ma constance a été couron-
» née d'un heureux succès au moment où je
» m'y attendais le moins. Un trait de lumière a
» subitement brillé à mes yeux : j'ai compris
» que si l'on venait nous dire que la main droite
» peut saisir la main gauche, ou la gauche
» saisir la droite, on ne dirait qu'une de ces
» vérités triviales que les hommes dédaigne-
» raient d'entendre ou de répéter; mais que si
» l'on nous annonce que la main gauche ne
» peut être saisie que par la main gauche,
» comme il n'y a que la droite qui puisse se
» saisir elle-même, vous voyez bien tout ce
» qu'il y a de neuf, de beau et de merveilleux
» dans cette découverte! Convenez donc que
» ce sont de bien grands hommes que les phi-
» losophes de nos jours! S'ils ne vous paraissent

« qu'entortillés, obscurs ou boursouflés, croyez » que c'est vous qui êtes trop petit pour atteindre à la hauteur de ces rares génies. »

Il ne jugea pas à propos de particulariser davantage ses sarcasmes; mais comme la pensée qui en était le sujet était de Diderot, il ne me fut pas difficile de deviner le reste.

Le voyage de Diderot en Russie m'en rappelle deux autres qui n'ont pas été plus brillants. L'impératrice, qui aimait à cajoler les hommes célèbres, parceque cela relevait sa propre renommée, avait fait dire à M. de Buffon que ne pouvant pas espérer de le voir, elle désirait au moins avoir son buste. M. de Buffon le lui envoya, et crut faire merveille en chargeant son fils de l'aller présenter.

Tous les gens de cour et à nouvelles redirent dans le temps que le jeune de Buffon avait été fort bien reçu, mais qu'on avait été peu satisfait de ses reparties, et même de ses connaissances acquises; de sorte qu'il avait été comme avéré à Pétersbourg que des deux copies que M. de Buffon avait envoyées de sa personne, c'était celle de marbre qui lui ressemblait le plus et valait le mieux. Le fils revint par Berlin, et s'y arrêta quelques jours;

mais il n'y fit aucune sensation. Le roi n'en parla point : je ne sais même s'il le vit.

Le second voyageur dont j'ai voulu parler, était M. de la Rivière, ancien intendant aux îles, et conseiller honoraire au parlement de Paris, économiste très célèbre, et auteur de l'ouvrage intitulé, *De l'ordre naturel et essentiel des sociétés ;* homme d'esprit et d'une fort bonne physionomie, très vif, et plus agréable encore à entendre qu'à lire. M. de la Rivière avait fait la connaissance du prince Galitzin, ministre de Russie à Paris, peu avant l'époque où Catherine II, rival de Frédéric II autant qu'elle le pouvait, résolut de donner un nouveau code à son vaste empire; mais comme d'ailleurs il lui était difficile de ne pas se méfier de ses propres lumières sur des matières aussi importantes et aussi étendues, quoiqu'elle eût surchargé de notes les exemplaires de l'*Esprit des lois* de Montesquieu, et des *Institutions de politique* du baron de Bielfeld, que l'on voyait dans sa bibliothèque particulière, elle demanda au prince Galitzin s'il ne pourrait pas lui procurer pour un temps le secours d'un homme vraiment supérieur et digne de confiance en ce genre de connaissances. Le prince

proposa M. de la Rivière, dont il fit un très grand éloge : le marché fut conclu et ratifié, à condition que ce monsieur se rendrait auprès de l'impératrice avant l'époque pour laquelle elle avait convoqué à Moscou les députés de toutes les provinces de l'empire.

Au moment de partir, madame de Mor**, charmante et fort aimable dame, liée d'une très étroite amitié avec M. de la Rivière, ne put se résoudre à le laisser courir seul les risques d'un si long voyage. Madame de la Rivière ne montra pas moins d'intérêt pour la santé de son mari, qui, de son côté, n'eut pas la force de résister à tant d'affection, de sorte qu'ils se mirent tous trois en route.

A chaque ville un peu remarquable, ces dames avaient besoin de se reposer, et de se faire une juste idée des lieux. A Berlin, où je les vis assez souvent, ils s'arrêtèrent plus d'un mois avant de se sentir le courage de s'enfoncer plus avant dans le nord. Cependant l'impératrice, qui n'avait désiré voir M. de la Rivière que pour le consulter sur le projet de code qu'elle voulait présenter aux états russes, s'impatientait et prenait de l'humeur. Le jour assigné pour l'ouverture de ces états étant enfin

très proche, elle partit pour Moscou avec son code, forma l'assemblée à l'époque annoncée, et remit le volume aux députés. M. de la Rivière arriva à Saint-Pétersbourg sept ou huit jours après le départ de l'impératrice : il n'y trouva point d'ordre pour lui ; et lorsqu'il témoigna le désir de se rendre promptement à Moscou, on lui répondit qu'il ne le pouvait pas : on manda son arrivée, et le retour du courrier n'apporta que l'ordre d'attendre où il était. Ce fut pour lui et ses dames un bon mois d'impatience et d'ennui, sans compter les réflexions tardives et les regrets superflus. Pour se distraire, les dames obtinrent de M. de la Rivière qu'il les conduisît à un bal masqué qui eut lieu dans une salle de spectacle : ils y furent reconnus, et assez malhonnêtement attaqués par diverses personnes déguisées. La chose alla si loin, qu'ils n'eurent d'autre parti à prendre que de se retirer. Pour surcroît de malheur, ils firent des recherches ; ils crurent découvrir une trame ourdie par des personnes en crédit, et l'éclat avec lequel ils s'en plaignirent accrut de beaucoup le nombre de leurs ennemis. Le retour de l'impératrice n'apporta aucun changement dans leur position : aucun ordre,

aucun appel, aucune invitation. M. de la Rivière se décida donc à demander l'agrément de sa majesté pour quitter ses états, et revenir en France. Ce fut alors qu'il eut avec cette souveraine le seul entretien qu'il en ait obtenu. On voulut de part et d'autre s'y montrer avec dignité : on ne parla point du passé ; on ne fit aucune plainte ; il n'y eut ni reproche ni regret. Il faut néanmoins convenir qu'en ce moment l'avantage resta tout entier à M. de la Rivière, comme on en jugera par le récit très court de ce qui fut dit de part et d'autre. « Monsieur, » lui dit l'impératrice en venant à lui, pourriez- » vous m'indiquer le meilleur moyen de bien gou- » verner un état ? — Madame, il n'y en a qu'un, » celui d'être juste, c'est-à-dire de maintenir » l'ordre, et de faire exécuter les lois. — Mais sur » quelle base convient-il d'appuyer les lois d'un » empire ? — Il n'y a qu'une base, madame, la » nature des choses et des hommes. — Fort » bien ; mais quand on veut donner des lois à » un peuple, quelles règles peuvent plus sûre- » ment indiquer celles qui conviennent le mieux ? » — Donner ou faire des lois, madame, c'est une » tâche que Dieu n'a laissée à personne. Eh ! » qu'est-ce que l'homme, pour se croire capa-

» ble de dicter des lois à des êtres qu'il ne con-
» naît pas, ou qu'il connaît si mal! Et de quel
» droit imposerait-il des lois à des êtres que
» Dieu n'a point mis en sa main! — A quoi ré-
» duisez vous donc la science du gouverne-
» ment? — A bien étudier, à reconnaître et à
» maintenir les lois que Dieu a si manifestement
» gravées dans l'organisation même des hommes
» lorsqu'il leur a donné l'existence. Vouloir al-
» ler plus loin serait un grand malheur, et une
» entreprise destructive. — Monsieur, je suis
» bien aise de vous avoir entendu : je vous sou-
» haite le bonjour. » L'impératrice fut tellement surprise, que, pour ne pas dévoiler son embarras, elle se hâta de rompre cet entretien, qui ne fut suivi d'aucun autre. On paya M. de la Rivière suivant les conditions faites à Paris; et il revint plus vite qu'il n'était allé. Il ne s'arrêta que peu de jours à Berlin. Le roi parut également ignorer tout ce qui le concernait : cependant M. de la Rivière eût de longs entretiens avec le prince Henri, toujours très curieux d'entendre ceux qui venaient de Russie. On conçoit que ce n'était pas, en cette occasion, entendre un homme fort content. M. de la Rivière se plaignait hautement et avec énergie,

et de la souveraine, et de ses ministres, et du pays. J'ai été plus d'une fois étonné de la chaleur et de la franchise avec lesquelles il s'en expliquait.

Un avocat français, nommé M. Birré, arriva à Berlin dans les plus grandes chaleurs de l'été, n'ayant d'autre but, en ce voyage, nous disait-il, que de voir le roi de Prusse. C'était un homme d'une originalité spirituelle et fort amusante. Il était dans l'usage d'aller passer ses hivers à Marseille, et de courir les pays du nord en été. A peine eut-il été huit jours à Berlin, qu'il se rendit à Potsdam, pour y remplir le principal objet de son voyage. De Potsdam, il s'achemina à cheval vers Sans-Souci. Comme il était près d'y arriver, il vit passer à côté de lui, au petit galop, un militaire qui avait le cordon jaune, c'est-à-dire le grand ordre de l'aigle noire : cette dernière circonstance lui fit présumer que c'était un prince qui allait dîner avec le roi; et dès lors il ne balança pas à l'accoster, dans l'idée que ce prince pourrait être utile à ses vues.... « Monseigneur, lui dit-il, j'ose vous supplier de me » rendre un grand service. Je m'appelle Birré; » je suis Français et avocat; je viens de Paris

» exprès pour voir le grand Frédéric : je vous » en conjure, monseigneur, procurez-moi le » moyen de voir ce grand roi. — Je vous promets, M. Birré, que je ferai ce que je pourrai. Je ne vous ferai point entrer dans les » appartements ; l'usage de cette cour ne le » permet pas : mais je tâcherai d'y suppléer. » Quand on fait une si longue route pour voir » un roi, on mérite bien de réussir : vous » n'avez qu'à me suivre. » Le prince Frédéric-Auguste de Brunswick (car c'était à lui que M. Birré s'était adressé) le conduisit dans les cuisines du roi ; et en le présentant à M. Noël, chef de ses cuisines, ou, si l'on veut, maître-d'hôtel de sa majesté, il lui dit : « M. Noël, » voici un de vos compatriotes que je vous recommande bien spécialement ; c'est M. Birré, » avocat : il vient de Paris tout exprès pour » voir le roi. Ayez-en soin, et faites qu'il puisse » satisfaire sa louable curiosité, soit aujourd'hui, soit demain, en un mot, le plus tôt » qu'il vous sera possible..... Bonjour, monsieur Birré. — Je ne puis rien vous promettre » de bien positif, dit Noël à M. Birré : si le roi » sort, vous le verrez ; s'il ne sort pas, vous » reviendrez demain. » A l'instant arrivèrent

une quinzaine de recrues, parmi lesquelles le roi devait en choisir deux ou trois pour le régiment de ses gardes. Noël plaça M. Birré derrière une colonne: le roi descendit et examina ces recrues dans le plus grand détail, désigna ensuite celles qu'il choisissait, et remonta pour dîner; de sorte que M. Birré le vit à son aise, et l'examina lui-même aussi attentivement que ce roi examinait les nouveaux enrôlés...... « Buste » admirable et vraiment royal, nous disait-il à » son retour; mais pauvre et misérable piédes- » tal! Sa tête et sa poitrine sont au-dessus des » éloges; le train d'en bas, au-dessous de la » critique. »

Lorsqu'on fut prêt à servir, M. Birré voulut goûter tous les plats. Il n'eut pas plus tôt pris une cuillerée de la soupe, qu'il s'écria: « Comment diable, monsieur Noël, pouvez- » vous épicer une soupe autant que cela? » Vous voulez donc brûler le sang à votre » maître?—Parbleu, répondit Noël, on me la » ferait avaler tout entière si je l'épiçais moins.» M. Birré porta l'attention jusqu'à compter les bouteilles de vin que l'on servit, et jusqu'à examiner en quel état on les rapporta: il sut de même combien il y avait de convives; de sorte

qu'il se fit une juste idée de la manière dont on dînait chez le grand Frédéric.

Un autre voyageur, M. l'abbé Raynal, semble nécessiter de plus grands développements, non sans doute à cause de sa personne et de son mérite, mais du moins à cause de sa réputation littéraire.

Peu avant la première édition de *l'Histoire philosophique du Commerce des Européens dans les Indes*, nous avions entrepris, à Berlin, un journal littéraire. Ce journal, dédié au roi, était annoncé comme rédigé par une société d'académiciens. Ceux qui y travaillaient régulièrement étaient de Castillon père et fils, Toussaint et moi, qui en avais eu la première idée, et fait le prospectus. Sulzer, Mérian, Beaussobre, et quelques autres avaient aussi promis de s'en occuper, mais ils tinrent assez mal leur parole; aussi abandonnâmes-nous cette entreprise après le vingt-quatrième volume (un volume par trimestre). Mes collaborateurs voulurent que je rendisse compte de l'ouvrage de l'abbé Raynal lorsqu'il parut. Je le fis, après leur avoir vainement représenté que nous aurions à nous repentir d'en avoir parlé. Je savais que le roi avait

lu cet ouvrage; que tous les jours, à son dîner, il en avait parlé avec une sorte d'enthousiasme, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'apostrophe : « O Frédéric! tu fus roi guerrier...... »Tu fus......., etc. Sois plus....... Tu livras tes »monnaies à des juifs...... tes finances à des »brigands étrangers, etc... » Je savais que le roi, dès le jour où ce passage était tombé sous ses yeux, n'avait plus dit un mot ni du livre, ni de l'auteur. Je fis néanmoins un premier extrait, qui parvint au roi, dans le volume du journal littéraire de ce trimestre. Frédéric, irrité de ce que l'on parlait de l'*Histoire philosophique*, mais ne voulant point s'expliquer sur ce point, écrivit, non aux auteurs du journal, mais à son académie elle-même, une lettre sèche et sévère, où, sans toucher à aucun détail, il ordonnait de mettre plus de soin au journal que l'on publiait, et de faire en sorte que l'honneur de son académie n'en fût compromis en rien. On vit alors que j'avais eu raison : nous ne parlâmes plus ni de l'abbé Raynal, ni de son livre, et les volumes suivants de notre journal furent accueillis de la manière la plus flatteuse et la plus encourageante.

Tandis que l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal nous causait, à Berlin, le petit chagrin dont je viens de parler, elle donnait en France de bien plus grands soucis à l'auteur: le parlement de Paris eut l'air de se fâcher; le clergé clabauda et intrigua; l'abbé eut peur et se sauva jusqu'au centre de l'Allemagne, charrié et défrayé par un Anglais, à qui il promit en échange sa haute protection à Berlin, mais à qui il échappa, pour ne plus s'en souvenir, lorsqu'il fut arrivé à Gotha. Il s'arrêta en effet à cette cour, où il fut bien reçu, mais où il s'attendait à recevoir, à chaque poste, la nouvelle de la saisie de ses revenus: coup terrible qui l'occupait plus que tout le reste. Cependant, malgré l'accueil très honorable de madame la duchesse de Saxe-Gotha, il ne pouvait se plaire dans cette ville, qui ne lui offrait qu'un théâtre beaucoup trop petit pour un mérite tel que le sien. Son ambition, le désir d'une plus grande célébrité, son propre intérêt, et la pensée que les honneurs qu'il recevrait à la cour d'un roi philosophe, auraient, jusque sur Paris et Versailles, un reflet brillant, et en imposeraient à ses ennemis, tout ramenait ses rêveries vers Berlin,

lorsque la princesse d'Achkoff passa par Gotha, et s'y arrêta quelques jours, en revenant de Paris avec son fils. Cette princesse était furieuse contre la France et les Français : l'aventure mortifiante qu'elle venait d'avoir aux Tuileries n'était pas de nature à s'oublier de sitôt, surtout chez une personne aussi fière, aussi hautaine, et aussi ardente qu'elle dans toutes ses passions. Cette princesse, forte comme un homme, marchant toujours à grands pas, la tête haute, ayant le regard hardi et impérieux, et loin d'ailleurs d'être belle, s'était rendue aux Tuileries, par un temps qui y avait attiré beaucoup de monde, et elle venait de s'y asseoir lorsqu'elle fut reconnue par quelqu'un, qui, en l'apercevant, s'écria : *Voilà la princesse russe qui a fait étrangler Pierre III.* On conçoit que ce mot, passé de bouche en bouche, eut bientôt fait former un cercle épais autour de la princesse, qui, à la fin, en fut déconcertée. Parmi ceux qui la serraient de plus près se trouva un chevalier de Saint-Louis, joignant à l'air d'un homme bien né une physionomie un peu austère. Ce fut à lui qu'elle s'adressa pour avoir raison de cet attroupement : « Monsieur, lui dit-elle, qu'avez-vous

» donc tant à me considérer ? — Madame, ré-
» pondit-il, je vous demande bien pardon ;
» mais je vous regarde, et ne vous considère
» pas. » A ce mot, elle se lève en fureur, fend la presse, se rend chez elle, demande des chevaux de poste, et arrive à Gotha.

M. l'abbé Raynal, dans la position où il se trouvait, n'eut pas grande peine à pardonner à madame d'Achkoff la mauvaise humeur qu'elle manifestait contre la France, ayant d'ailleurs dessein de profiter de son arrivée pour se faire voiturer plus loin. En effet, il sut si bien faire sa cour, que madame lui offrit dans sa voiture une place qu'il s'empressa d'accepter pour jusqu'à Berlin, où il disait être attendu, et d'où il promit à madame la duchesse de Gotha de revenir sous peu de mois.

En arrivant à Berlin, la princesse envoya demander comment se portait le prince Dolgorouky, ministre de Russie en Prusse; et ce prince, à son tour, alla faire une visite à sa compatriote, et la pria à dîner pour le lendemain, avec son fils et son compagnon de voyage. Il envoya en même temps prier, pour le même repas ; MM. de Lagrange, Formey, Mérian et moi.

Dès le début, M. l'abbé Raynal, qui, pour se donner plus d'importance dans le monde, avait fait annoncer dans le plus de journaux et de gazettes qu'il avait pu le prix qu'il venait de proposer sur la question de savoir si la découverte de l'Amérique avait été utile ou nuisible à l'Europe, se hâta de nous en parler, en nous invitant à y concourir, et en nous assurant qu'il n'y avait pas de sujet plus digne d'occuper les savants et les philosophes; mais il fut un peu embarrassé de l'air d'indifférence avec lequel on reçut son invitation. Personne ne lui répondit, excepté Mérian, qui dit là-dessus un mot ou deux avec plus de courtoisie que d'intérêt. Lorsqu'on fut à table, madame la princesse d'Achkoff, s'adressant à l'abbé, présenta l'affaire de Genève, alors assiégée par les Suisses, les Sardes et les Français, comme une opération fine de M. de Vergennes, qui se terminerait sans doute par faire de ce pays une province de France. Ici, M. Raynal, qui ne voulait pas aller en Russie, et qui n'avait plus besoin de la princesse, redevint Français. « Madame, lui dit-il, le terri-
» toire de Genève contient à peine deux lieues
» de rayon; et vous savez bien que nos provinces

» sont d'un autre calibre. Si vous m'objectez » que Genève est riche, je répondrai qu'elle » n'est riche que par la contrebande, et l'avan» tage de toucher à nos frontières. Si nous l'en» clavions dans la France, la contrebande et les » richesses iraient plus loin; bientôt Genève ne » serait plus qu'un village. Et pouvez-vous » penser, madame, que pour une pareille bi» coque, M. de Vergennes ferait les frais d'une » intrigue aussi entortillée, et compromettrait » sa réputation d'intégrité? Soyez bien assurée » qu'il sait mieux calculer que cela, et que » cette politique mesquine et fausse n'est pas » la sienne. »

La pauvre princesse jeta sur la compagnie un regard inquiet et troublé, qui décelait son embarras, sa confusion, et même sa surprise: on voyait non seulement qu'elle n'avait rien à répondre, mais qu'elle n'était pas accoutumée à se voir repoussée avec cette fermeté, surtout par l'abbé Raynal; aussi passa-t-elle brusquement à un autre objet, en s'adressant à M. de Lagrange, mon voisin... « Monsieur » de Lagrange, lui dit-elle, vous connaissez » sans doute le père Jacquier? — Je ne l'ai » jamais vu, madame, et n'ai jamais eu aucune

» correspondance avec lui. — Mais, monsieur, » c'est un mathématicien d'un grand mérite. » — C'est, madame, un de ceux qui ont le plus » écrit : il a publié, je crois, une soixantaine » de volumes; et comme j'en ai parcouru un » certain nombre, je puis dire qu'en général » son style est bon, et qu'il peut avoir été et » être encore fort utile à la jeunesse; il a bien » saisi et bien présenté la doctrine des autres. » — Certainement, monsieur, c'est un homme » d'esprit; mais, de plus, il est bien reconnu » pour un des premiers géomètres de ce siècle, » et pour un homme de génie. Le père Jac- » quier ira à la postérité — Ses talents auraient » pu l'y conduire, madame; mais les mathé- » maticiens n'y vont point par le nombre des » volumes. Celui qui compte le plus de volumes » ne peut pas se flatter d'être encore cité vingt ans » après sa mort, s'il n'a fait aucune découverte; » et c'est malheureusement la position où se » trouve le père Jacquier; au lieu qu'un homme » qui n'aurait laissé après lui qu'un bout de » papier grand comme la main, irait avec » gloire à la postérité la plus reculée, si ce » chiffon présentait une grande et admirable dé- » couverte, comme l'une des lois de Kepler, etc. »

Alors madame la princesse russe, amie de Catherine II, et *directeur de l'académie impériale des sciences à Saint-Pétersbourg*, battue devant Genève par l'abbé Raynal, et au sujet du père Jacquier, par M. de Lagrange, prit le parti d'abandonner les sciences et la politique. On parla de choses indifférentes, et après le café chacun se retira.

Dès le lendemain de ce dîner, M. le chevalier Gaussen, secrétaire de la légation de France, et alors chargé d'affaires en l'absence du ministre, marquis de Pons Saint-Maurice, vint demander à dîner à M. de la Haye de Launay, administrateur-général des droits du roi. « Monsieur, dit-il à M. de Launay, je vous » annonce la visite de M. l'abbé Raynal, pour » l'un de ces jours : il est venu ce matin me » voir, et a déjeuné chez moi : comme nous » n'étions que nous deux, je n'ai point fait dif- » ficulté de lui parler à cœur ouvert. Je lui ai » demandé s'il vous verrait. — Certainement, » m'a-t-il répondu : c'est bien une des maisons » que je compte fréquenter le plus. — Mais, » M. l'abbé, c'est pourtant le chef des *brigands* » *étrangers* à qui vous accusez Frédéric d'avoir » confié ses finances. — Cela est vrai ; j'avais

» eu de faux renseignements; aujourd'hui je suis » bien détrompé à cet égard; je sais que M. de » Launay est un très digne et très galant homme, » et je me ferai un vrai plaisir de faire et de » cultiver sa connaissance. Fort bien, M. l'abbé; » mais puisque vous avez été entièrement dé- » trompé, dites-moi comment vous avez pu ne » pas supprimer cette calomnie dans la seconde » édition que vous venez de faire. — J'ai eu » vingt fois la plume à la main pour changer » ce passage, et cependant j'ai fini par le laisser » tel qu'il est, parceque j'ai craint qu'on ne me » soupçonnât de lâcheté. » M. de Launay, conformément à son caractère bienveillant, décida que si l'abbé se présentait, il serait reçu poliment, à condition toutefois qu'il ne parlerait pas de son livre.

Deux jours après, nous l'eûmes pour convive : un motif particulier contribuait à cet empressement. M. l'abbé songeait à s'établir à Berlin d'une manière peu coûteuse, agréable, et propre à lui donner quelque relief. Il avait déjà trouvé un gîte qui l'avait sauvé de l'auberge, et qui ne lui coûtait rien, chez un brave et honnête libraire, nommé M. Piltra : c'était beaucoup de vivre aux dépens d'au-

trui; mais cela ne lui suffisait pas : il lui fallait plus d'apparence. Ainsi il nous annonça qu'il désirait trouver une maison honorable, où on pût lui céder deux chambres, et un coin pour un domestique, ajoutant qu'il paierait la moitié des dépenses du ménage et ne se réserverait que la faculté d'amener quelques amis à dîner quand l'occasion s'en présenterait. Comme personne ne répondit à cette annonce faite en général, il se détermina à l'offrir particulièrement à chacun de nous. Je fus le premier à qui il s'adressa ; et ma réponse fut que, logé par le roi, je n'avais que ce qu'il fallait pour ma famille.

Il passa à M. Morel, alors directeur des finances ; de là à M. Sapt et à je ne sais combien d'autres personnes, qui trouvèrent également moyen de l'écarter. Il n'y eut que M. Tassaert, le sculpteur du roi, dont j'ai déjà parlé, qui, voyant son embarras, lui dit avec sa bonhomie ordinaire : « Ma maison n'est pas bien grande, » mais elle est à moi, et n'est occupée que par » moi : outre le principal appartement que j'oc- » cupe avec ma femme et mes enfants, il y en » a un autre de trois pièces, placé au-dessus de » mon atelier : il est assez agréable et tout meu-

» blé; s'il peut vous convenir, vous êtes le » maître de le prendre, au moins jusqu'à ce que » vous trouviez mieux. Quant à la dépense, » vous verrez quelle est ma manière de vivre: si » vous vous en contentez; j'en serai fort aise; » mais je n'y changerai et n'y ajouterai rien. » Ainsi, il n'y aura point de marché fait entre » nous; je n'accepterai rien, et vous n'inviterez personne à ma table, parcequ'elle » n'est pas assez bonne pour être offerte, et » parceque vos convives nous gêneraient, » et pourraient ne pas être admissibles entre » ma femme et mes filles. » M. l'abbé, enchanté de la proposition, alla voir l'appartement, en fut très satisfait, ainsi que de la table de M. Tassaert, et s'y installa pour tout le temps qu'il resta parmi nous. Il fit plus, il sollicita M. Tassaert de faire son buste en marbre, pour être placé dans une île du lac de Zurich, et faire ainsi partie d'un monument qu'il y voulait élever en l'honneur de Guillaume Tell.

Quand le buste fut fait, il en demanda des copies en plâtre pour ses parents; et le bon M. Tassaert fournit marbre, plâtre et travail, et se chargea encore des emballages et de l'ex-

pédition. Pour bien marquer sa reconnaissance, M. l'abbé voulut ajouter une aile à la maison de M. Tassaert: il fit venir des architectes; on sonda le terrain; on fit le plan et le devis : il fallait y mettre les ouvriers tout de suite, afin que M. l'abbé, en revenant de placer son monument à Zurich, trouvât son appartement tout prêt. Mais ici, Tassaert, qui commençait à le deviner, l'arrêta. « Je ne vous ai point » demandé cette aile, dont je n'ai pas besoin, » lui dit-il : vous avez tout préparé en mon » nom, et ce serait me faire jouer le rôle d'un fanfaron, que d'avoir ainsi affiché une en- » treprise qui ensuite n'aurait pas lieu. Je ne » vous pardonnerais pas de m'avoir donné ce » ridicule. Au surplus, je vous déclare que je » ne permettrai pas l'emploi d'un seul ouvrier, » que l'argent ne soit arrivé pour le payer. » Cette sorte d'arrêt, prononcé par Tassaert, fit tout suspendre, malgré les plus belles protestations du monde; d'autant plus qu'il n'était point venu et ne devait point venir d'argent; M. l'abbé, qui craignait la saisie de ses revenus, ne songeant qu'à se ménager des ressources pour l'avenir, et lui-même ayant bien résolu en secret de ne point revenir de son voyage en

Suisse. Aussi Tassaert n'a-t-il jamais entendu nommer l'abbé Raynal depuis cette époque, sans dire, « C'est un hableur et un gascon, » n'ayant que de l'effronterie et de la jac- » tance. »

Lorsque l'abbé Raynal entra chez M. Tassaert, son premier soin fut de publier partout qu'il était parfaitement bien chez son ami, et qu'il y occupait un appartement aussi bien arrangé que bien exposé. Il voulut même y donner des déjeuners. Il en donna deux, et madame la princesse Ferdinand vint au second. « Monsieur, dit-elle à l'abbé, je vais passer » l'été à Frédérics-Feld, qui n'est qu'à peu de » lieues de Berlin. Si vous avez envie de m'y » venir voir, je vous y recevrai avec plaisir, je » vais vous y faire marquer un appartement. » Dès lors, il ne fut plus question que du château de Frédérics-Feld: l'abbé disait à tout le monde que la princesse lui avait fait promettre d'y passer la belle saison; qu'il ne pouvait pas s'en dispenser, les invitations de cette sorte étant des ordres absolus; et en effet, il tarda peu à s'y rendre. J'y ai dîné une fois avec lui. On ne doute pas que l'abbé n'ait mis tous ses soins à se rendre agréable à cette cour, et surtout à

cette princesse, qui réunit beaucoup d'esprit à beaucoup d'amabilité; mais l'excès de son zèle lui fut nuisible. Il s'attachait principalement à ne laisser jamais tarir la conversation: il y gagnait le plaisir de parler beaucoup; plaisir auquel on sait qu'il a toujours été fort sensible; il y gagnait celui de conter beaucoup d'anecdotes, et l'on sait combien il croyait y exceller. Mais il lui arriva ce qui n'est que trop ordinaire aux vieillards, et même à ceux qui s'en doutent le moins, je veux dire le malheur de se répéter: toujours des histoires, cela devenait un peu monotone, et pouvait ennuyer à la longue; et combien les redites ne devaient-elles pas fatiguer, surtout de la part d'un homme impérieux, qui ne permettait pas les plus légères distractions à ses auditeurs! Voilà où le zèle de l'abbé vint échouer. La princesse ayant résolu de le corriger ou de le punir, lui dit un jour, vers la fin du dîner, et après qu'il eut beaucoup conté: « M. l'abbé, » je suis trop franchement de vos amies pour » vous laisser ignorer que l'on vous joue chez » moi un tour perfide. — Comment, madame? » et quel tour peut-on me jouer? — Un tour dont » vous ne vous doutez pas, et qui peut vous

» muire.— Et qui donc, madame, aurait conçu
» ce dessein ? — Mon chambellan, le comte de
» Néal, que vous voyez là. — Lui, madame?
» Et que lui ai-je fait? Que peut-il me faire?
» — Mon cher abbé, je vais vous dire ce qu'il
» fait. Tous les jours après dîner, lorsque vous
» avez eu la complaisance de nous apprendre
» quelques unes de ces précieuses anecdotes,
» en quoi personne n'est aussi riche que vous,
» il n'a rien de plus pressé que d'aller se ren-
» fermer chez lui, et de transcrire de mémoire
» tout ce que vous avez conté. Il en a un recueil
» très volumineux, où l'on trouve non seule-
» ment les histoires, mais la date des jours où
» vous nous les avez dites; et lorsqu'il vous ar-
» rive de vous répéter, ou de changer quelque
» chose à vos histoires, ce que la faiblesse hu-
» maine ne nous permet guère d'éviter, il va
» noter les variantes sur la marge de son cahier
» et y ajouter les mots, *bis*, *ter*, *tel jour*, etc.
» Vous voyez combien cela peut vous compro-
» mettre: pour moi, dès que j'en ai été in-
» struite, j'ai senti qu'il était de mon devoir de
» vous le dire, quoique d'ailleurs je n'aie
» point à me plaindre de mon chambellan. »
L'abbé comprit ce que ce persiflage renfer-

mait de sérieux, et il ne lui fallut plus qu'un motif plausible pour revenir chez M. Tassaert; motif qu'il trouva dans la nécessité de faire les préparatifs de son voyage en Suisse.

Ce que j'appelle *ses préparatifs* se réduisait à deux points : l'un, de tâcher d'avoir au moins une entrevue avec le roi, et l'autre, de chercher les moyens de faire sa route à peu de frais. Mais comment obtenir le premier point, et comment, pour le second, espérer de rencontrer un milord ou une princesse d'Achkoff? Enfin, partir de Berlin sans avoir vu le roi de Prusse, c'était perdre tout le fruit de son voyage, c'était n'avoir à remporter qu'une humiliation complète. Aussi que n'avait-il pas fait pour éviter ce malheur? S'il avait tant cherché à se former quelques liaisons avec des princesses, des hommes en place, et même avec ceux qui entouraient le roi, c'était principalement pour se frayer une route jusqu'à lui : et, en effet, on avait souvent parlé de lui à Frédéric, qui n'avait jamais rien répondu. Ce monarque, qui savait si bien que cet abbé était à Berlin, y était venu plusieurs fois, et ne l'avait point fait appeler. Il ne restait donc plus qu'à intriguer auprès de quelques subalternes, à qui tel brave

homme qui vit encore a été dépêché de Berlin à Potsdam, je ne sais combien de fois, mais sans obtenir aucune espèce de succès. L'abbé était au désespoir, et ses amis étaient au bout de toutes leurs ressources, lorsqu'on lui conseilla d'aller voir Potsdam. « L'officier de » garde, lui dit-on, portera le soir votre nom » et votre adresse au roi; et si celui-ci n'est pas » malade ou de mauvaise humeur, il vous fera » appeler; autrement vous pourrez compter » qu'il a résolu de ne vous voir jamais. » L'abbé suivit ce conseil dans une grande anxiété; mais enfin il fut appelé. « M. l'abbé, lui dit le roi, » asseyons-nous; nous sommes vieux l'un et » l'autre. Il y a long-temps que je vous con- » nais de nom. J'ai lu, il y a bien des années, et » je m'en souviens à merveille, votre histoire » du stathoudérat, et votre histoire du parle- » ment d'Angleterre. — Sire, dit l'abbé, j'ai fait » des ouvrages plus importants depuis. —*Je ne* » *les connais pas.*» Cette réplique fut vive comme l'éclair; et elle eut le degré de fermeté nécessaire pour faire comprendre à l'abbé qu'il ne fallait pas parler de ces autres ouvrages, quelle que pût être leur importance. » Mais votre » histoire du stathoudérat et votre histoire du

» parlement d'Angleterre, je les connais bien.» L'abbé eut beau faire, le roi ne sortit pas de là; et ce fut toute la vengeance qu'il voulut tirer de la maudite apostrophe, *O Frédéric!* etc.

L'abbé fut appelé une seconde fois, et ne fut pas plus heureux en ce qui tient à ses ouvrages. Il semble même que le roi n'ait voulu le revoir que pour mieux l'humilier; ce qu'il y a de certain, c'est qu'à Berlin l'abbé n'eut rien à dire de ce dernier entretien, et que moi-même je n'en ai pas su davantage, jusqu'à ce que nous ayons lu, dans la correspondance de Frédéric avec d'Alembert, la lettre où il dit : *J'ai vu votre abbé Raynal; il parle beaucoup.* Ces deux entretiens, je le répète, sont les seuls que l'abbé ait obtenus ; et tel est le fond sur lequel ce prêtre revenu en France disait à tout le monde: « Je voyais le roi de Prusse tous les jours; il me » consultait sur ses affaires les plus secrètes, etc.»

De retour à Berlin, il apprit que le neveu de M. de Launay allait revenir en France, et il chercha à tirer parti de cette occasion.... « Vous » retournez à Paris, dit-on. — Oui, monsieur » l'abbé; le roi de Prusse rogne les écus qu'il » me donne; il les réduit à trois livres; et à ce » prix j'aime mieux ceux de mon pays. — Vous

» avez une voiture ? — J'ai une fort bonne viennoise, avec laquelle je ferai ma route. — Vous » gardez votre domestique ? Non, je ne garde » que mon chien. Je me ferai servir pour mon » argent, ou bien je me servirai moi-même. » — Mais il faut un domestique pour une si » longue route. — J'aurai les postillons et les » gens d'auberges. Je n'emmènerai point mon » domestique, qui est marié, et je ne prendrai point un inconnu. — Ainsi vous avez » place pour un compagnon de voyage ? — Oui, » monsieur l'abbé ; la voulez-vous ? — Je l'accepterai volontiers, pourvu que vous consentiez à passer par la Suisse. Vous êtes jeune, » il faut voir la Suisse ; ce ne sera pas un » grand détour. — Monsieur, je sais assez » de géographie pour ne pas ignorer de combien Bâle, Berne et Lausanne sont éloignés du » chemin qui conduit de Berlin à Paris : mais » puisque je suis maître de mon temps, je verrai » volontiers la Suisse, surtout en votre compagnie. — Eh bien ! quand partez-vous ? — Je » partirai dans une dizaine de jours. Mais quels » arrangements ferons-nous ensemble pour ce » voyage ? C'est un article qu'il faut régler d'avance. — C'est à vous à me dire vos condi-

»tions, puisque vous fournissez la voiture.
» — En ce cas, monsieur l'abbé, voici celles qui
» me semblent les plus raisonnables. 1° Tout se
» paiera par moitié entre nous deux, postes,
» auberges, etc., excepté pourtant les *pourboires*
» extraordinaires des filles; car, monsieur l'ab-
» bé, si vous avez intention de leur en donner,
» vous les prendrez dans votre bourse particu-
» lière; je ne veux y entrer pour rien. — Ah!
» jeune homme, vous plaisantez.— 2° Monsieur
» l'abbé, je vous laisse le choix de payer cha-
» cun notre moitié partout, ou de faire pour
» cela une bourse commune avant de partir.
» — Oh! il ne faut qu'un payant. — J'y con-
» sens; et pour cela je vous offre, 3° de vous
» charger de la bourse, vous promettant de ne
» vous demander compte de rien; ou bien de
» m'en charger, sous la clause aussi que je n'au-
» rai point de compte à rendre. — Vous êtes le
» plus jeune, ainsi c'est à vous à tenir la bourse.
» — Il ne reste donc plus, monsieur l'abbé, qu'à
» décider combien chacun de nous y mettra
» avant de partir : j'imagine que nous pouvons
» bien porter cette mise de fonds à soixante du-
» cats chacun, sauf à rafraîchir en route s'il en
» est besoin.—Vous êtes homme de précaution,

» à ce qu'il paraît. — Monsieur, les philosophes » savent beaucoup de choses que je puis ignorer; mais il en est une que ces messieurs peuvent mépriser, et qu'il est de notre devoir de » bien savoir, à nous qui sommes gens de finances, c'est de compter juste et à propos. » Nous irons ensemble à frais communs jus- » qu'à Lausanne; où je vous quitterai pour gagner Genève, Lyon et Paris. N'est-ce pas ainsi » que vous l'entendez? — Fort bien; voilà un » marché fait. »

Quelques jours après, l'abbé apporta soixante écus. « Voilà un premier à-compte, lui dit M. de » Lahaye; encore deux fois autant, et nous par- » tons. » Le surplus des soixante ducats fut donc remis au moment du départ.

Arrivés à Salmunster, nos deux voyageurs faillirent déjà se brouiller. Quelques amis avaient reconduit M. de Lahaye jusque là : avant de se quitter, il fallut déjeuner, et M. l'abbé se fâcha de ce qu'on lui faisait perdre son temps. Cependant, comme il vit qu'on ne l'écoutait pas, il prit le parti de marcher en avant, au lieu d'accepter le dédit que son ton d'humeur lui avait fait proposer.

Une chose donnait une vive curiosité à son

jeune compagnon : c'est que cet abbé avait avec lui un gros volume, espèce de bloc fort épais, semblable à un dictionnaire d'écolier ou à certains grands bréviaires, et dont il avait le plus grand soin de ne jamais se séparer : il était, en effet, toujours sous son bras, soit qu'il montât en voiture, ou qu'il en descendît; et entré dans une auberge, il le serrait soigneusement. « Est-ce que cet abbé dirait son bréviaire? se »demandait M. de Lahaye; et, si ce n'est pas »un bréviaire, qu'est-ce que ce volume peut »renfermer qui justifie tant de mystère? » Il attendait un moment d'oubli depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin l'abbé lui dit : « Voilà »devant nous une côte toute de sable, que le »postillon ne montera qu'à pas lents; mettons »pied à terre, et gagnons de l'appétit. — Vo»lontiers, monsieur, marchons. » A ces mots, l'abbé saute en bas de la voiture; M. de Lahaye le suit jusque sur le marchepied; mais alors, voyant le volume délaissé dans un coin, il prétexta un peu de mal de tête et le vent qu'il faisait, et prétendit qu'il serait pour lui fort imprudent de marcher. L'abbé le taxa de poltronnerie, et continua d'aller en avant : l'autre, en rentrant, saisit le volume, voit, en l'ouvrant,

que c'est un manuscrit de la main de l'abbé, court au titre, et trouve, *Anecdotes, tome quatrième*. « Ha, ha! se dit-il, voilà donc l'ali- » ment de cette prodigieuse mémoire, et la » source des histoires que l'on conte tous les » jours! On les relit le matin pour les aller dé- » biter de maisons en maisons. Ah! messieurs » les gens d'esprit, vous êtes donc aussi des » charlatans! » En faisant ces réflexions, notre jeune financier se hâta de rejoindre l'abbé, en disant : « Vous avez raison, j'ai honte de res- » ter en voiture comme une demoiselle, tandis » que vous bravez le vent comme un homme. »

Lorsqu'ils approchèrent de Gotha, l'abbé demanda qu'on ne fît que traverser la ville, sans se montrer, de peur que la duchesse ne vînt à savoir qu'il y avait passé sans lui rendre ses devoirs; M. de Lahaye y consentit, quoiqu'il eût bien désiré de visiter le château, d'où la vue est si vaste et si belle; mais arrivé à Kell, il demanda à son tour un repos de vingt-quatre heures, pour aller à Strasbourg visiter deux amis qui s'y étaient retirés depuis près d'un an. L'abbé se fâcha; M. de Lahaye tint ferme, et il fallut céder. Ce dernier passa effectivement les vingt-quatre heures avec ses

amis, et ne reparut que le lendemain après déjeuner. A dater de ce moment, l'abbé n'eut plus que de l'humeur.

En traversant le Brisgaw pour gagner Bâle (l'abbé n'osait pas encore reparaître en France), ils rencontrèrent un voyageur ayant une voiture à lui seul, et se rendant chez lui à Neufchâtel. L'abbé lui parla à l'un des relais; et quand on fut à Bâle, il annonça à M. de Lahaye, qu'étant excessivement échauffé par le voyage, et ayant de cruelles douleurs de reins, pour lesquelles il fallait qu'il prît des bains, il était forcé de le quitter, et de prendre une place dans la voiture de ce monsieur, pour se rendre directement à Neufchâtel. « Vous en » êtes bien le maître, monsieur l'abbé; je suis » seulement fâché que ce soit pour une cause » semblable. Nous allons finir nos comptes. » Là dessus il tira la bourse de voyage, la vida sur la table, compta les ducats qui y restaient, préleva ce qu'il devait en coûter pour frais de poste jusqu'à Lausanne, en allant à Zurich, Berne, Neufchâtel et Fribourg, ainsi que le marché avait été fait, et partagea le reste en deux parts égales, et en présenta une à M. l'abbé Raynal. « Que faites-vous donc ?

» lui dit celui-ci. — J'exécute l'accord fait à » Berlin : je ne me suis détourné de ma route » que dans l'assurance de profiter de votre » compagnie jusqu'à Lausanne; vous me quittez » avant le terme convenu, et il est juste que » vous supportiez votre moitié des frais néces- » saires jusque là. — Mais je n'entendais pas » cela ! — Tant pis, monsieur l'abbé; car cela » est d'autant plus juste, que certainement je » n'arriverai pas à Paris sans avoir beaucoup » plus dépensé que si j'étais parti seul comme » je l'aurais fait sans vous. Je vous ai dit que » les financiers doivent au moins savoir comp- » ter. Mes calculs, au reste, ne s'écarteront » jamais de ce qui est juste; et si je vous fais » payer la moitié des frais de voiture jusqu'à » Lausanne, je vous donne ma parole que d'ici » là votre place ne sera occupée par personne, » et que vous la reprendrez quand vous vou- » drez. — Eh bien, nous verrons à Neuf- » châtel. » M. de Lahaye, en arrivant à Neufchâtel, après sa tournée dans l'intérieur de la Suisse, ne manqua pas d'aller voir M. l'abbé, qui n'eut rien de plus pressé que de reprendre sa place. Ainsi, ce fut à Lausanne, conformément au projet arrêté à Berlin,

qu'ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

L'abbé Raynal laissa à Berlin des souvenirs peu honorables. Il faisait une cour assidue à M. le pasteur Erman, supérieur du séminaire et du collége français, et aujourd'hui membre de l'académie de Berlin. Ce M. Erman avait entrepris, avec M. Réclam, son collègue, un recueil de faits intéressants relatifs aux Français réfugiés dans les états prussiens : on en avait déjà publié deux ou trois petits volumes, et M. l'abbé Raynal, sachant très bien comment on fait un gros livre avec le secours d'autrui, résolut de s'emparer de leur travail et de tous les fruits de leurs recherches, en annonçant qu'il travaillait à une histoire complète de la révocation de l'édit de Nantes. M. Erman, très occupé d'ailleurs, et bien plus zélé pour la chose que pour son intérêt personnel, fut d'autant plus charmé du dessein de l'abbé, que l'ouvrage lui semblait devoir obtenir un plus haut prix par la célébrité d'un pareil auteur. Il souriait de joie à l'idée que les réfugiés seraient loués par un abbé catholique et philosophe. Un jour, à dîner chez un ancien de la colonie [1], M. Erman, je ne sais

[1] Chez M. Empeytaz.

à quel propos, dit à M. Raynal : « Cependant, » M. l'abbé, vous êtes toujours prêtre ; c'est un » caractère indélébile chez vous. — Non, ré» pondit l'abbé, je ne l'ai jamais été ; et si j'en » ai pris le costume, c'est que cet habit était » un passe-partout honnête et peu coûteux. » Quelque temps après ce dîner on cita la réponse de l'abbé à M. le comte d'Esterno, ministre de France à Berlin, et aussi respectable par ses qualités sociales que par son caractère public ; M. d'Esterno répliqua : « Dites » à M. Erman que M. l'abbé Raynal lui a fait » une réponse lâche et mensongère ; qu'il est si » vrai qu'il a été prêtre, qu'il a fait les fonctions » de vicaire pendant quelques années à la » paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, et qu'il en » a été chassé, non pas tant pour avoir enterré » beaucoup de protestants comme bons catho» liques, que pour n'avoir rendu ce service » qu'à ceux qui lui apportaient avant tout la » rétribution simoniaque particulière et secrète » d'au moins soixante francs : que jamais il n'en » a enterré à moins ; et que c'est la découverte » de ce commerce qui l'a forcé de quitter » cette carrière, et qui en a fait un philo» sophe. »

J'ai dit et tout le monde sait combien l'abbé Raynal aimait à conter, et comment il voulait être écouté. Un jour qu'il devait dîner en nombreuse société chez M. de Launay, les sept dames qui s'y trouvaient, et dont trois vivent encore, craignant les importunités de l'abbé, qui ne cessait de leur prendre les mains et de les baiser, et qui de plus voulait qu'on fût toujours bouche béante à l'entendre, formèrent le complot de ne point se séparer, et de se mettre toutes les sept de file dans la partie de la table opposée à celle où serait cet abbé, projetant de former entre elles une conversation particulière, et tout-à-fait indépendante de ce que l'abbé pourrait dire. Au scandale de ce dernier, ce projet fut exécuté dans tous ses points : les sept dames cependant causèrent assez bas entre elles pour ne point gêner la conversation des vingt hommes qui étaient rangés de file tant à leur droite qu'à leur gauche. Mais cette discrétion ne suffisait pas à M. l'abbé : il était indigné, il trépignait, il se dépitait de voir qu'aucune d'elles ne fît attention à lui : il finit même par ne pouvoir plus y tenir, et frappant avec force de la main sur la table, il s'écria : « Paix là-bas, mesdames ,

» écoutez ce que je dis! cela vaut mieux que » toutes vos sornettes! » Les dames, surprises, se regardèrent l'une l'autre, puis se mirent à sourire, reprirent leur *à parte* comme auparavant, sans daigner dire un mot à l'abbé. Elles décidèrent néanmoins qu'elles en tireraient vengeance, et pour cela elles se promirent en rentrant dans le salon d'y former un cercle ; dans l'enceinte duquel on pourrait recevoir tous les hommes, excepté l'abbé Raynal, à qui même on ne répondrait pas s'il se présentait. Elles exécutèrent effectivement ce second projet : presque tous les hommes vinrent, l'un après l'autre, leur faire une sorte de cour ou de guerre, et furent plus ou moins bien accueillis. L'abbé, qui sentit toute la part qu'il avait à cet arrangement, rôda une ou deux fois autour d'elles, et n'osa leur parler. Il ne lui serait resté qu'à s'en aller, s'il n'eût eu pour refuge M. l'abbé de Francheville, chanoine et curé de Glogaw, qui se trouvant à Berlin pour affaires, et ayant été de ce dîner, était charmé d'avoir cette occasion de connaître et d'entendre un homme aussi célèbre que l'abbé Raynal. Ils se retirèrent donc devant la cheminée, où ce dernier con-

tait une de ses plus longues histoires, lorsqu'un des autres convives, frappé, en rentrant dans le salon, de la solitude à laquelle ils semblaient être condamnés, crut, par courtoisie, devoir les joindre, et se mit à écouter le conteur jusqu'à ce qu'il eût fini son recit. Par courtoisie encore, ce dernier auditeur demanda à l'abbé Raynal le nom de la dame dont il venait de parler, ce nom étant la seule circonstance qu'il n'eût pas devinée dans ce qu'il avait entendu. L'abbé Raynal, très irrité du rôle auquel il se voyait condamné, et ne pouvant plus conserver de politesse que pour un étranger à qui il était bien aise de plaire, répondit durement et sèchement : « Monsieur, » je ne me répète pas : demandez ce nom à » M. le curé de Glogaw, qui vous le dira, s'il » le juge à propos. — Monsieur, répliqua le » questionneur, je ne le lui demanderai pas : » je ne vous le demandais à vous-même que » par honnêteté. Car, au fond, croyez que je » prends trop peu d'intérêt à toutes vos his- » toires, pour qu'elles puissent m'inspirer la » moindre curiosité. » Et là-dessus il se retira.

Je ne quitterai point l'abbé Raynal sans dire ici ce que je sais sur ses ouvrages : c'est un nou-

veau détail où je dois entrer pour justifier ce que j'ai dit de l'opinion que tant de faits m'ont donnée de sa personne.

On sait que, durant la révolution, il a chanté la palinodie de la manière la moins honorable. Il est mort annonçant une nouvelle édition de son *Histoire philosophique*, dans laquelle il devait, disait-il, supprimer tout ce qui était philosophique; pensée aussi lâche qu'extravagante, et qu'il n'était pas au pouvoir de cet abbé d'exécuter. Au reste, était-il changé? Non; il cédait à l'opinion dominante chez ceux qu'il courtisait alors. L'amour-propre, la vanité, et plus encore l'orgueil, la cupidité la plus âpre, l'avarice, la jactance, et le besoin d'occuper toujours et partout les autres de lui, voilà les passions qui, toute sa vie, ont perpétué dans son cœur une guerre interminable et violente : voilà les passions qui l'ont successivement rendu vicaire simoniaque, écrivain riche des œuvres d'autrui, philosophe exagéré, dominateur incorrigible, et enfin dévot hypocrite. Le roi de Prusse se vengea cruellement de lui, en s'obstinant à ne lui parler que des seuls ouvrages qu'il ait faits lui-même, de deux ouvrages que l'abbé savait bien n'avoir

jamais été estimés, et que personne ne connaît. Tout le monde sait, en effet, que son *Histoire philosophique* n'a presque de lui que son nom. Tous les faits, les détails et les résumés qui ne concernent que le commerce, lui ont été remis, pour la France, par le duc de Choiseul, qui, pour les recueillir, avait fait faire de grandes recherches et de grands travaux dans les bureaux de Versailles; pour la Hollande, par un Français connu, et qui y demeurait alors; pour l'Espagne, par le général des gardes-valones, qui, à la prière de son neveu, comte de Nesselrode, grand ami de Diderot, et de qui je sais ce fait, s'est donné des peines et des soins incroyables à Madrid, pour répondre à la confiance qu'on lui témoignait; et pour les Indes, par un M. Liston et d'autres Anglais, et par un M. de Knyphausen, frère aîné de notre baron, lequel, après avoir vécu long-temps dans les Indes, était venu vivre à Paris, où il est mort. C'est ainsi que, grâce au zèle de ses amis, il avait été servi de toutes parts. Quant aux épisodes, aux morceaux philosophiques ou littéraires, tout le monde sait aujourd'hui qu'ils sont tous de la composition de Diderot, du baron d'Olbach et

de quelques autres. Cent personnes connaissent l'exemplaire qui existe encore dans la bibliothèque d'un ancien magistrat, et où l'on est averti, de la main de Diderot, et à la marge, de tout ce que l'abbé a reçu de lui.

Je me rappelle qu'après la nouvelle du com, bat de San-Yago, cet abbé nous redit vingt fois qu'il en savait tous les détails par une lettre de huit pages, que M. le bailli de Suffren lui avait écrite après l'action. Quand nous lui disions qu'il devrait la faire imprimer, il nous répondait que c'était une lettre confidentielle et d'amitié, où l'on parlait de plusieurs autres choses, et qu'il ne devait communiquer ni par copie, ni par extrait. En 1788, je me suis trouvé voisin du bailli de Suffren à un dîner prié, chez le marquis d'Aoust: cet homme, qui avait autant de simplicité et de bonhomie que de mérite, me parla beaucoup de Berlin et de Frédéric. Cela me donna occasion de lui dire que j'y avais vu un de ses amis, M. l'abbé Raynal; à quoi il répondit qu'il n'avait jamais eu aucune liaison avec cet abbé. N'ayant pu lui dissimuler la surprise que me causait sa réponse, il ajouta : « J'avais sur ma flotte un » de ses neveux, brave homme et bon sujet.

»L'abbé m'a écrit une fois, je pense, pour me »recommander ce neveu; pour lequel j'ai fait, »non ce que j'aurais voulu, mais ce que j'ai pu. »Voilà tout ce qu'il y a eu de rapports entre »nous. — Mais il nous assurait avoir reçu de »vous les détails du combat naval de San-Yago? »— Ce sera de son neveu. Je n'ai jamais songé »à lui en donner aucun.» C'est ainsi que l'on retrouve le même homme partout.

J'ai l'air ici de poursuivre l'abbé Raynal: est-ce haine personnelle et vengeance? ou est-ce respect pour la vérité et la justice? Je dois au lecteur de faire à ce sujet une confession bien sincère, et la voici: Je déclare que feu l'abbé Raynal ne m'a jamais offensé en rien; car les défauts que je lui ai connus ne m'ont pas nui, et en avoir été quelquefois ennuyé ne constitue point une offense. Mais j'ai des principes dont je ne puis m'écarter, qui seuls m'ont guidé dans cette occasion comme dans toutes les occasions semblables, et qu'il convient d'énoncer, afin que l'on puisse me juger avec connaissance de cause. Je ne regarde comme philosophiques que les points de doctrine qui sont tout à la fois conformes à la raison ou au bon sens, fondés sur la vérité, et

suffisamment discutés et développés par le raisonnement: toute doctrine qui ne réunit pas ces conditions n'est, à mes yeux, que sophistique ou hasardée, jeu d'esprit, verbiage, ou charlatanisme. J'avoue que je serais infiniment humilié que quelqu'un eût un respect plus vrai et un attachement plus sincère que moi pour la philosophie, prise dans le sens que je viens d'indiquer; mais j'ajoute que je suis loin et très loin de penser que l'honneur et les succès de cette philosophie pussent jamais dépendre de la réputation de tel ou tel homme, et qu'au contraire je suis bien convaincu que c'est pour avoir accordé trop de considération à beaucoup d'hommes qui se disaient philosophes, que la philosophie semble avoir perdu de son lustre et de son crédit. On fait un crime à celle-ci de tous les vices, travers ou ridicules de ceux-là. Pour rétablir la première dans tous ses droits, il ne faut que dépouiller et montrer à nu tous les charlatans qui osent en prendre le manteau pour se faire valoir [1].

Je pense donc que tous ceux à qui la philosophie est chère, doivent déclarer la guerre à

[1] Je dois à mes lecteurs, je me dois à moi-même d'écarter en une matière aussi importante et aussi peu

quiconque en usurpe le nom, et en porte la livrée, sans en avoir l'esprit et les qualités; et

définie, même l'apparence de l'équivoque ou de la déclamation; et par conséquent de déclarer avec précision ce que j'entends par ce mot *philosophe*. J'aperçois d'abord qu'on est *philosophe* par l'esprit ou par le cœur; Aristote, Descartes, Newton, Leibnitz, Buffon, étaient *philosophes*, mais ne l'étaient pas comme Socrate, Montaigne, Charron et J.-J. Rousseau: là, nous ne voyons, pour ainsi dire, que des études, des connaissances remarquables par l'étendue de leur sphère, et par un caractère sublime d'utilité générale, plus encore que de nouveauté: ici, nos regards s'arrêtent sur ce qui tient aux mœurs, à la conduite, aux principes dirigeants, et surtout aux habitudes. Un homme oublié depuis longtemps (le père Guénard) disait à l'académie française, il y a près de cinquante ans (1756), qu'il découvrait dans *l'esprit philosophique* trois traits constitutifs et distincts: l'esprit de recherches, le génie d'observation, et la hardiesse (ou la liberté) de penser. Selon lui, la justesse du raisonnement, la clarté des idées, et toutes les autres qualités qui font les *bons esprits*, sont ici présupposées, mais ne sont pas caractéristiques. Si maintenant nous examinons ce qu'il faut pour être *philosophe* sous le rapport de la moralité, nous éprouverons une plus grande difficulté, en ce que nous n'avons aucun auteur qui traite directement cette seconde question. Les moralistes nous ont bien dit quelles sont les qualités qui font l'honnête homme, l'homme vertueux, le grand homme;

pour s'assurer que je n'ai pas tort; que faut-il de plus, que de calculer le mal que les faux

mais tout cela n'est pas exactement ce qu'on entend par le mot *philosophe*. Si j'ai recours aux idées les plus réfléchies que je me sois formées à ce sujet, je trouve encore sur ce point trois qualités dominantes et essentielles : l'amour inflexible de la vérité, l'indépendance de toutes les erreurs ou de tous les préjugés vulgaires, et le courage de supporter avec calme les accidents de la vie. Si l'on réunit ces trois dernières qualités à celles qui tiennent à l'esprit, on aura un *vrai philosophe*, dans toute la latitude que ce mot peut nous offrir. C'est à ce modèle, je l'avoue, que je remonte toujours lorsqu'il s'agit d'apprécier les écrits ou les traits de caractère que l'on vante comme *philosophiques*. En isolant les qualités précieuses que j'ai indiquées ci-dessus, on en fait des principes désastreux, sources de malheurs pubblics et particuliers. On m'objectera que, d'après la doctrine que je professe, je ne dois reconnaître parmi les hommes que bien peu de *philosophes*. — Oh! bien peu sans doute! J'ai rencontré beaucoup de personnes qui affichaient la hardiesse de penser, mais presque toujours au profit de l'extravagance ou de l'intrigue; j'en ai rencontré beaucoup qui se vantaient de mépriser les préjugés; mais ce mépris n'était le plus souvent qu'un masque plus commode, destiné à cacher le défaut de principes, à légitimer des vices honteux, ou à déguiser le plus misérable et le plus sot orgueil. Le génie d'observation d'une part; et de l'autre, l'amour courageux de la vérité, voilà ce qui manque presque à tous les

philosophes ont fait au genre humain? Lorsque tous les jours nous entendons déclamer contre la philosophie, pouvons-nous ne pas observer que l'on n'a contre elle d'autres arguments que les vices et les sottises de ceux qui n'en ont été que les singes? Je doute que personne au monde puisse faire plus de mal aux hommes que ceux qui nuisent aux véritables progrès de la raison humaine, et je doute que personne puisse y nuire plus que ceux dont la conduite, d'une part, et les mascarades, de l'autre, fondent ou autorisent le discrédit de la philosophie. Tels sont les motifs qui me font regarder comme un devoir de démasquer ceux qui se rendent coupables de ce crime, et de faire tomber sur eux le blâme qu'ils ne craignent pas

hommes, et les qualités sans lesquelles, néanmoins, il n'est pas de philosophes ! Dans cet état de choses, la crainte de ne voir dans le champ de la philosophie qu'une vaste solitude, et le désir d'être plus indulgent qu'exact, a déterminé à donner le titre de *philosophes* à ceux qui, ayant une partie des qualités requises, ont au moins, pour les autres, le mérite d'être de bonne foi avec eux-mêmes et dans la société, en ce qui concerne les qualités qu'ils n'ont pas, ou qu'ils n'ont qu'à un degré plus faible : la nature humaine, au reste, ne permet peut-être pas de porter la sévérité plus loin.

d'attirer sur la plus respectable autorité qu'il y ait en ce monde. C'est d'après ces principes que j'ai cru devoir parler comme je l'ai fait de l'abbé Raynal, l'un des hommes qui, dans les derniers temps, ont le plus généralement passé pour philosophes, et qui l'ont été le moins.

Deux autres Français nous arrivèrent en même temps de Paris : un garde-du-corps, voyageant pour son plaisir, et le célèbre acteur Le Kain, attiré surtout par les invitations du prince Henri. Le garde-du-corps, dont je ne me rappelle pas le nom, était fort poli, bien né, et ayant tout ce qu'il faut pour plaire partout: ce qu'il avait de singulier, c'est qu'il voyageait sans domestique, toujours avec son cheval d'ordonnance, qu'il appelait son premier ami, et qu'il soignait lui-même. Il voulut absolument nous donner à Berlin un somptueux dîner à quarante couverts, et dont M. Le Kain fut en quelque sorte le héros. Au reste, Le Kain fut en cette occasion tout ce que peut être de mieux l'homme simple, naturel, et dirigé par le bon sens, la convenance et la plus louable bonhomie. Il satisfit également tous es convives sous tous les rapports; il n'y eut pas plus

chez lui d'indice de fausse modestie que de prétention déplacée.

Je dirai peu de chose du séjour de cet acteur à Rheinsberg, où le prince Henri le retint plusieurs semaines : on pense bien qu'il y joua presque tous les jours, et qu'il y reçut autant d'applaudissements que de politesses. On ne peut pas douter que le prince ne lui ait noblement payé son voyage; mais lui-même y justifia le reproche qu'on lui a fait en général, de tenir à une excessive économie. Durant le peu de temps qu'il fut à Potsdam, il joua trois fois devant le roi; et rien peut-être ne peint mieux ce qu'est l'art théâtral, pour ceux qui n'ont jamais vu de véritables acteurs, et qui d'ailleurs ont des connaissances et du génie, que l'effet que Le Kain produisit sur l'esprit de Frédéric. La première fois que Le Kain joua, ce monarque, pour le mieux juger, se tint constamment debout derrière l'orchestre; et, la lorgnette en main, il ne le perdit pas de vue un instant. Lorsqu'ensuite il fut à souper, il déclara être extrêmement surpris de la grande réputation de cet acteur : il observa que s'il y avait de l'art dans son jeu, cet art était excessivement exagéré, et toujours infiniment au-

delà de la nature : tout lui semblait forcé : rien ne lui parut vrai ; et enfin Le Kain fut à ses yeux, non seulement un mauvais acteur, mais, de plus, un acteur d'un exemple très dangereux, et vraiment propre à corrompre le goût.

Après le spectacle du lendemain soir, le roi modifia son jugement de la veille. Le Kain lui parut bien encore n'avoir que de l'art dans son jeu, mais il convint que cet art était savamment calculé et très adroit; que la simple nature produirait moins d'effet, et qu'enfin cet homme devait avoir les succès qu'il avait obtenus. Il se rappela que les arts n'imitent pas une nature ordinaire, et qu'ils doivent toujours s'élever à ce qu'il y a de plus héroïque et de plus parfait. Sa conclusion fut, non que cet acteur ne méritât pas de reproches, mais qu'il avait dans son art d'assez grandes qualités pour se faire une brillante réputation.

Enfin, le troisième jour annula entièrement le premier jugement de Frédéric, et modifia le second d'une manière frappante. « Pour bien » juger des choses qui tiennent à l'art, dit-il, » il ne suffit pas de voir avec beaucoup d'atten- » tion, il faut voir plusieurs fois. Toutes les



» bonnes et justes observations ne se présentent
» pas ensemble, ou bien on n'en sent pas d'a-
» bord toute l'importance. Voilà ce que j'ai
» éprouvé en voyant jouer Le Kain. Je ne l'ai
» comparé, le premier jour, qu'avec la nature
» telle qu'elle s'offre habituellement à nous : j'ai
» trouvé qu'il n'y ressemblait pas, et je l'ai re-
» gardé comme acteur faux, exagéré et dange-
» reux. La seconde fois que je l'ai vu sur la
» scène, j'ai senti qu'il exerçait un art, et que
» cet art avait des règles qu'il avait bien étu-
» diées, et qu'il suivait avec beaucoup d'intel-
» ligence. J'ai cru néanmoins encore qu'il don-
» nait trop à cet art, et qu'il aurait dû s'écarter
» moins de la nature. Aujourd'hui, il me semble
» que je suis enfin arrivé au vrai point de vue
» où il faut être pour le bien juger. La poésie
» ne doit peindre qu'une nature choisie : ce
» principe doit surtout diriger les auteurs dra-
» matiques, et principalement les auteurs tra-
» giques : ainsi l'acteur ne peut, sans infidélité,
» copier la nature ordinaire, telle qu'on la re-
» trouve partout et tous les jours. Mais, de plus,
» l'action que le poëte met sur la scène n'est
» point une action qui se passe seulement dans
» un cercle de société, ou dans le sein d'une fa-

» mille; elle est transportée sur un grand théâtre, » et placée sous les yeux des nations. Combien » ne demande-t-elle pas d'appareil ? Et l'acteur, » s'il a bien calculé les convenances, oubliera-» t-il cette grande et importante considération ? » Enfin, cet acteur lui-même est-il sur le même » sol que nous ? Non ; nous ne le voyons que » dans une sorte de lointain indéterminé, et en » perspective ; ne faut-il pas qu'il agrandisse » tous ses traits selon les distances et les rap-» ports ? Tout dans Le Kain prend des formes » gigantesques, ou plutôt héroïques et colos-» sales. Eh ! sans doute, il est sur un piédestal ! » il ne pourrrait pas se montrer autrement qu'il » ne fait, sans devenir gauche, maladroit, in-» conséquent et infidèle. Ma déclaration est » donc, en dernier résultat, que c'est un grand » et admirable acteur ; à quoi j'ajouterai qu'il » est le premier que j'aie vu dans le genre tra-» gique. Jusqu'à lui, je n'ai pas su ce que c'était » que de jouer la tragédie ; et j'aurai beaucoup » plus de plaisir à relire les pièces où nous » l'avons vu [1]. »

[1] Voilà ce que l'éditeur de la 2[e] édition raconte à propos de Le Kain :

« Le jugement que Frédéric porta sur le jeu profond et

Un jour le roi, arrivant à Berlin, nous fit appeler M. Mérian et moi, et ne manqua

savant de Le Kain atteste un goût très juste, une impartialité rare, surtout chez les grands, et une heureuse délicatesse de sensations. Peu de temps après, un autre acteur ne recueillit que des signes de l'humeur railleuse du monarque. Aufresne, doué de talents, d'intelligence et d'une imagination entreprenante, prétendit ouvrir une route nouvelle à l'art de l'acteur dramatique. Il se proposa d'en bannir l'enflure, et de lui substituer la simplicité. Sans discuter si ce système, qui ramenait au naturel, n'effaçait pas trop les traces de la noblesse; si, en le suivant, le sublime tragique ne brillerait plus que d'un éclat passager; si enfin le drame ne semblerait pas le réclamer de préférence, bornons-nous à dire qu'Aufresne obtint un très brillant succès. Les applaudissements passionnés du public devinrent des outrages pour les autres acteurs. La haine et la jalousie persécutèrent l'audacieux novateur. Forcé de descendre du théâtre de Paris, il voulut s'éloigner de la France. Catherine et Frédéric lui adressèrent leurs envoyés. Pétersbourg et Berlin lui offrirent à l'envi un asile; mais l'économie de la cour de Prusse ne put soutenir la concurrence avec la prodigalité de celle de Russie. Aufresne se mit en route, et, traversant les états du plus grand homme du siècle, ne put résister au désir de le voir, de l'admirer et de s'en faire applaudir.

Frédéric se trouvait à Potsdam; il accéda volontiers à la demande d'Aufresne, de lui payer son tribut d'hommage. Il n'épargna ni les prévenances, ni même les ca-

pas de nous demander des nouvelles de la ville : il s'informa en particulier s'il y avait

joleries au célèbre acteur; il le nommait alternativement le restaurateur de la scène française, le Roscius moderne. Il lui témoigna le désir d'entendre des passages du rôle d'Auguste dans la pièce de Cinna : ses louanges eurent le caractère du goût, de la délicatesse et de l'intérêt. Aufresne, hors de lui, enivré de joie, d'orgueil et de reconnaissance, s'épuisa par trois grandes heures de déclamation des passages les plus remarquables de nos chefs-d'œuvre. Frédéric mêle aux choses aimables et flatteuses qu'il prodigue l'aveu que lui-même s'amuse souvent à rendre des scènes des tragiques français. Aufresne exprime une curiosité respectueuse : sans se faire le moins du monde presser, Frédéric prend un volume de Voltaire, et débite de longues tirades. On juge bien que l'auditeur n'épargna ni les éloges ni les témoignages de surprise et d'admiration. Ils se séparèrent avec les signes d'un contentement réciproque.

Plusieurs jours se passent. Frédéric aperçoit Aufresne dans les cours du château. Il demande à son premier aide-de-camp par quel motif ce Français n'est pas encore sur la route de Pétersbourg. L'officier balbutie une réponse vague. Le roi insiste : alors l'aide-de-camp avoue qu'Aufresne s'attendait à une marque de la bienveillance de sa majesté. « Comment, reprit Frédéric, il a déclamé » devant moi, et m'a fort plu; à mon tour j'ai lu plusieurs » morceaux, et il m'a paru satisfait : nous voilà quittes ;

des étrangers voyageurs. Mérian répondit qu'il y avait un marquis italien qu'il nomma. « Quel est cet homme ? » reprit le roi. Cette question fut faite de manière à me donner des soupçons. M. Mérian dit que ce marquis avait traduit en vers italiens le poëme de sa majesté, *sur la Guerre*..... « Il m'a fait bien de l'hon» neur. » Cette réplique fut faite d'un ton de persiflage qui acheva de me persuader que le roi connaissait ce marquis beaucoup mieux qu'il ne le faisait paraître ; c'est pourquoi je me hâtai de dire que je ne le connaissais pas, ne l'ayant vu qu'une seule fois à l'académie, et ne lui ayant pas parlé. Mérian, qui peut-être me devina, me dit que ce n'était aussi que là qu'il l'avait vu. Quand le roi se fut bien assuré qu'il n'avait rien de plus à obtenir de nous, il se mit à nous faire l'histoire entière de ce voya-

» il ne reste qu'à lui souhaiter de ma part un heureux » voyage. » L'aide-de-camp s'acquitte le moins mal possible d'une commission peu agréable. Aufresne, triste et confus, réplique : « Si du moins le roi voulait me donner » le volume dans lequel je l'ai entendu lire ! » Frédéric sourit de cette demande, s'approche de ses tablettes, prend le livre, et le remet à son aide-de-camp sans proférer une parole. (*Pr. Ed.*)

geur : il nous dit qu'il était du Milanais; qu'il avait été assez long-temps président d'un tribunal de justice ; mais que ce métier l'ennuyant, et le goût de la littérature le lui rendant encore plus insupportable, il avait depuis peu donné sa démission pour une pension assez modique ; que c'était à la suite de cette sottise qu'il s'était mis à voyager; que d'ailleurs il ne devait pas jouir d'une grande aisance, puisque sa pension était très médiocre, et qu'il avait peu de patrimoine pour y suppléer. En sortant du château, j'allai chez un ami qui voyait fréquemment ce marquis; et sans laisser entrevoir que j'eusse parlé au roi, je lui dis confidentiellement que l'on venait de m'assurer que cet étranger était suspect et surveillé, et que je lui conseillais de mettre au moins beaucoup de retenue et de discrétion dans les visites qu'il lui ferait.

Je ne fus pas long-temps à m'assurer que j'avais bien jugé. A quelques semaines de là, Frédéric retourna à Potsdam ; et ayant quelques attaques de goutte, il écrivit à M. Philippy, lieutenant de police à Berlin, d'ordonner à ce voyageur de continuer sa route, attendu qu'il avait été assez long-temps dans le pays pour

le connaître. Le marquis fut très mortifié de cet ordre, à l'exécution duquel il aurait bien voulu se soustraire.... « Qu'ai-je donc fait, s'é-» criait-il, pour essuyer cet affront? On me dés-» honore, et je ne l'ai point mérité! D'ailleurs j'ai » ici des dettes, et j'attends des fonds pour les » payer : le roi veut-il donc que je fasse ban-» queroute à ses sujets? » M. Philippy fut embarrassé à cette dernière question : il n'osa pas ordonner la banqueroute, et il accorda un délai de quelques jours. Il fit part de cet incident à sa majesté, et demanda ses ordres : le roi répondit que cet étranger eût immédiatement à remettre l'état exact de ce qu'il devait à Berlin. L'Italien fournit un état montant à deux cents ducats : Frédéric lui en fit compter la moitié, en disant que cela suffisait pour acquitter tout ce qu'il devait, et que sans autre délai il partît dès le lendemain matin. Ainsi le roi savait au juste le montant des dettes de ce marquis : il savait de plus que c'était un espion envoyé par Joseph II, pour être bien et promptement informé de la santé de ce vieux monarque, dont on désirait si vivement la mort à Vienne. Il avait souffert que cet espion séjournât dans sa capitale tant qu'il s'était bien porté : mais la crainte d'une attaque

de goutte violente avait déterminé le renvoi de ce témoin incommode.

L'année suivante, après le carnaval, arriva à Potsdam un musicien italien, très habile à je ne sais plus quel instrument. Le colonel comte de Pinto, qui l'entendit, en fut si émerveillé, que, dînant chez le roi, il le vanta comme un virtuose extraordinaire. « Eh bien! puisqu'il est si » grand musicien, dit Frédéric au comte de » Pinto, amenez-le ce soir à mon concert. » Le colonel fut enchanté de ce résultat, et le musicien encore plus. A son arrivée chez le roi, celui-ci se mit à parler de musique, en se promenant avec lui dans la salle de concert; et cette conversation et la promenade durèrent l'heure entière, de sorte que le concert n'eut pas lieu ce jour-là. Mais quelle fut la surprise de cet Italien, si content de sa soirée, de recevoir le lendemain matin un message portant qu'ayant fait et vu à Potsdam tout ce qu'il avait eu à y voir et à y faire, il lui était ordonné d'en partir dans le jour, et de continuer sa route. — Le roi savait que c'était encore un émissaire de Joseph II; et comme il se portait fort bien, il eut la malice de marcher une heure entière avec autant d'aisance qu'un

jeune homme, sous les yeux de cet émissaire secret de l'empereur; après quoi, voulant bien que l'on sût quelle était son habileté à démasquer ses ennemis, il avait donné l'ordre qu'on vient de voir. Il n'aimait pas qu'on le devinât; mais il n'était pas fâché de faire voir combien il était adroit et attentif à deviner les autres. C'est sans doute dans la même vue que l'on rapporte qu'ayant plusieurs portraits de l'empereur dans ses appartements, il répondit un jour à quelqu'un qui en faisait la remarque : « Ah! c'est un jeune homme qu'on ne peut trop » avoir sous les yeux. »

MINISTRES ÉTRANGERS.

Je ne parlerai pas de tous les ministres étrangers qui ont été à Berlin de mon temps, parcequ'il y en a plusieurs sur lesquels je n'ai point d'anecdotes particulières, ou sur lesquels je n'en ai que de peu importantes[1].

[1] Il vint de mon temps à Berlin quelques voyageurs intéressants, dont je pourrais faire mention dans cet article vu qu'ils peuvent très naturellement être classés parmi les agents diplomatiques. J'ai vu, par exemple, un des quatre amiraux de Venise, qui resta quelque temps avec nous, et qui s'occupa bien essentiellement de l'examen des établissements que Berlin pouvait offrir à la curiosité des étrangers attachés à la politique. « Monsieur l'amiral, » lui dit un soir le comte de Nesselrode, à souper chez le prince de Brunswick, « comment, vous qui êtes si sage, » ne profitez-vous pas des circonstances actuelles, pour » reprendre aux Turcs les immenses possessions qu'ils » vous ont autrefois enlevées? » (Cet entretien se passait dans le temps des brillantes campagnes de Romanzow contre les Turcs.) « Monsieur, répondit l'amiral vénitien, » ce qu'il y a de plus inutile et même de plus dangereux

Je n'ai donc à parler ici que des ministres de France, d'Autriche, d'Angleterre, de Saxe et de Russie. En les rangeant dans l'ordre où je viens de les nommer, il est bien évident que je n'ai eu aucun égard à l'ordre des préséances : je place les ministres de France les premiers, parcequ'ils m'ont plus spécialement intéressé que les autres ; et je place l'article de Russie le dernier, parcequ'il est le plus riche en détails, et le plus volumineux. Si je l'avais

» pour l'homme faible entouré d'hommes forts, c'est de se » souvenir que lui-même a été fort autrefois. La sagesse » dont vous parlez, monsieur, nous commande impérieu- » sement d'oublier le passé, et de nous conduire de ma- » nière que personne, s'il est possible, ne se souvienne » que nous avons existé. Ce que nous demandons à » l'Europe entière, c'est de vouloir bien nous oublier. » Cette réponse me frappa singulièrement, et me fit bien sentir quel était le véritable esprit du gouvernement de cette fameuse république, qu'on n'a pourtant pas oubliée. J'accompagnai cet amiral lorsqu'il alla visiter l'arsenal de Berlin : je vis dans ses regards, et j'admirai comment en marchant assez vite il comptait en lui-même combien il y avait de piles d'armes, et combien chaque pile contenait de lignes en hauteur, et de fusils en chaque ligne, de manière à pouvoir dire, en sortant, et sans avoir paru sensiblement s'en occuper : « Il y a ici cent cinquante mille » fusils, et le reste en proportion. »

placé avant ceux d'Angleterre et de Saxe, il les aurait trop éloignés, et les aurait fait perdre de vue.

Les ministres étrangers envoyés en Prusse n'ont de résidence que dans la ville de Berlin: s'ils en peuvent sortir, ce n'est que pour quelques parties de plaisir. Il est au moins vrai que jamais ils ne peuvent se présenter à Potsdam, ni même Charlottenbourg, lorsque le roi y est, qu'ils n'en aient auparavant sollicité et obtenu la permission. Ce n'est donc que pendant le carnaval, ou lorsque sa majesté vient dans la capitale, qu'ils voient le roi.

Dans ces deux cas, il y a tous les dimanches, vers les dix heures du matin, audience chez le monarque. Là se trouvent la noblesse, un grand nombre de militaires, et le corps diplomatique. Au reste, le roi n'y paraît pas toujours. On l'attend jusqu'à midi, heure de son dîner, après quoi on se retire. Quand il se montre à ces audiences, ce n'est guère que pour un bon quart d'heure, qu'il passe à dire successivement quelques mots aux uns et aux autres.

Cette division est une de celles où Frédéric figurera le moins: on ne le retrouvera guère que

dans les faits. Au reste je ne me suis pas borné à rappeler ce qui concerne personnellement les ministres étrangers ; et usant de la latitude que je me suis réservée dans ma préface, j'ai étendu *mes Souvenirs* jusque sur leurs alentours, ou leurs compatriotes, principalement en parlant des Français et des Russes.

LÉGATION DE FRANCE.

M. DE GUINES.

En 1766, M. de Guines vint en Prusse pour voir les manœuvres. Frédéric le distingua, et lui permit de l'accompagner à Magdebourg et en Poméranie. L'air, le ton et la conversation de M. de Guines plurent tellement à ce monarque, qu'au retour de ses courses militaires et lorsque celui-là quitta Berlin pour revenir en France, le roi avoua qu'il avait vu peu d'officiers français donner d'aussi belles espérances.

Cette circonstance contribua sans doute au choix que Louis XV fit de M. de Guines pour la place de ministre plénipotentiaire auprès de ce redoutable souverain. Les papiers publics annoncèrent que M. le comte de Guines, d'une part, et M. le Baron de Goltz, de l'autre, avaient été nommés par les deux cours, pour renouer entre elles l'ancienne amitié que la guerre de

sept ans avait paru éteindre. M. de Sozzi, instruit de cette nouvelle, alla voir M. de Guines pour lui parler de moi, et lui indiqua MM. de Sartine, d'Alembert et d'Olivet, pour avoir sur mon compte les renseignements qu'il pourrait désirer. Cette première entrevue fut suivie d'une seconde, dans laquelle le nouveau ministre ayant effectivement interrogé d'Alembert à mon sujet, reçut parfaitement bien M. de Sozzi, promit de m'obliger en tout ce qui dépendrait de lui, et offrit de placer parmi ses effets tout ce que l'on pourrait avoir à m'envoyer. Cette dernière offre fut faite d'une manière si obligeante, et tant de fois réitérée, que M. de Sozzi en profita pour me faire parvenir quelques objets, que M. de Guines fit porter chez moi le lendemain de son arrivée à Berlin.

On conçoit que, dès ma première visite, je fus d'autant mieux accueilli de ce ministre, que déjà je l'étais également bien chez le prince Dolgorouki, ministre de Russie; chez M. le général de Nugent, ministre de Vienne; chez M. le baron de Stuthereim, ministre de Saxe; chez M. le chevalier Mitchel, ministre d'Angleterre, et principalement chez les princes

Frédéric et Guillaume de Brunswick. Quoique je ne dusse attribuer les politesses que je recevais de toutes ces personnes, et de tant d'autres, qu'aux favorables dispositions de Frédéric à mon égard, il n'en est pas moins vrai qu'elles devaient naturellement influer sur l'opinion que M. de Guines avait à se former de ma personne.

Deux jours après la première visite que je fis à M. de Guines, je me trouvai à dîner chez lui à un petit couvert, où il n'y avait que ce ministre, ses deux secrétaires, et un colonel de cavalerie venant de Strasbourg. Le premier secrétaire était M. Gaulard de Saudrai; et le second, M. Tort de la Sonde, jeune homme d'une figure charmante, doux, honnête, gai, spirituel, et annonçant autant de franchise que de vivacité. Bientôt une sincère amitié de ma part, et une très grande confiance de la sienne, nous lièrent ensemble; et j'avoue que jamais alors je n'aurais imaginé que, dans la suite, il dût jouer le rôle qui l'a fait connaître de toute l'Europe [1].

Cependant, malgré ma prévention en sa fa-

[1] Le plaisir de jouer sur les homonymes manqua rendre M. de la Haye de Launay prophète, lorsque, je ne sais

veur, je fus singulièrement frappé des aveux qu'il me fit plus d'un an après, la veille du départ de M. de Guines pour revenir en France, jour où j'allai leur dire adieu à tous les deux. « Nous quittez-vous pour toujours? demandai-je à Tort de la Sonde; ou ne devez-vous » faire qu'une courte absence? Rien n'est encore décidé, me répondit-il; cependant il est » très probable que nous ne reviendrons pas, » et que nous irons ou à Naples ou à Londres. » Si nous revenons, je vous préviens que ce » sera moi qui ferai la contrebande, et que je » ne la ferai pas pour peu. Si au contraire nous » allons à Londres, ce ne sera pas à ces bagatelles que je m'amuserai : je jouerai le grand » jeu, et je le jouerai comme il faut. Quand de » pauvres diables comme moi se trouvent auprès des grands, il faut qu'ils sachent en profiter pour faire fortune, au lieu de se livrer, » comme des imbéciles, à de beaux sentiments » dont les grands ne sont jamais dignes! Essentiellement ingrats, la première chose est de ne » pas être leur dupe. » Je lui témoignai la per-

plus à quelle occasion, il lui dit : *M. Tort, vous avez tort; et parceque vous avez tort, vous aurez le cou tort.*

Bon THIÉBAULT.

suasion où j'étais qu'il ne ferait cependant jamais rien qui pût compromettre M. de Guines; d'autant plus que ce dernier méritait exception et avait une véritable amitié pour lui. « Bon, » me répliqua-t-il, il serait ingrat comme les » autres! mais vous me connaissez, et vous » savez bien que je ne lui manquerai jamais en » rien. »

Cette conversation m'est souvent revenue à l'esprit, lorsque l'Europe a retenti, deux ans après, du procès que l'ambassadeur et le secrétaire ont eu l'un contre l'autre au parlement de Paris, pour cause de l'agiotage que le dernier avait fait, et qu'il soutenait n'avoir eu lieu que par ordre et pour le compte de son chef.

M. de Guines, en arrivant à Berlin, avait environ trente ans, était bel homme, et frappait tout le monde par ses grâces naturelles et engageantes, par un air de noblesse et de dignité, par l'art des prévenances, et surtout par une physionomie franche, ouverte, et toujours sereine. Je n'ai vu personne avoir plus que lui cette politesse qui, d'une part, ne vous laisse rien à désirer, et de l'autre, ne vous permet point de le voir ailleurs qu'à sa

place. Il avait servi dès sa première jeunesse dans la maison du roi, et avait fait la guerre de sept ans, sous le nom de *comte de Souastre*, comme l'un des colonels des grenadiers de France. M. le duc de Choiseul voulant, après cette guerre, rétablir la discipline dans les armées, résolut de mettre, surtout à la tête des anciens régiments, des hommes d'un caractère ferme, et propres d'ailleurs à en imposer. Ce fut dans ces vues qu'il fit donner en 1763, à M. de Souastre, le régiment de Navarre, qui alors était en garnison à Arras [1]. Quelques officiers de ce régiment furent prévenus, par les amis qu'ils avaient à la cour, qu'il allait leur arriver un jeune colonel qui les mettrait tous à la raison. Les lettres furent communiquées, et l'on se décida à embarrasser le zèle de M. de Souastre.

Mais, dès son arrivée, sa fermeté, sa prudence, une détermination bien caractérisée, commencèrent à en imposer. Ce premier effet

[1] Ce fait, et ceux qui suivent, m'ont été ainsi racontés, non par lui, mais chez lui; je ne puis donc offrir ici d'autre garantie que le témoignage des deux secrétaires et de l'aumônier, brave homme, qui paraissait lui être fort attaché, et depuis long-temps.

produit, il fit mander tous les officiers chez lui pour le lendemain à midi. Lorsqu'ils furent rassemblés dans son salon, il sortit de son cabinet, accompagné d'un secrétaire, auquel il ordonna de lire les ordres écrits qu'il avait reçus du roi. Jamais colonel n'avait été investi d'un aussi grand pouvoir : le roi l'autorisait à renvoyer du corps jusqu'à douze officiers, et plus s'il le fallait, sans avoir besoin d'attendre aucune sorte d'approbation. Ces explications données, il ajouta : « Personne, messieurs, n'a un » plus grand respect que moi pour le régiment » de Navarre ; et je n'ai accepté l'honneur de le » commander que pour me dévouer à en main» tenir la gloire dans tout son lustre. Je suis bien » assuré, d'ailleurs, que tous ceux qui m'enten» dent sont pénétrés des mêmes sentiments et » du même zèle. Sans doute s'il se trouvait quel» qu'un qui s'écartât de ses devoirs, je rempli» rais à son égard les intentions du roi avec la » plus inflexible sévérité, mais je suis persuadé » que je n'ai pas ce malheur à craindre, et c'est » dans cette confiance, messieurs, que je vous » demande à vous tous votre amitié, et que je » vous déclare que je ferai tout ce qui dépendra » de moi pour l'obtenir. » Il termina ce discours

par les assurer qu'eux tous, et chacun d'eux en particulier, le trouveraient toujours également empressé à appuyer leurs titres, et à leur procurer toute la justice et les faveurs auxquelles ils pourraient avoir ou des droits ou des titres. Il finit par faire servir un splendide dîner, pendant lequel on fut d'une gaieté aisée et polie qui enchanta tout le monde.

On rendit compte au nouveau colonel que deux capitaines, qui manquaient à cette réunion, s'étaient déjà battus et blessés plusieurs fois pour un soufflet que l'un avait donné à l'autre. M. de Souastre pensa que l'opinion sur les injures de cette nature exigeant, pour réparation, la mort de l'un des deux champions, et principalement entre militaires, la réputation du corps pourrait être blessée par ces duels tant de fois répétés, et ces blessures toujours insignifiantes, et qu'il convenait à leur délicatesse sur un semblable article de faire terminer cette affaire d'une manière aussi éclatante que décisive. En conséquence, dès que les deux capitaines furent en état de sortir, le colonel leur assigna un rendez-vous auquel il se trouva avec tous les officiers du régiment; et ayant fait entrer les deux cham-

pions au milieu du cercle qu'il fit former, il déclara qu'aucun des deux n'en sortirait que l'autre ne fût mort. Tous deux, dans ce combat à outrance, furent grièvement blessés, et cependant ils continuèrent jusqu'à ce qu'en effet l'un eût vu expirer l'autre. Durant cette scène vraiment tragique, les spectateurs, immobiles à leur place, avaient gardé le plus profond silence; leur chef le rompit après le dénouement, et leur dit: « Messieurs, nous devons être tous amis; mais si » le malheur veut que, dans le régiment, il » s'élève des querelles, je déclare que je ne » connais que cette manière de les vider » qui convienne à l'honneur du corps et au » nôtre. » Le résultat de cette terrible aventure fut que de long-temps il n'y eut aucun duel parmi les officiers de Navarre, et que jamais il n'en fut question tant qu'ils eurent le même chef. Un autre résultat de la conduite de ce dernier, et de sa fidélité à toutes ses promesses, c'est que ce corps lui a toujours été particulièrement attaché, et qu'assez long-temps après, et lorsqu'il revint de Berlin à Paris, les officiers de ce régiment, alors en garnison à Metz, vinrent tous au-devant de lui à

plusieurs lieues, et le revirent comme on revoit un père ou un ami.

Son séjour à Berlin fut remarquable par plusieurs traits qui méritent d'être recueillis. Le premier est l'air de grandeur qu'il donna à sa légation : équipages brillants ; hôtel superbe, meublé avec élégance ; chapelle bien décorée ; livrée nombreuse[1], toute formée d'hommes choisis ; et un maître qui savait répandre l'aménité la plus obligeante et la plus naturelle sur un fond de dignité qu'il semblait toujours avoir en réserve : tel fut le tableau qui frappa d'abord tous les esprits, et éveilla contre lui, surtout parmi les autres ministres étrangers, une jalousie qu'ils ne pouvaient dissimuler. J'ai été chez lui, moi trentième à table, et j'y ai vu chaque convive servi par un homme à la livrée de M. de Guines, tandis qu'il avait deux hussards derrière lui pour son service personnel, et que six hommes d'offices, en habits galonnés et élégants, servaient et desservaient la table. Cet ordre était tout neuf à Berlin, et

[1] M. de Guines est le premier qui à Berlin ait eu deux antichambres, un pour la livrée et l'autre pour les valets de chambre. Bon THIÉBAULT.

très mortifiant pour les hommes du même ra ng qui ne pouvaient l'imiter.

Le corps diplomatique surtout était secrètement humilié de cette pénible impuissance; et l'on ne songeait qu'aux moyens de s'en dédommager par quelque aventure fâcheuse pour M. de Guines, ou du moins de nature à faire rire à ses dépens, lorsqu'on vit arriver à Berlin un ambassadeur de Russie, dans une des cours occidentales de l'Europe, et qui, après un an de mariage, conduisait sa femme à Pétersbourg. Comme ces nouveaux mariés devaient s'arrêter quelque temps à Berlin, le prince Dolgorouki les présenta à la cour, et les produisit dans ses sociétés particulières et diplomatiques. Ainsi il donna pour eux, à toutes les ambassades, un grand dîner, où M. de Guines fut placé à côté de madame l'ambassadrice. Celle-ci, instruite des dispositions secrètes des esprits, avait mis à son doigt une bague fort jolie, qui renfermait une petite seringue, et au milieu du dîner elle invita son voisin à en admirer le travail, et à en deviner le secret; puis, au moment où il se baissait pour la considérer, elle pressa un point de l'anneau placé dans l'intérieur de la main, et fit jaillir dans les yeux

du curieux complaisant le peu d'eau que la bague contenait. M. de Guines rit de l'aventure, en plaisanta avec honnêteté, s'essuya le visage, et n'y pensa plus : mais la dame rechargea la bague sans qu'il s'en aperçût, et, quelque temps après, feignit de vouloir parler à ce voisin, qu'il s'agissait d'embarrasser, et lui arrosa le visage une seconde fois. M. de Guines n'eut point l'air en colère, et moins encore décontenancé; mais prenant le ton grave d'un homme qui donne amicalement un avis utile, il lui dit : » Madame, ces sortes de jeux sont, pour la pre- » mière fois, une espièglerie dont on rit; et pour » la seconde, une étourderie qu'on pardonne, » surtout lorsque c'est une jeune dame qui se la » permet; mais à la troisième fois ce serait une » offense que vengerait ce gobelet d'eau : j'ai » l'honneur de vous en prévenir. » Madame ne crut pas que l'on osât effectuer une semblable menace : ainsi elle remplit et vida sa bague une troisième fois aux dépens de M. de Guines, qui à l'instant même prit son gobelet et le lui servit comme il l'avait annoncé, en ajoutant avec calme : « Je vous en avais avertie, ma- » dame. » Le mari prit son parti sur-le-champ, et déclara que c'était très bien fait, et qu'il en

remerciait monsieur l'envoyé de France. Madame quitta la table, et l'on parla d'autres choses : seulement les amis de l'ambassadrice parurent désirer qu'il ne fût pas question au dehors de ce petit incident, sur lequel tout le monde promit de se taire, et qui, en effet, fut alors connu de très peu de personnes [1].

Quelque temps avant cette petite scène, une autre plus importante avait eu lieu à l'occasion du premier mariage du prince royal, à Charlottenbourg. Chaque cour a pour ces sortes de fêtes ses formalités et son étiquette particulière ; et comme les marquis de Brandebourg sont premiers chambellans de l'empire, ils ont institué pour cérémonie la plus auguste, dans les fêtes de leurs mariages, une pratique qui en elle-même est insignifiante et ridicule, mais qui devient très respectable à leurs yeux, en ce qu'elle retrace en partie les fonctions caractéristiques de leur dignité dans le corps impérial : c'est ce qu'ils appellent, assez mal à pro-

[1] Ce fut M. Dinot de Jopécourt, l'un des convives, qui vint me conter, en très grand secret, et le même jour, cette aventure, qui depuis m'a été confirmée par d'autres témoins.

pos, *la danse des flambeaux*. Dans cette prétendue danse, où tout se borne à marcher fort gravement, les ministres d'état, armés chacun d'un flambeau allumé, font le tour de la salle à pas lents, et selon le rang de leurs charges : la princesse nouvelle mariée les suit du même pas, donnant la main au roi d'abord, et ensuite à celui qui est appelé pour jouir de cet honneur ; c'est son premier chambellan qui va dire aux assistants, dans l'ordre de la liste qui lui a été remise pour cet objet : « Son al»tesse royale vous invite à lui donner la »main. » A l'instant, l'homme invité se rend auprès de la princesse, lui fait une profonde révérence, et, tandis que celui qui l'a précédé fait une autre révérence et se retire, il lui offre la main, et marche ainsi avec elle jusqu'à ce qu'il soit remplacé à son tour. Les révérences que rend et reçoit la princesse, le nombre des pas qu'elle fait avec tous ceux qui sont appelés, l'ordre de la liste, tout est ici de l'étiquette la plus rigoureuse. Ainsi qu'on le conçoit, les princes suivent le roi, chacun selon son rang; viennent ensuite ceux qui ont les grandes charges de la cour, et après eux les maréchaux, et enfin les ministres étrangers. Lorsqu'on

en fut à ceux-ci, le chambellan invita d'abord le général de Nugent, ministre de Vienne; en second lieu, le prince Dolgorouki, ministre de Russie; et en troisième lieu, M. de Guines, ministre de France, qui, ne voulant point confirmer par son acceptation le passe-droit qu'on lui avait fait en appelant le prince Dolgorouki avant lui, répondit au chambellan, « qu'il était infiniment sensible à l'honneur que » son altesse royale lui faisait; mais que, ne » pouvant plus danser à cause d'une blessure » qu'il avait reçue à la guerre de sept ans, il la » priait de vouloir bien agréer ses excuses et » ses regrets. » La fête du lendemain fut donnée par le prince Henri, frère du roi. M. de Guines eut soin de ne s'y présenter qu'après qu'on eût fini les danses de cérémonie. Mais il donna lui-même le surlendemain une fête superbe. Tous les cavaliers, ainsi que toutes les dames d'honneur des différentes cours de Berlin y furent invités; et il fut toute la nuit le danseur le plus infatigable de la fête, et celui qui dansait avec le plus de noblesse, de facilité et de grâce.

M. de Choiseul avait pensé que le meilleur moyen d'empêcher les soldats français de se

laisser séduire par les embaucheurs prussiens, serait de faire rentrer dans nos régiments quelques uns de ces malheureux qui auraient éprouvé toute la sévérité de la discipline établie ou maintenue par Frédéric : en effet, qu'un officier français dise à celui qui est disposé à déserter : « Tu tomberas, aux frontières, dans les » mains des enrôleurs du roi de Prusse ; ils t'en» gageront par force ou par adresse ; tu seras » mal habillé, mal nourri, presque toujours » sous les armes, et, pour la plus légère faute, » tu seras roué de coups de canne, ou tu pas» seras par les verges ; et tu seras loin de ton » pays, soldat pour toute la vie, et gardé de » manière à ne pouvoir échapper sans une es» pèce de miracle..... » Ce soldat, même en faisant semblant d'être convaincu, lui répondra intérieurement et dans le secret de sa pensée : « Tu es payé pour me parler ainsi que tu le » fais, et je ne crois pas un mot de tout ce » que tu me dis ; aussi tu as beau faire, je n'en » déserterai pas moins. » Mais si ce sont des soldats revenus de Prusse qui racontent à leurs camarades ce qui leur est arrivé et ce qu'ils ont vu, il n'y a pas de doute que ces seconds orateurs ne soient bien plus persuasifs que les

premiers. On ne se méfiera pas d'eux, et tout ce qu'ils diront se gravera profondément dans les esprits.

En conséquence de ces réflexions, M. de Guines eut l'ordre secret de sauver, autant qu'il le pourrait sans se compromettre, les soldats français qui seraient dans les régiments prussiens, et de les adresser aux ministres de France résidant sur les rives du Rhin, pour en recevoir leur pardon, sous la seule clause de servir deux ans dans le régiment qu'on leur assignerait. Afin de remplir cet objet, l'ambassadeur employait quelques domestiques dont il était bien sûr; et ceux-ci, en faisant amitié aux soldats, en compatissant à leurs peines, gagnaient leur confiance, les instruisaient de ce qu'il serait possible que l'on fît pour eux, les habillaient un matin de la livrée de leur maître, les faisaient sortir de la ville sur les chevaux de l'envoyé qu'on menait promener, prenaient avec eux le galop quand ils n'étaient plus sous les yeux des sentinelles, les conduisaient ainsi au-delà de la portée de ce canon d'alarme qui annonce les déserteurs et fait prendre les armes à tous les villages des environs, leur donnaient ensuite l'argent qui

pouvait leur être nécessaire pour la route, ainsi que les instructions dont ils pouvaient avoir besoin, et enfin ramenaient leurs chevaux au petit pas, rapportaient la livrée sur la petite veste avec laquelle ils étaient eux-mêmes sortis, et rentraient à Berlin par une autre porte. C'est principalement de cette manière qu'en moins de dix mois M. de Guines enleva au roi de Prusse, et rendit à la France, selon ce que Tort me dit dans le temps, un très grand nombre de déserteurs, sans qu'il fût deviné par personne.

Cependant le roi de Prusse, qui l'avait si bien accueilli comme voyageur, n'avait plus, en public surtout, les mêmes égards pour lui. Dans les audiences, ce roi, après avoir dit quelques paroles obligeantes aux ministres de Vienne et de Russie, tournait, comme par distraction, le dos au ministre de France, et ne paraissait sortir de sa rêverie que lorsqu'il se trouvait en face de l'envoyé d'Angleterre ou de Hollande. On attribuait cet air de disgrâce à plusieurs causes, et surtout à un propos que l'on accusait M. de Guines d'avoir tenu à Paris avant de partir pour Berlin : on racontait qu'interrogé sur ce qu'il ferait au fond de l'Allema-

gne, et comment il s'y prendrait pour gagner les bonnes grâces de Frédéric, il avait répondu : « Nous ferons de la musique, et jouerons de » la flûte ensemble[1]. » C'était peu connaître le tact de l'un de ces deux hommes, que de lui attribuer une pareille phrase, comme c'était peu connaître le génie politique de l'autre, que de lui faire régler sa conduite d'après une aussi minutieuse circonstance. Celui-ci était bien éloigné d'attacher la moindre importance à un mot aussi susceptible de diverses interprétations; et celui-là a toujours été moins capable que personne de se laisser aller à un défaut de convenance aussi opposé à toutes ses qualités personnelles, et dont je n'aurais pas même fait mention, si on ne l'avait répété avec affectation. La véritable cause qui inspira ainsi tout-à-coup à Frédéric un éloignement si marqué pour M. de Guines, c'est qu'il apprit qu'il était ami du duc de Choiseul : ces dispositions fâcheuses firent que de part et d'autre on se ménagea peu.

M. de Guines s'étant assuré que l'on ouvrait

[1] L'éditeur de la 3e édition attribue ce propos à M. le duc de Choiseul. Bon Thiébault.

et l'on copiait ses lettres et ses dépêches à la poste de Berlin, se détermina, un jour de courrier pour la France, à envoyer dès le matin, au directeur de la poste, une de ses dépêches chiffrées, et à y joindre un billet contenant ce qui suit: « J'envoie la dépêche ci-jointe » à la poste, à sept heures du matin, au lieu » d'attendre l'heure ordinaire de sept heures » du soir, afin que M. le directeur de la poste » de Berlin ait le temps de la faire copier, » et qu'on puisse encore l'expédier aujour- » d'hui. Ce qui me porte à prendre cette » précaution, c'est que la dépêche est impor- » tante et fort pressée, et que je serais par con- » séquent très affligé qu'elle fût gardée jusqu'au » courrier suivant, comme on l'a fait pour d'au- » tres. » Cette sorte de brusquerie diplomatique frappa tous les esprits d'étonnement; les uns baissaient les yeux, et les autres souriaient malignement: Frédéric en fut le plus mortifié, parceque c'était publier le scandale, comme chose voulue, établie et avérée chez lui: c'est pourquoi il prit des mesures pour que l'ouverture des lettres ne se fît plus à l'avenir que dans des endroits ignorés, et placés aux frontières de ses états. Il choisit les maîtres de poste les

plus dignes de sa confiance, leur donna les instructions convenables, leur recommanda surtout, outre le secret le plus inviolable, l'exactitude à lui adresser à lui seul les copies qu'ils devaient prendre, et défendit d'ouvrir aucune lettre ou dépêche à Berlin. Ce nouvel ordre de choses produisit, quelques années ensuite, un quiproquo, qui devint un nouveau sujet de scandale. M. le marquis de Pons, successeur de M. de Guines, avait écrit à sa femme, dame d'honneur de Madame à Versailles, dans le temps et le même jour que sa femme lui écrivait de son côté; ils s'étaient servis de papier semblable: chacun d'eux ferma sa lettre, la cacheta de son cachet particulier, et en écrivit l'adresse de sa main; et à six ou sept jours de date, chacun reçut la lettre qu'il avait écrite, mais à sa propre adresse, écrite de la main de l'autre. Ce ne fut qu'après avoir pris les renseignements convenables, et bien calculé la marche des courriers, que l'on parla publiquement de cette affaire, et que l'on put dire, avec la certitude de ne point se tromper: « C'est » à telle poste, non loin du Rhin, que le roi » fait ouvrir les lettres qui sont destinées pour » la France et celles qui viennent de ce pays:

» la lettre du marquis de Pons y est arrivée tel
» jour, en même temps que celle de la marquise :
» on les a ouvertes et lues dans la même séance ;
» et en voulant les refermer, on s'est trompé et
» on a mis l'une sous l'enveloppe de l'autre. »

M. de Guines s'était particulièrement proposé de profiter de son séjour à Berlin pour étudier tout ce qui concerne l'armée prussienne. Il avouait assez franchement que c'était là le principal motif qui lui avait fait désirer cette mission, et l'avantage le plus essentiel qu'il comptait en retirer. Aussi ne négligeait-il rien de ce qui pouvait y avoir rapport. On le voyait presque à toutes les parades; il manquait encore moins à se rendre aux endroits où l'on exerçait les régiments; il y était toujours à temps pour les voir arriver; il en suivait tous les mouvements et toutes les évolutions de l'œil le plus attentif, et lorsque l'exercice était fini, il rentrait à la suite des corps, et les voyait marcher devant lui. Son assiduité donna de l'humeur aux généraux prussiens. Ce témoin continuel et assidu les embarrassa; et soit qu'ils eussent reçu des ordres secrets du roi, soit qu'ils ne fussent mus que par la colère, ils prirent toutes les mesures qu'il leur fut

possible d'imaginer, pour échapper à cet argus; ils faisaient annoncer qu'ils sortiraient par une porte, et ils sortaient par la porte opposée; ou bien qu'ils ne sortiraient qu'à neuf heures, et ils sortaient à quatre heures du matin. Vaines précautions : le premier homme qu'ils apercevaient en arrivant au *rendez-vous*, c'était M. l'envoyé de France, à cheval, suivi d'un écuyer, et les voyant venir. Désespérés de ne pouvoir lui échapper, ils en portèrent des plaintes amères aux dames de la cour avec qui cet envoyé paraissait le plus lié; et ces dames bonnes patriotes, et bien recordées, se mirent à lui représenter, comme de concert, que sans doute le principal objet de sa mission était de maintenir et resserrer la bonne amitié entre les deux couronnes; que dès lors son premier soin devait être d'éviter tout ce qui pourrait déplaire au roi; que son assiduité à tous les exercices de la garnison pouvait être mal interprétée; que d'ailleurs les généraux observaient qu'elle causait des distractions aux officiers, et même aux soldats; que l'on en manœuvrait moins bien; que, de plus, le roi pouvait donner des ordres particuliers, ou faire faire des essais, pour lesquels il ne fallait pas

de témoins, et surtout de témoins diplomates et militaires; qu'en général, le roi était très délicat sur l'article de son armée; que c'était là son secret, et qu'il y avait tout lieu de parier que si les généraux lui faisaient un rapport à cet égard, il en résulterait pour lui, ministre de France, quelque mortification qui leur ferait à elles une peine infinie.

Il leur répondit que tout aimables et spirituelles qu'elles étaient, que tout respectables que pussent être leurs généraux, ils avaient le malheur de connaître le roi moins bien que lui; que ce grand homme était fort loin des petites idées sur lesquelles toutes ces craintes étaient fondées; que l'armée prussienne pouvait attirer et soutenir les regards de toute l'Europe, et qu'on l'admirerait longtemps avant de pouvoir l'égaler; que c'était donc faire sa cour au roi de la manière la plus flatteuse, que de donner à son militaire l'attention suivie que lui-même y donnait; qu'en cela il se croyait meilleur courtisan que tous ses collègues; que ses idées à cet égard lui paraissaient si justes et si évidentes, qu'il faudrait que le roi lui même lui-défendît d'assister aux exercices des régiments, pour qu'il s'en abs-

tînt; que, sur ce sujet, il n'en croirait aucune autre personne; mais qu'il était absurde de penser que le roi voulût faire interdire d'assister à ce qui se fait et s'est toujours fait publiquement; que si ce monarque y voulait mettre du secret, il saurait bien le faire, sans prendre des voies détournées; qu'il savait bien lui-même combien il était le maître chez lui; que les manœuvres de Potsdam, d'où l'on écartait les curieux, prouvaient assez qu'il n'avait pas besoin de recourir à d'aussi petits moyens pour faire respecter ses volontés; qu'il les remerciait infiniment de l'intérêt qu'elles lui témoignaient, mais qu'il les assurait qu'il continuerait de faire sa cour au roi, en assistant aux exercices de l'armée autant qu'il le pourrait, et selon l'opinion où il était que rien au monde ne méritait une étude plus suivie et plus approfondie. Il continua, en effet, jusqu'à son départ, et personne n'osa plus lui en parler.

Avant de faire quitter Berlin à M. de Guines, j'ai encore à recueillir une anecdote qui le concerne : il s'agit d'un Français qui, craignant d'être arrêté, emprisonné et poursuivi en justice, vint demander protection contre ce qu'il

appelait ses ennemis. L'envoyé, après l'avoir bien écouté, fit appeler le secrétaire Tort, par lequel il se fit remettre une lettre en huit pages, qui était dans celui de ses cartons qu'il désigna. Lorsque la lettre lui eut été apportée, il dit au réclamant : « Voilà, monsieur, une lettre qui » m'a été adressée tout ouverte, il y a quelques » semaines, avec prière d'en prendre connais- » sance, et de vous la remettre en main propre, » lorsque je le jugerais convenable : je ne vous » l'ai pas remise plus tôt, parceque je ne vous ai » pas vu, et que rien ne pressait ; mais aujour- » d'hui que vous me demandez d'étendre sur » vous la protection que je dois exercer en » faveur des Français qui en sont dignes, il » faut que vous lisiez cette lettre avant que » je puisse vous rien promettre ou vous ré- » pondre. » Le Français prit et lut la lettre en homme déconcerté : elle était d'une jeune Française, dont il était accusé d'avoir causé la perte.

Quand il eut achevé cette pénible lecture, M. de Guines lui dit : « Monsieur, gardez cette » lettre, et dites-moi ce que vous pensez que » je doive faire pour vous. » Il fut impossible à cet homme de proférer un mot : des larmes

de confusion lui couvrirent les joues, et il se retira.

M. de Guines m'avait promis d'être le parrain de mon fils, qui venait de naître quand il nous quitta [1] : mais comme dans ce pays les personnes aisées ne font la cérémonie du baptême que lorsque la mère peut recevoir du monde, il me dit, la veille de son départ : « Donnez mon nom à votre fils, chargez quel- » qu'un de me représenter à la cérémonie, et » croyez que ce sera, par rapport à moi, comme » si j'y avais assisté en personne. » Lorsqu'arrivé à Paris, en 1777, j'allai lui faire ma visite, ses premières questions eurent pour objet ma femme et mon fils. « Je n'ai point oublié, me dit-il, les » droits que vous m'avez donnés sur lui. Je

[1] Lorsque M. de Guines quitta la Prusse, vers la fin de décembre 1769, Frédéric était à Berlin; et le dimanche qui précéda son départ, M. de Guines se rendit au château pour prendre congé : mais soit qu'il y fut excité par M. de Choiseul, soit qu'il ne consulta que le dépit que lui causaient les désobligeances que le roi affichait à son égard, il s'y rendit à cheval, en frac et en bottes. J'ai entendu cent fois rappeler ce fait par mon père lui-même, j'ignore comment il l'a omis. Au reste cette dernière audience ne donna lieu qu'à ces mots : Vous partez? — Oui, sire. — Bon voyage. B[on] THIÉBAULT.

» veux avoir le plaisir de faire sa connaissance, » de même que je désirerais avoir l'honneur » de dîner avec sa mère. Pouvez-vous venir tel » jour ? Je ferai avertir Desaudrai, et j'enverrai » chercher ma fille aînée, pour qu'elle fasse » compagnie à madame Thiébault. » J'acceptai, et fus singulièrement frappé du caractère naturellement calme et réfléchi, doux, honnête et modéré de mademoiselle de Guines, dont les nouvellistes avaient publié la querelle avec mademoiselle d'Aiguillon, pendant que l'une et l'autre étaient encore à l'abbaye de Panthemont[1].

Cette petite querelle des deux jeunes pensionnaires ne parut pas avoir inspiré aux deux pères des dispositions bien favorables l'un pour l'autre, du moins si l'on en juge par la conduite que tint M. d'Aiguillon lorsqu'il fut ministre des affaires étrangères. M. de Guines, ambassadeur à Londres, eut son procès avec

[1] Ces deux demoiselles eurent, dans ce couvent, une querelle sur l'illustration de leur maison : dans leur exaltation, elles résolurent de se battre en duel : faute d'autres armes elles prirent des couteaux, et exécutèrent leur projet. Mademoiselle de Guines fut blessée au bras, et mademoiselle d'Aiguillon au cou. J'ai vu la cicatrice de cette première. Bon Thiébault.

Tort, peu après la disgrâce de M. le duc de Choiseul. Ce procès lui fit désirer de faire un voyage en France, et il en obtint la permission. Lorsqu'il eut terminé ses affaires, il dit à M. d'Aiguillon qu'il était prêt à retourner à son poste, et qu'il le priait de rendre compte à sa majesté qu'il n'attendait plus à cet égard que ses ordres. M. d'Aiguillon répondit, selon l'usage, qu'il en ferait son rapport et qu'il lui transmettrait ensuite la réponse, si le roi en faisait une; et puis, selon l'usage encore de ceux qui veulent desservir, ce dernier ne donna avis de rien. Cependant le temps s'écoulait, et le silence devenait d'autant plus inquiétant que des bruits fâcheux se répandaient sourdement dans le monde. On disait en effet que M. de Guines ne retournerait pas à Londres; que cette ambassade pourrait bien être donnée à tel autre seigneur, etc. M. de Guines, aussitôt qu'il fut instruit de ces propos, alla trouver M. d'Aiguillon, et, le prenant à part, il lui dit, du moins selon ce que m'a assuré dans le temps une personne qui devait être bien instruite : « Monsieur, je vous ai informé tel jour de mon » désir de retourner à Londres; vous m'avez » promis de prendre à ce sujet et de me faire

» passer les ordres du roi, et cependant ces or-
» dres ne me viennent point. J'ai trois déclara-
» tions à vous faire : l'une que je tiens mon hon-
» neur intéressé à mon prochain retour à mon
» ambassade ; la seconde, que si je n'y retourne
» pas, c'est à vous que je le devrai ; et la der-
» nière, que sur ces deux articles, comme sur
» tout ce qui tient à l'honneur, je ne prends et
» ne reçois jamais conseil que de moi-même. Je
» vous prie donc, monsieur, de vouloir bien
» vous occuper de cette affaire, sur laquelle
» j'attends de vos nouvelles sous huit jours. »
Au bout de la semaine il reçut ordre du roi de retourner à son poste.

Il est vrai que l'on ne tarda pas à le rappeler ; mais ce ne fut qu'en lui donnant le cordon bleu et le brevet de duc. Lieutenant-général, il rentra dans l'armée comme inspecteur-général, et bientôt fut nommé gouverneur de l'Artois[1].

[1] En 1800, sortant de table, chez madame de Montesson, j'entendis annoncer *M. de Guines !* Ce nom me frappa ; mais comment reconnaître un des plus brillants colonels de France, dans un petit vieillard aussi humble que mal mis ? Je fis part de mon doute au comte de Valence, avec lequel je causais : il se leva aussitôt, et ayant

appris que M. de Guines était mon parrain, il me prit par la main, et se tournant vers le duc, qui venait de se rapprocher de nous, il lui dit : *Permettez-moi de vous présenter quelqu'un de qui vous répondez devant Dieu.*

Ce pauvre duc, rentrant à peine de l'émigration, mais revenant ruiné, vieux et malade, ne sachant comment concilier cette apostrophe avec mon habit d'officier-général, répéta d'une voix émue : *Comment donc !... Comment donc !*—*M. le duc,* lui dis-je alors, *je suis le fils de M. Thiébault de l'académie de Berlin, et celui qu'il y a* 31 *ans vous avez bien voulu faire tenir pour vous sur les fonts de baptême.* Sa contrainte se dissipa; et je retrouvai quelques vestiges des qualités, de l'esprit et des grâces qui en avaient fait un des hommes les plus distingués de la cour et de l'armée. Ce fut même avec une bonté parfaite qu'il s'informa de ma position, et avec un intérêt tout particulier qu'il me parla de mon père, me demanda de ses nouvelles et me pria de lui faire ses compliments.

Il était tombé dans une haute dévotion. Il n'avait plus qu'une servante, qui le conduisait chaque matin à la messe, et ensuite chez le très petit nombre de personnes qu'il voyait encore.

Je partais le lendemain pour aller prendre le commandement de l'avant-garde de l'armée du général Leclerc, destinée à agir contre le Portugal, comme aile droite de l'armée d'Espagne, et subordonnément au prince de la Paix : quand je revins à Paris le duc de Guines n'existait plus. Bon THIÉBAULT.

M. DE PONS SAINT-MAURICE ET M. D'ESTERNO.

Plus d'un an et demi après le départ de M. de Guines arriva son successeur, M. le marquis de Pons Saint-Maurice, âgé de trente et quelques années, et d'une très ancienne famille, homme assez grand, presque maigre, toujours modéré et assez habituellement sérieux. Il ne ressemblait à son prédécesseur ni par les qualités extérieures, ni par son luxe, quoique sa représentation fût noble et très convenable.

Sa suite répondait à son caractère et à sa maison ; elle était composée de M. l'abbé Mat, du chevalier de Gaussen, premier secrétaire de légation, et de M. Silvestre, second secrétaire.

M. Mat était un ancien jésuite, qui avait beaucoup de mémoire, et plus de connaissances que de philosophie. C'est un des trois hommes qui, parmi tous ceux que j'ai rencontrés, m'ont paru posséder dans un plus grand détail l'his-

toire ancienne et moderne. Les deux autres étaient M. Wéguelin, mon collègue, et un M. Guénégaud, voyageur, connu sous le nom de M. de Valmont. Je les ai vus un jour réunis par hasard chez moi, faire entre eux un assaut d'érudition, qui dura plusieurs heures, et qui fut l'un des entretiens les plus curieux et les plus intéressants dont j'aie été le témoin. Chez toutes les nations où la conversation les porta, ils entrèrent dans les plus petits détails, et chacun d'eux se trouva connaître également les faits et les anecdotes, et même les familles et les individus. Ils savaient précisément, par exemple, combien de noms tel Anglais, vivant sous tel règne, avait successivement portés ; à quelle époque et pour quelle cause il avait quitté tel de ces noms, pour prendre tel autre ; enfin, M. Wéguelin convint que les deux autres connaissaient aussi parfaitement que lui la Suisse, où il était né, où il avait vécu, et qu'il avait si bien étudiée.

M. Mat aimait à faire parade de ce qu'il savait ; il parlait beaucoup, et racontait presque toujours. Ses visites semblaient être écrites d'avance : dès qu'il arrivait, il n'y avait plus d'autre conversation que la sienne ; il en déter-

minait assez brusquement le sujet par les questions qu'il lui convenait de faire, puis il décidait, plaçait ses anecdotes, et s'en allait. Il n'y avait à cet égard d'autre différence entre l'abbé Raynal et lui, si ce n'est que ce dernier mettait dans son ton un peu plus de cajolerie envers les dames et plus de brusquerie envers les hommes, faisait surtout ses visites pour dîner, les prolongeait autant qu'on paraissait disposé à l'entendre, et apostrophait insolemment ceux qui ne l'écoutaient pas. Du reste, ils avaient les mêmes prétentions : tous deux despotes et grands parleurs ; tous deux intolérants, et ennemis de ceux qu'ils ne parvenaient pas à subjuguer ; mais tous deux fort instruits, intéressants à entendre, parlant bien, aimant à citer les grands, et uniquement occupés de leur vanité et de leurs intérêts.

M. Mat ne fut pas adroit à Berlin : son amour-propre éleva un mur de séparation entre lui et les personnes qu'il aurait dû voir le plus, et le confina entre madame de Blumenthal, grande gouvernante de la princesse Henri, M. de Lannay, régisseur des finances prussiennes, quelques envoyés, et un très petit nombre de gens de lettres. Il

n'y avait pas là de quoi l'initier dans les secrets qu'il était jaloux de pénétrer, car madame de Blumenthal ne savait rien; M. de Launay ne s'occupait que des détails de sa besogne; les ministres ne disaient que ce qu'ils voulaient bien dire, et pour les autres, qui ne se mêlaient guère de politique, ils n'avaient rien à lui apprendre. Il résulta de là ce qui devait en résulter : M. Mat s'ennuya, retourna en France au premier voyage que M. de Pons y fit au bout d'environ deux ans, et ne revint plus à Berlin, qu'il a toujours détesté depuis. Je l'ai retrouvé à Paris en 1784, tout occupé des grands, chez lesquels il allait dîner, et surtout de M. le maréchal de Richelieu et de madame de Mauconseil, grande amie de M. de Vergennes. Je l'ai revu tel que je l'avais connu, toujours affairé, toujours important, et toujours occupé de lui, dont il ne reste plus qu'un si faible souvenir. Il a eu le bonheur de mourir quelque temps avant la révolution, dont il aurait été l'une des premières victimes. Après la destruction des jésuites, M. Lallemand de Baie l'avait retiré chez lui. Lorsque le parlement exigea le serment de renoncer à l'institut de saint Ignace, M. Mat, qui était profès, s'en

alla à Rome; rentré en France au bout de quatre ans, il fut assez heureux pour y obtenir quelques modiques pensions bénéficiales, et devint l'éditeur des œuvres de plusieurs de ses anciens confrères, dont les manuscrits lui avaient été remis ou légués, tels que ceux du père Griffet, du père de Neuville, et de quelques autres.

M. le chevalier de Gaussen, âgé d'environ trente ans, était fils d'un lieutenant-colonel au service de France. Particulièrement chéri et protégé par le duc et la duchesse de Nivernais, il justifiait cet attachement et cet appui par son mérite, sa sagesse, une conduite aussi mesurée que régulière et une sociabilité parfaite. Ces qualités également appréciées à Berlin, l'y firent aimer et estimer de tout le monde. Au moment où, après onze ans de résidence, il quitta la Prusse, il désira les portraits des dames dans la société desquelles il avait le plus habituellement vécu; et cette idée n'ayant blessé personne, il emporta un volume contenant les portraits de cinquante dames, volume qu'il n'avait qu'à ouvrir pour se retrouver au milieu de nous. Mais si ce témoignage de confiance et d'amitié put le flatter, il dut s'honorer d'une exception dont il est le seul

exemple. Frédéric, en effet, et malgré l'étiquette, d'après laquelle on n'accordait des audiences de congés qu'à des ministres plénipotentiaires, voulut en donner une au chevalier de Gaussen, le reçut avec une grâce particulière, le chargea verbalement de plusieurs commissions pour Paris, et bientôt le remercia par écrit de la manière dont il les avait faites. Ces faveurs, au reste, furent principalement attribuées à un service mémorable que, durant la guerre de la succession de Bavière, M. de Gaussen, chargé des affaires de France en l'absence de M. de Pons, rendit à sa cour et à la Prusse.

M. de Pons était fort instruit, raisonnait avec justesse, parlait bien, et racontait avec aisance, agrément et simplicité. Frédéric lui témoigna beaucoup d'égards; et les attentions de ce roi ajoutèrent encore à la considération que le public avait pour lui. Extrêmement circonspect, il ne donna lieu à rien qui fût de nature à le découvrir ou à le compromettre. Convaincu que jamais on ne doit dire ni plus ni autrement qu'on ne sait, il se fit une si grande réputation d'homme véridique, que, vers la fin de la négociation de Teschen, à l'époque où le monar-

que prussien voulait livrer une bataille, dans laquelle, selon ses calculs, il aurait eu trente mille hommes à sacrifier pour forcer le camp de l'empereur et en détruire l'armée, et où le baron de Hersberg, cherchant à l'en détourner, écrivait au roi que la Russie et la France feraient marcher chacune une armée contre l'empereur si celui-ci n'admettait pas les conditions convenues entre sa majesté et ces deux cours, Frédéric, toujours méfiant, répondit : « Je le » croirai si le marquis de Pons en répond » d'une manière positive. » Et sur ce que Hersberg répliqua qu'il en avait eu la déclaration formelle du marquis : « Hé bien, dit Frédéric, je ne donnerai point la bataille. » Depuis cette époque, M. de Pons fut, à Berlin, le membre du corps diplomatique le plus considéré, comme il avait toujours été l'un des plus estimés.

Après la paix de Teschen, M. de Pons eut à acheter trois à quatre mille chevaux que Frédéric réformait, et qu'il nous vendit. Mais les officiers de cavalerie chargés de recevoir cette remonte se laissèrent tromper, et ramenèrent des chevaux non de réforme, mais de rebut : à peine put-on en employer le tiers ; le reste fut donné pour rien dans nos foires et dans nos marchés.

Un jeune fat du pays d'Hanovre, arrivé à Berlin comme voyageur, s'extasiait, en soupant à table d'hôte, sur la beauté de mademoiselle de Marschal, dame d'honneur de la princesse Henri. On lui en montra le père dans un homme maigre, noir, ayant de si petits yeux qu'à peine pouvait-on les voir, et de plus arrivant à l'instant même de sa terre, sans toilette, et habillé comme un campagnard. Jamais le jeune étranger ne voulut croire qu'un homme aussi laid fût le père d'une aussi belle demoiselle; et il n'y eut sorte d'esprit de coulisses qu'il ne déployât à ce sujet Il prétendait que c'était déshonorer la mère de mademoiselle de Marschal que d'être tel, et s'en dire le mari. M. de Marschal, homme de beaucoup d'esprit, pardonna durant quelque temps ces mauvais propos : mais enfin il fut forcé de prendre un ton plus sérieux, et de déclarer à l'étourdi qu'il était bien le mari de madame de Marschal, et le père de la jeune dame d'honneur, et de plus bon gentilhomme et homme d'honneur. Ces mots ne paraissant pas avoir été sentis, il se retira, et envoya le lendemain matin à M. l'Hanovrien, M. de Schack, son neveu, jeune officier des gen-

darmes, pour demander une explication honnête des mauvais propos de la veille, ou, si absolument on ne pouvait rien obtenir de semblable, un rendez-vous. L'Hanovrien persista, ajouta même à ce qu'il avait dit, donna le rendez-vous au parc pour le jour suivant, de bon matin, et y arriva à cheval, et caracolant avec toutes les grâces de la fatuité. M. de Marschal le suivit de près en voiture. « Ah! lui dit l'étranger persifleur, » vous venez en voiture! Je vois que vous êtes » homme de précaution. — Oui, monsieur, » répliqua le père de famille; j'ai pensé que » vous auriez besoin de voiture, et que, comme » étranger, vous n'en aviez point à Berlin. » Les témoins placèrent d'abord M. de Marschal dans l'allée voisine, et conduisirent l'Hanovrien à douze ou quinze pas plus loin. « Où me » menez-vous donc? s'écria celui-ci: voulez-vous » me porter à l'autre bout de l'allée? — Vous » serez encore trop près, lui dit M. de Marschal. » — Hé bien, monsieur, reprit le jeune homme » arrivé à sa place, tirez; vous êtes le plai- » gnant. — J'aurais droit de le faire; mais c'est » un droit que je vous cède, car rien ne me » presse moins que de vous tuer. » L'Hanovrien

tire, manque, et, prenant une attitude fière, dit, en frappant sur sa tabatière avant de prendre du tabac : « Je vous attends. — Monsieur, lui répliqua son adversaire, je ne vous » tuerai pas ; cependant, comme vous me » paraissez avoir grand besoin d'une leçon, je » vous la donnerai ; je vais vous tirer à la cuisse » droite, au-dessus du genou. » Le coup partit, le jeune homme tomba, et on le ramena dans la voiture de M. de Marschal, qui rentra à pied, fit ses préparatifs pour se sauver, et demanda à M. de Pons, dans une entrevue secrète, des lettres pour Paris où il voulait se retirer. M. de Pons offrit de lui en donner des plus instantes, et autant qu'il en désirerait ; mais il lui avoua ne point approuver ce projet de fuite. « Vous êtes assez mal avec Frédéric, lui dit-» il, et si vous partez, vous achevez de vous » perdre dans son esprit. Vous voilà donc, et » peut-être pour long-temps, loin de votre » patrie, de vos propres affaires, de tous vos » amis, de madame votre mère, très âgée, » de madame votre épouse et de vos enfants. » L'ennui et les regrets vous prendront à Paris, » où vous serez dans une entière inaction, » et où, à la fin, on ne vous regardera que

» comme un oisif et un proscrit. Au lieu de » vous en aller, je vous conseillerais d'écrire à » l'instant même au roi, de lui faire un exposé » simple et fidèle de cette malheureuse affaire, » et de lui déclarer que, soumis aux lois, et » sachant bien ce que la justice peut prononcer » contre vous, mais sachant aussi combien un » aussi grand monarque est attentif à apprécier » les intentions et les circonstances, vous at- » tendez chez vous les ordres qu'il plaira à sa » majesté de donner par rapport à vous, » également résigné, et confiant en sa clé- » mence... Vous irez à Spandaw malgré cette » lettre, j'en conviens; mais je connais le » roi, il ne vous retiendra que quelques » mois à la forteresse. Après ce terme, vous » serez rendu à vous-même et aux vôtres; et » même cette conduite vous aura remis dans » les bonnes grâces de Frédéric. » M. de Marschal suivit ce conseil, fut envoyé à Spandaw, et fut libre au bout de quatre mois.

Quant au jeune Hanovrien, il avait reçu un coup malheureux. M. de Marschal, le plus habile homme du Brandebourg dans ce genre d'escrime, lui qui coupait sa balle dans la lame d'un couteau, fut cependant maladroit en cette

occasion : sa balle frappa à un pouce plus bas qu'il n'avait voulu, et brisa la rotule de ce jeune homme, qui expira au bout de trois jours dans les plus horribles souffrances.

Un jour, le bon Noël, maître-d'hôtel de Frédéric, reçut de Périgueux, sa patrie, une lettre par laquelle son frère, aubergiste en cette ville, lui demandait s'il y avait des papeteries chez le roi de Prusse, et si l'on serait bien accueilli en allant en établir une. Ces questions étaient proposées de la part de trois frères, MM. Dubois, héritiers d'une papeterie très estimée dans le Périgord, mais qui, pour être dirigée, n'avait pas besoin du concours de trois maîtres. En causant avec le frère de Noël, l'un de ces trois héritiers avait eu l'idée de venir former un nouvel établissement en Prusse, et de là les questions envoyées à Berlin. Noël lut la lettre à Frédéric, qui, toujours attentif à profiter des occasions, fit répondre, 1° qu'il donnerait une pension de deux mille écus au maître papetier pendant les premières années, et des gages proportionnés aux ouvriers qui le suivraient; 2° qu'il lui ferait construire à Orangebourg, sur le Havel, à huit lieues de Berlin, les bâtiments nécessaires pour cette entreprise,

et qu'il y ferait placer les machines et outils convenables.

Le papetier de Périgueux se hâta de profiter de ces offres magnifiques, et arriva à la tête de vingt ouvriers. Il donna son plan : le devis des bâtiments fut évalué par les architectes à vingt mille écus, que Frédéric fit compter au directoire. Il ne s'agissait plus que de mettre la main à l'œuvre; et c'était ce que le pauvre étranger ne pouvait obtenir : plus il pressait, moins on avançait. Il se désespérait de tant de retards, lorsqu'on lui fit entrevoir que tout irait vite et bien, s'il voulait consentir à partager avant tout, entre les principaux employés des bâtiments royaux au directoire, la moitié des vingt mille écus ordonnancés : on ajoutait qu'il n'avait pas besoin de s'inquiéter de ce faux emploi, parcequ'on saurait bien le couvrir de manière à ne compromettre personne, et trouver des raisons plausibles pour y faire suppléer par le roi. Le brave Périgourdin fut indigné de ces propositions : il en parla en homme scandalisé, et déclara être incapable de conniver à aucune friponnerie. Tout cela fit du bruit dans le public, si bien que les employés ne songèrent plus qu'à le punir. On fit faire les

bâtiments, mais on eut soin de les accélérer, et d'y multiplier les gaucheries au point qu'ils n'eussent en aucun point la solidité requise; après quoi on lui soutint qu'on avait suivi ses plans, et que lui seul devait porter la peine de son ignorance et de sa témérité. A ce premier embarras, on en joignit un second : on lui déclara qu'il ne recevrait plus ni sa pension, ni les appointements de ses ouvriers, qu'il n'eût enfin mis sa fabrique en activité: on le taxa de paresse et de charlatanerie; et d'un autre côté on avait soin de l'empêcher sous main de se procurer les vieux linges ou matières premières sans lesquelles il ne pouvait rien faire. Les juifs même les plus pauvres refusaient de gagner de l'argent avec lui. Dans cette cruelle position, quelques amis lui dirent qu'il trouverait à acheter des matières premières en Saxe : il se hâta d'y faire un voyage, et quand il revint avec les achats qu'il y avait faits, on le mit au cachot comme un traître, sous prétexte qu'il était allé offrir à la cour de Dresden les mêmes services qu'il avait engagés à Frédéric. Pendant tous ces intervalles, il avait vécu d'emprunts : Noël lui avait prêté quelque argent; un coutelier nommé Humblot lui avait

confié ses épargnes, qui pouvaient monter à deux mille écus, et par malheur un certain juif lui avait aussi fait quelques avances. Noël fit tout ce qu'il put pour le sauver : il remit des mémoires au roi ; il alla jusqu'à prier sa majesté de vouloir bien l'entendre, et jusqu'à lui protester qu'on la trompait indignement dans cette occasion. Frédéric, séduit par son ministre, dupé lui-même par ses employés, se refusa à toute lumière, décida que cet homme était un fripon, persifla Noël sur l'argent qu'il avait si mal placé, et ne voulut plus en entendre parler. Humblot, qui ne logeait pas loin de la prison, vint trouver le prisonnier, et lui dit : « Vous m'avez perdu les épargnes de » plusieurs années, le fruit de mes sueurs et la » seule ressource de ma femme et de mes en- » fants; mais ce n'est pas de votre faute, et » vous êtes encore plus à plaindre que moi. » Vous me rendrez mon argent dans la suite, » si vous le pouvez; en attendant, je viens vous » offrir de partager mon souper avec vous : je » le ferai apporter ici tous les soirs, et je vous » tiendrai compagnie une heure ou deux; il » me suffira de dîner avec ma femme et mes » enfants, et je n'aurai de regret que sur la

» frugalité de ma cuisine. » Quant au juif, le ministre l'engagea à faire écrouer son malheureux débiteur, lorsque celui-ci eut gagné son procès sur l'absurde accusation qui l'avait fait arrêter. On donna la papeterie d'abord à un Suisse nommé *Truite*, intrigant subalterne, et marchand plus hableur que chanceux; ensuite à un autre homme nommé *Hovelac*, qui avait été mauvais apprénti libraire, mauvais bijoutier sans apprentissage, et qui ne fut probablement pas meilleur papetier. Voilà comment sous un roi si attentif et plein de génie quelques êtres vils parvinrent à se faire protéger par un ministre accrédité, et ensuite à empêcher un établissement utile, en causant la ruine d'un homme honnête.

Les vingt ouvriers demandèrent des passeports pour s'en retourner en France, et ils les obtinrent, à cause de leur attachement connu pour leur premier maître. On avait peur qu'ils ne fussent entendus quelque jour, car ils ne pouvaient se taire. Tassaert me pria de le seconder dans le projet d'obtenir pour eux quelque protection du marquis de Pons, qui nous répondit que ces malheureux, dont il plaignait le sort, ayant quitté la France en contre-

venant aux lois, il ne pouvait se mêler d'eux en rien, mais que s'ils désiraient faire un dernier effort pour leur maître, bien plus à plaindre qu'eux, nous pourrions leur conseiller de fixer leur départ de manière à prendre par Potsdam, et à passer sous les fenêtres de Frédéric à deux heures après midi, heure à laquelle ce roi, après son dîner, regardait habituellement ce qui se passait au-delà de son jardin et sur la route de Saxe; que vraisemblablement il ne verrait pas une vingtaine de voyageurs ensemble sans faire courir après eux, et que le regret de perdre tant d'ouvriers en un jour pourrait le porter à donner des ordres plus favorables au pauvre détenu.

On suivit exactement l'avis de l'envoyé : les ouvriers furent effectivement arrêtés et questionnés par un officier des gardes. Leur réponse fut telle que nous l'avions dictée : « Qu'ils ne » s'étaient engagés qu'avec l'homme de bien » qu'ils connaissaient tous depuis long-temps ; » que ce brave homme, victime innocente de » friponneries odieuses, n'ayant plus d'occu- » pation à leur donner, ils redevenaient libres, » et retournaient dans leur patrie, en pleurant » bien moins sur leurs pertes que sur les mal-

» heurs de l'innocence en butte à la vengeance » des fripons. » Nous sûmes ensuite que Frédéric, sur le rapport de l'officier, avait gardé un instant le silence, et avait dit ensuite : « Qu'on les laisse aller. » Quand j'ai quitté Berlin, le papetier de Périgueux était encore en prison[1], et Humblot allait encore souper avec lui. Ce Humblot, fort bon ouvrier, avait déserté d'un de nos régiments en Corse, et était venu s'établir en Brandebourg; il s'y était marié avec une jolie femme, qui lui avait donné trois ou quatre enfants. Il était si laborieux et si rangé, qu'il entretenait fort bien sa famille, faisait des économies, donnait à souper à son débiteur, et envoyait tous les ans environ cent écus à son père, alors âgé de quatre-vingts ans, et vivant à Langres. J'ai moi-même contribué à faire passer ce secours du fils au père. J'avoue que ce dernier trait, quand j'en eus

[1] Je viens d'apprendre (en l'an 13) que M. Dubois avait enfin recouvré sa liberté, je ne sais à quelle époque, mais sans obtenir d'ailleurs aucune indemnité de ses pertes et souffrances. On m'a dit, de plus, qu'après s'être retiré en Saxe, il était revenu en France regretter les vingt et tant d'années qu'il avait si tristement passées et perdues en Allemagne.

connaissance, me pénétra d'estime pour ce digne homme, et que je lui dis : « En me mettant dans une pareille confidence, vous m'ôtez la pensée et la liberté de marchander avec vous. Je ne ferai travailler que chez vous, et je vous paierai tout au prix que vous me demanderez. » Je lui ai tenu parole jusqu'au moment de mon départ.

M. le marquis de Pons nous ayant quittés pour aller remplir à Stockholm la place d'ambassadeur, eut pour successeur dans la légation de Berlin, M. le comte d'Esterno, dont j'ai déjà parlé ailleurs. Je n'entrerai dans aucun détail sur la mission de ce dernier, parceque je partis assez peu de temps après son arrivée. Je dirai seulement qu'il se fit remarquer par une figure noble et des manières distinguées; qu'il montra autant d'honnêteté dans ses relations que de sagesse dans toute sa conduite, et qu'il fut très bien accueilli à cette cour, quoi qu'ait pu dire de contraire Mirabeau, qui calomnia sans retenue un homme dont il convoitait la place. M. d'Esterno est mort à Berlin plusieurs années après mon départ[1]. Je dirai

[1] La première fois que mon père dîna chez lui, il fut témoin d'une scène horrible. Ce comte d'Esterno avait,

de lui et de M. de Pons ce que j'ai dit de M. de Guines : je n'en ai reçu que de très honorables marques de bienveillance pendant tout mon séjour à Berlin, et lorsque les circonstances m'ont permis de les revoir à Paris.

par un défaut de conformation, le malheur d'avaler très facilement de travers. A ce dîner, en effet, une miette de pain passa dans le conduit de la respiration : M. d'Esterno à l'instant tomba de sa chaise, avec une sorte de convulsion, et manqua périr.

Le fils de ce comte d'Esterno, homme d'esprit et de la sociabilité la plus douce, est mort à Paris, en 1822, membre de la chambre des députés. Il avait épousé madame la comtesse de Mornay, et n'a pas eu d'enfants.

Bon Thiébaut.

LÉGATION D'AUTRICHE.

LE GÉNÉRAL NUGENT.

L'envoyé d'Autriche à Berlin, lorsque j'y arrivai, était le général Nugent, Écossais d'origine, homme respectable, et l'un des plus dignes qu'il y eût alors dans le corps diplomatique : il était vraiment noble, simple, franc et loyal; il avait d'ailleurs une belle taille, et beaucoup de dignité. « Écoute, disait-il un » jour, en ma présence, au baron de Strutter- » heim, ministre de Saxe, tu es toujours, et » partout, ministre plénipotentiaire; et c'est » grand dommage, car tu es un brave et excel- » lent homme : sois donc moins boutonné, mon » ami, que l'on sache comment te prendre. » Tiens, fais comme nous : je te jure qu'en sor- » tant de mon cabinet pour me rendre en so- » ciété je laisse, et comme sous clef, le ministre » de Vienne. Je suis persuadé que ces mes- » sieurs (en montrant les autres envoyés qui

» étaient à la même table) en usent de même.
» Eh bien, imite cet exemple, et sois libre. »

Il en agissait comme il le disait; il avait la philosophie qui convient à un brave et ancien militaire et à un homme de la meilleure société. « Je n'estime et ne veux connaître, me » disait-il en une autre occasion, que la philo» sophie qui nous attache à nos devoirs, et qui » nous rend plus sociables et plus utiles : tout le » reste est sottise et duperie. » Il se moquait souvent de son secrétaire, homme déjà âgé, et qui était tout plein d'idées scolastiques. Son aumônier, au contraire, en était fort bien venu, parceque c'était tout à la fois un jeune homme rangé et un fort bon garçon.

Le général Nugent, en me parlant des rhumatismes dont il était tourmenté, me dit que c'était un des fruits de la guerre de sept ans, et principalement d'une expédition qu'il avait eue à faire pendant les froids les plus rigoureux. Ils étaient allés, par je ne sais quel chemin, reconnaître une des hautes montagnes de Bohême. Arrivés au sommet, ils n'eurent d'autre moyen pour descendre que de s'asseoir sur la glace, chacun d'eux tenant par le corps celui qui se trouvait assis de même entre ses

jambes, et de glisser ainsi par bandes de vingt à trente hommes, du haut de la montagne en bas. Il avait beaucoup sué en grimpant sur cette montagne, et quand il arriva dans sa tente, sa chemise s'était gelée sur son corps, au point que, quand on la lui eut ôtée, elle resta droite, et comme debout.

Vers la fin de 1768, le général Nugent apprit tout-à-coup que Frédéric venait de donner des ordres pour rentrer en campagne. Le général d'artillerie de Olzendorff avait reçu je ne sais quelle somme pour les premières dépenses. On donnait des ordres pour faire revenir les chevaux de trait et tous les hommes de service ; dans peu de jours l'armée devait se mettre en marche. A l'instant il vient chez le comte de Finckenstein, et le prie de solliciter pour lui, et dans le plus court délai, une audience du roi. La réponse arrive de Potsdam le même soir, et porte que sa majesté recevra M. l'envoyé de Vienne le lendemain dans la matinée. Le général part avec le comte de Finckenstein, arrive et est reçu. « M. l'envoyé, lui dit le roi, quel est l'objet » de l'audience que vous m'avez fait demander? » — Sire, votre majesté paraît vouloir recom-

» mencer la guerre ! Est-elle donc lasse de voir » l'Europe en repos ? Et quel peut-être le motif » qui la détermine ? — Monsieur, mon motif est » fort simple ; j'aime mieux prévenir que d'être » prévenu. — Eh ! qui donc, sire, songe à la » guerre ? Personne au monde n'en a la pen- » sée ; je réponds du moins que la maison d'Au- » triche ne désire que la paix. — Qu'est-ce donc, » monsieur, que les remontes extraordinaires » que vous venez de faire ? Quatre mille chevaux » d'un seul achat ! — Sire, que votre majesté » me permette de lui rappeler des faits qu'elle » peut avoir oubliés : après la paix de Hubers- » bourg, l'impératrice-reine proposa à votre » majesté de réduire les armées à moitié de ce » qu'elles étaient, et cela pour le soulagement » des peuples, déclarant en même temps qu'elle » obtiendrait certainement que l'on prît les » mêmes mesures en France. Votre majesté ne » crut pas devoir adopter ces propositions ; des » considérations puissantes l'en détournèrent, » et elle témoigna en éprouver les plus grands » regrets. Cependant, sire, l'impératrice-reine, » pleine de confiance dans la solidité des trai- » tés, touchée des besoins des peuples, et » voulant remettre de l'ordre dans ses finan-

»ces, fit ce qu'elle avait proposé à votre ma-
»jesté; en quoi la France l'imita jusqu'à un
»certain point. Cinq années consécutives de
»paix et d'économie ont rempli ses vues, au
»moins en partie. La mort de l'empereur,
»grand-duc de Toscane, a mis, de plus, à sa
»disposition, un trésor qui a suffi pour
»achever à peu près le paiement des dettes de
»l'état. Dans cette position, elle a pensé qu'il
»était de la convenance, et même de son
»devoir, de remettre son armée sur le pied
»qu'exige l'étendue de ses états, et c'est ce
»qu'elle fait. Certainement, votre majesté con-
»viendra que, depuis la paix jusqu'à présent,
»la maison d'Autriche a eu beaucoup moins
»de troupes qu'il ne lui convenait d'en avoir,
»vu l'étendue et la population de ses provinces,
»et dans la proportion des troupes de toutes
»les autres puissances de l'Europe. Ainsi,
»l'impératrice-reine ne fait que ce que votre
»majesté ferait elle-même à sa place, et cela
»avec les intentions les plus pacifiques. Aussi,
»ne balancé-je pas à vous assurer, sire, comme
»chose qui m'est bien connue, et dont je ré-
»ponds, que la souveraine pour qui je parle
»ici ne désire rien tant que de maintenir la

» paix qu'elle s'applaudit tous les jours d'avoir » conclue avec votre majesté. — M. le général, » sa majesté impériale ne pouvait pas mieux » faire que de vous donner sa confiance, et de » vous employer dans la diplomatie. Vous êtes » un excellent ministre plénipotentiaire, et il » n'est pas possible d'en mieux remplir les » fonctions. — Il est vrai, sire, que c'est à ce » titre que je dois l'honneur que j'ai de pa- » raître devant votre majesté; c'est à ce titre » que vous me permettez en ce moment de » vous parler d'affaires aussi importantes. Mais, » sire, la permission que vous donnez au mi- » nistre de la maison d'Autriche, daignerez- » vous l'accorder pour un moment à Nugent? » Ah! souffrez, sire, que je ne sois que moi- » même, et daignez encore m'entendre lorsque » je me dépouille de tout caractère public, et » que je ne suis plus qu'un homme d'honneur! » Eh bien, sire, c'est l'Écossais Nugent qui, » dans toute la plénitude des sentiments d'hon- » neur qu'il n'abandonnera jamais, vous ga- » rantit ici, sur sa tête, que l'impératrice-reine » serait au désespoir de rentrer en guerre avec » votre majesté, et qu'elle n'a aucun dessein qui » puisse l'y ramener; en un mot, qu'elle chérit

» la paix, et est entièrement disposée à la con-
» server en tout ce qui dépendra d'elle! Si je
» n'en avais pas une certitude absolue, je me
» bornerais à remplir péniblement un devoir
» qui ne serait qu'officiel ; je ne constituerais
» pas l'homme d'honneur caution du ministre.
» Sire, recevez le serment que, si vous jugez
» dans la suite que je vous aie dit autre chose
» que la vérité, au premier mot que vous m'en
» ferez savoir j'apporte ma tête à vos pieds. —
» M. le général, dois-je vous croire?—Qui donc
» croirez-vous, sire, si ce n'est pas celui à qui
» l'honneur et la vérité sont plus chers que la
» vie? Permettez à l'homme qui vous admire et
» vous respecte le plus, permettez-lui de vous
» dire la vérité tout entière. Oui, sire, personne
» à mes yeux n'a honoré l'humanité par de plus
» rares et de plus brillantes qualités que votre
» majesté! Personne n'a porté à un aussi haut
» degré tout ce qui caractérise et constitue le
» génie et l'héroïsme! Mais par quelle fata-
» lité faut-il que néanmoins vous ayez à payer
» un tribut à la nature? Je ne vous déplairai pas
» pour vous l'avoir dit, je l'espère; vous le par-
» donnerez à ma franchise et à la circonstance
» où je me trouve. Oui, sire, vous avez un dé-

» faut bien redoutable pour le genre humain : » vous êtes trop méfiant. — Je vais vous prouver, M. le général, que vous vous trompez, » lui répondit le roi en souriant, car je me fie à » vous, ministre d'Autriche. — C'est à Nugent, » sire, que vous vous fiez ; et vous n'y risquez » rien. — Allons, qu'il n'en soit plus question : » nous resterons en paix [1]. »

Le général Nugent était à peine rentré à Berlin,

[1] « Comment a-t-il pu se faire, ont dit quelques écri- » vains allemands, que personne n'ait parlé de cette » anecdote avant moi ?... » Le temps passé fourmille de faits aussi importants, d'abord oubliés ou supprimés, et ensuite devenus très problématiques quoique très réels. On n'a point parlé de celui que je cite ici, parceque peu de personnes en ont été instruites ; qu'on l'a regardé comme un secret qu'il était prudent de taire, et que ce fait n'a été qu'un premier mouvement, qui n'a eu aucune suite. Pour moi, je l'ai su par M. du Troussel, auquel les ordres que j'ai cités avaient été transmis, et chez qui je vis alors plusieurs officiers fort occupés de ceux qu'il fallait expédier pour faire venir de toutes parts les hommes et les chevaux qui appartenaient au service de l'artillerie. Si le silence des auteurs allemands devient un titre d'incrédulité pour mes lecteurs, il faudra rejeter parmi les mystères incompréhensibles le singulier attachement de Frédéric pour le général Nugent, avec lequel il n'avait d'ailleurs aucune liaison particulière.

que déjà tout l'argent délivré pour les préparatifs était replacé dans le trésor. Ce fut la probité d'un seul homme qui sauva pour cette fois l'Europe! Aussi ce même homme, toujours si considéré et si estimé jusque là, le fut-il encore plus dans la suite. On peut dire qu'il était vraiment chéri et respecté. Malheureusement sa santé, toujours chancelante, le mettant hors d'état d'aller assidument à la cour, le détermina, peu de temps après, à demander son rappel. Il fut nommé gouverneur de Prague, où ses maux empirèrent au point qu'il perdit entièrement l'usage des jambes. Ce fut une véritable affliction pour la cour de Berlin, de le voir dans cet état lors d'un voyage qu'il y fit, quelques années après, pour se retrouver encore une fois au milieu de ses amis. Frédéric voulut être du nombre de ces derniers. « Mais, sire, lui dit-on, il » peut pas faire un pas; il ne peut pas même » se tenir debout un instant; on le porte dans » son fauteuil, qu'il ne quitte que quand on » le met au lit. — Eh bien, ne peut-on pas » l'apporter ici comme on le porte ailleurs? » Dites-lui que je le prie de me mettre sur » la liste de ses amis, et que je demande à

» pouvoir l'assurer moi-même de tous mes sen-» timents pour lui. » Le général alla donc à Potsdam; et ce fut en lui prodiguant toutes les marques possibles d'intérêt, d'estime et d'attachement, que le roi le reçut. Quand il fut de retour à Berlin, il ne pouvait parler des bontés de sa majesté que les larmes aux yeux.

La légation de Vienne fut ensuite occupée par Vanswieten, fils du premier médecin, et bibliothécaire de l'impératrice-reine. C'était un assez petit homme, en qui l'on apercevait plus d'esprit et d'aisance que de noblesse. Il voulut voir les académiciens, et il commença par en inviter neuf ou dix à dîner chez lui. Durant ce dîner, on parla beaucoup des tours de Comus : il nous dit qu'étant à Paris, il avait acheté, de Comus lui-même, le secret des plus remarquables, et nous promit de nous les montrer et de nous les expliquer après dîner. Il tint parole ; et dès qu'on eut pris le café, il nous fit plusieurs tours de cartes et autres avec une dextérité qui prouvait combien il avait dû donner de soin à cette sorte d'amusement. M. Formey ne put en ce moment résister à son mauvais génie ; comme Mérian, quelques autres et moi, nous faisions

à l'envoyé de Vienne nos remerciements de la complaisance qu'il avait de nous les montrer, « Oui, dit-il, cela est si curieux que votre » excellence a tort de les montrer pour rien; » cela vaut de l'argent; et à 6 sous (2 gros) » seulement par tête, vous auriez bientôt, » outre la rentrée de l'argent que ces secrets » vous ont coûté, retiré de quoi nous donner un » second dîner. » Cette mauvaise et très mauvaise plaisanterie blessa au vif M. l'envoyé, et le décida à ne plus voir aucun académicien. D'autres ministres étrangers se passaient très bien d'avoir des relations avec nous; mais ils n'avaient pas au moins à craindre le reproche d'une inconséquence fondée sur un aussi pitoyable motif.

M. Vanswieten ne fit d'ailleurs aucune sensation en Prusse. Il n'avait rien qui ne dût faire regretter son prédécesseur; et la cour n'eut guère plus de considération pour lui que la ville. Ce fut lui cependant qui négocia pour l'Autriche le premier partage de la Pologne : il eut à ce sujet quelques conférences avec le roi. « Observez, lui disait celui-ci, » que vous n'y gagnez que d'excellentes terres, » et qu'il ne m'en reviendra que du sable. —

» Mais votre majesté aura les fleuves : notre » lot convient à un peuple laboureur, et le » vôtre à un peuple marchand. »

Vanswieten nous quitta peu après cette négociation : il alla à Vienne répéter sans cesse à Joseph II que Frédéric, vieux et usé, mourrait bientôt ; qu'à mesure qu'il s'affaiblissait, ses accès de goutte devenaient plus dangereux, plus aigus et plus fréquents; que l'hiver, surtout, était une saison funeste pour lui; et que ce serait sans doute en hiver qu'il mourrait. Ces prophéties, que le célèbre médecin Vanswieten n'eût peut-être osé faire avec cette assurance, plurent à l'impatient Joseph II, et nous valurent de sa part, ou de celle de son prophète, les espions qui, pendant quelques années, venaient tous les hivers rôder autour de Frédéric, et le lorgner tant qu'ils pouvaient.

M. le comte de Cobentzel, aujourd'hui ministre à Vienne, succéda à M. Vanswieten. C'était son début dans la carrière diplomatique : son père, gouverneur des Pays-Bas, avait été, à ce que m'en a dit un bon juge, l'homme de l'Europe qui savait le mieux interroger, examiner, étudier et connaître les hommes. Ce

gouverneur avait, à un haut degré, le talent de mettre à leur aise ceux avec qui il parlait : son ton, ses prévenances, son air aisé et plein de bonhomie, étaient tels, qu'on ne pouvait s'en défendre : les plus fins s'y laissaient prendre, et son attention, si bien cachée, faisait que rien ne lui échappait, et qu'un quart d'heure lui suffisait pour connaître et juger quelque homme que ce fût. M. de Sartine, me disait-on, n'aurait été qu'un écolier auprès de lui. Quant au fils, sa physionomie, sa douceur, sa politesse, plurent à tout le monde : mais l'affaire de la succession de Bavière survint ; le ciel se chargea de nuages, et la position de M. de Cobentzel devint toujours plus embarrassante et plus embarrassée. Il paraît qu'il avait ordre de retarder, autant qu'il le pourrait, les préparatifs militaires du vieux roi ; chose trop difficile, même aux plus experts. Ce n'était pas par les propos de cour que l'on pouvait tromper ou endormir Frédéric ; mais au moins est-il vrai que M. de Cobentzel y fit ce qu'il put.

Après la paix de Teschen, la cour de Vienne nous envoya un seigneur hongrois, M. le comte de Rewitzky[1], qui depuis a été ambassadeur à

Londres; homme très instruit, d'un esprit naturel, d'un caractère doux et honnête, de mœurs simples et nobles, et d'une sociabilité aisée et aimable.

LÉGATION D'ANGLETERRE.

LE CHEVALIER MITCHEL, M. ELLIOT, M. HARRIS.

M. Mitchel, chevalier de l'ordre de la Jarretière, ministre d'Angleterre à Berlin, m'y avait précédé de bien des années ; et il s'est écoulé depuis cette époque quelque temps encore avant qu'il y eût aucun rapprochement entre lui et moi.

Lorsqu'il était arrivé à Berlin, il avait commencé par causer le plus grand embarras à ceux qui avaient eu à l'inviter, car il ne jouait à aucun jeu, et les maîtres et maîtresses de maison se disaient mutuellement : « Que ferons-»nous donc durant toute une soirée de cet »Anglais, qui ne joue point? » Au bout de quelques jours, ce fut à qui ne jouerait pas pour avoir le plaisir de causer avec cet homme, dont la conversation était toujours aussi spirituelle que simple, aussi agréable que na-

turelle. Il avait, en effet, autant de mérite du côté de l'esprit que du côté du caractère : je n'aurai besoin pour le prouver que d'un seul mot : il avait été lié de la plus étroite amitié avec l'auteur de l'*Esprit des lois*.

On a cité plusieurs bons mots de lui ; mais, sans m'arrêter à des faits plus honorables que tout ce que l'on pourrait dire en faveur de son esprit, j'ajouterai qu'à une époque où le courrier d'Angleterre avait manqué trois fois de suite, le roi lui dit, dans une audience publique: « Est-ce que vous n'avez pas le *spleen*, » M. Mitchel, quand le courrier manque ainsi? » — Non pas, sire, quand il manque, mais » parfois quand il arrive. » Pendant la guerre de sept ans, qu'il a faite tout entière à la suite du roi, les Anglais avaient promis à Frédéric d'envoyer une flotte dans la Baltique, pour protéger le commerce, et contenir les Suédois et les Russes : cette flotte n'est jamais venue ; de sorte que les Suédois ont librement transporté en Poméranie leur armée, ainsi que tout ce dont elle avait besoin ; et que les Russes ont de même approvisionné leurs troupes par mer, et formé le siége de Colberg. On conçoit d'ailleurs quel tort ce manquement de parole,

de la part de l'Angleterre, devait causer au roi et au commerce de ses sujets : il n'est donc pas surprenant que Frédéric en ait eu beaucoup d'humeur, aussi ne cessait-il de s'en plaindre au chevalier, qui était quelquefois fort embarrassé de répondre. A la fin, celui-ci, qui avait été prié à dîner tous les jours, ne reçut plus l'invitation accoutumée ; les généraux, le rencontrant vers l'heure de midi, lui dirent : « Allons, M. Mitchel, voilà l'heure du dîner. » — Ah, messieurs ! répondit-il ; point de flotte, » point de dîner ! » Ce mot fut redit, et les invitations revinrent.

Après l'affaire de Port-Mahon, le roi lui dit : « M. Mitchel, savez-vous bien que vous débu» tez fort mal ? Comment, dès votre première » campagne, votre flotte est battue, et Port» Mahon est pris ! Le procès que vous faites à » votre amiral Bing est un mauvais emplâtre » qui ne guérit pas le mal. Oh ! vous avez fait » là une fichue campagne. — Sire, il faut espé» rer qu'avec l'aide de Dieu nous en ferons » une plus heureuse l'année prochaine. — Avec » l'aide de Dieu, monsieur ? Je ne vous con» naissais pas cet allié-là ! — C'est cependant » celui qui nous coûte le moins, sire. — Aussi

« vous en donne-t-il pour votre argent! »

Le chevalier Mitchel, invité à un grand souper chez le comte Finckenstein, était dans le salon, avec quelques autres personnes, lorsque l'on annonça M. de Schlaberndorff. « Comment! s'écria-t-il; est-ce que ce ministre n'est » pas encore pendu? — Non, lui dit-on, il se » porte fort bien en Silésie, où il est toujours. » — Ce n'est donc pas lui?—C'est son fils aîné » que l'on annonce. — Mais moi, c'est du » père que je parle. Il faut qu'il soit pendu, » ou bien il n'y a pas de justice en ce monde. » M. de Schlaberndorff, fils aîné du ministre, très joli cavalier, qui venait de finir ses voyages, et qui était extrêmement honnête, vint le lendemain faire ses doléances sur ce propos à M. du Troussel, en qui il avait une très grande confiance. « Voilà, lui disait-il, ce que » j'ai entendu, et ce que j'ai été obligé de pa» raître ne pas entendre, tant par égard pour » la maison où j'étais, qu'à cause de l'âge et du » caractère public de l'envoyé d'Angleterre. » M. du Troussel le consola d'abord autant qu'il put; mais son jeune ami répétant sans cesse qu'il était bien malheureux, son consolateur lui dit avec une gaieté toute militaire: « Mon

» ami, prenez votre parti; et persuadez-vous
» que c'est en général une fort bonne chose
» que d'être le fils d'un père qui a mérité d'être
» pendu. »

M. Mitchel n'aimait pas ce ministre : il prétendait qu'on avait des reproches très graves à lui faire, et que pendant la guerre de sept ans surtout, il en avait recueilli les preuves. Il l'accusait d'être la cause de la ruine de la Silésie, et de mille sortes de vexations. Je me bornerai à observer, à ce sujet, que, vraiment attaché à son maître, ce ministre a pu, dans des temps malheureux, dans des circonstances extraordinaires, se prêter, pour sauver l'état, à des opérations rigoureuses qu'il ne se serait pas permises sans nécessité : peut-être aussi M. de Schlaberndorff a-t-il cru devoir préférer la sévérité à l'indulgence, dans un pays conquis, où tant de personnes pouvaient être encore attachées à leur ancien maître. Frédéric n'a pas fait pendre M. de Schlaberndorff : il lui a au contraire conservé les preuves de sa confiance. Celui-ci a été ministre tout-puissant en Silésie, et, en quelque sorte, vice-roi, durant trente ans et jusqu'à sa mort.

M. Mitchel, assez philosophe pour se suffire

à lui-même, avait peu de sociétés, ou du moins ne figurait point sans nécessité dans les tourbillons du grand monde. Il était pour lui-même, comme pour les autres, une fort bonne compagnie : son cercle particulier n'embrassait guère qu'un petit nombre d'anciennes connaissances, M. César, et quelques académiciens, à la tête desquels je place notre doyen d'âge, M. de Francheville. Le ministre anglais le mettait toujours à côté de lui, et le servait lui-même. Le caractère loyal et candide de cet académicien plaisait beaucoup au chevalier, qui éprouvait lui-même une douce satisfaction à n'être que franc et simple : mais si l'un de ses convives se hasardait à troubler ce repos des esprits, par quelques mots propres à mortifier ou embarrasser quelqu'un, alors lui-même était très prompt à le repousser. Je me rappelle qu'un jour je me trouvai à dîner chez lui avec l'abbé Pernety, qui croyait aux Patagons, et un M. de Roux, de Bordeaux, invité là peut-être comme parent de messieurs de Forcade, famille française très considérée à Berlin. Ce M. de Roux entreprit de badiner M. Pernety sur cette race de géants que l'on dit exister à la pointe australe de l'Amérique. Dès

sa première phrase, M. Mitchel prit la parole, et lui dit : « Vous ne croyez donc point, mon-
» sieur, à la possibilité de cette race? Ainsi
» vous avez calculé les forces de la nature, et
» vous savez quelles sont les limites entre les-
» quelles elle peut promener ses variations,
» mais qu'elle ne peut jamais outre-passer?
» Vous êtes bien savant, monsieur, et beaucoup
» plus que toutes les académies du monde! Et
» en effet, nous voyons que la nature produit
» des individus et même des races extrême-
» ment petites; nous avons des endroits où l'on
» ne rencontre guère que des espèces de
» nains. » (Il faut remarquer que M. de Roux était très petit, et M. Pernety très grand.)
« Eh bien! pourriez-vous m'expliquer comment
» et pourquoi la nature ne pourrait pas faire
» en plus ce qu'elle fait tous les jours en
» moins? Et si vous vouliez nier mes races de
» nains, dont au moins vous ne nierez pas les
» exemples, expliquez-moi comment la nature
» ne pourrait pas faire pour celles-là, ce qu'elle
» fait pour ceux-ci. » Après cet argument, qui n'eut point de réplique, on parla d'autres choses.

Ce chevalier était vraiment ami et partisan de la philosophie et de la vertu. Pendant la

guerre de sept ans, et lorsque Frédéric était le plus mécontent de l'Angleterre, cet envoyé reçut de Londres une dépêche pleine de reproches graves, sur ce qu'il ne parlait jamais des sarcasmes mordants et nombreux que ce souverain se permettait contre le ministère britannique. Le chevalier, de qui je tiens cette anecdote, répondit qu'en acceptant sa mission, il s'était regardé comme chargé de maintenir et de consolider les liens qui existaient entre sa patrie et un allié très important; qu'il n'avait voulu être que ministre de concorde et de bonne union; que si l'on avait le dessein de faire de lui un ministre de haine, de petites tracasseries et d'odieuses délations, on pouvait lui nommer un successeur, vu que c'était là un rôle auquel il ne s'abaisserait jamais; que l'on ne devait pas croire pour cela qu'il fût moins dévoué à son pays que tous ceux par qui on pourrait le remplacer; qu'il savait très bien démêler ce qui était de nature à nuire, d'avec ce qui était indifférent; que si sa majesté prussienne venait à changer de dispositions, il en serait certainement instruit aussitôt qu'un autre, et qu'il ne perdrait pas un instant pour en informer; mais qu'il priait de bien consi-

dérer que tous les propos qu'on lui citait, et qu'il avait très bien sus dans le temps, n'avaient été que les premiers mouvements d'un homme qui a autant de vivacité et de sensibilité que de génie, ou même de simples plaisanteries jetées en avant, soit pour tromper les autres, soit pour les engager à se découvrir; et qu'enfin il était de son devoir de rappeler que, pour bien juger de cet homme extraordinaire, et même de ce qu'il disait, ce n'était rien que de recueillir ses paroles, à moins qu'on ne sût également bien en quels moments, dans quelles circonstances, dans quelles vues, il les avait dites. « Eh bien, » m'ajouta-t-il, ma réponse produisit tout l'effet » que je pouvais désirer. J'ai toujours su les » plaisanteries et les épigrammes échappées au » roi, n'importe contre qui: jamais je n'en ai rap» porté aucune dans mes dépêches; jamais on ne » m'en a plus demandé, et l'on m'a laissé ici. Je » rougirais de mon métier, s'il fallait descendre » à cette sorte de commérage. »

Dans un moment où, seul avec lui, nous parlions peu avantageusement de la plupart des hommes qui formaient alors la société habituelle de Frédéric, je lui avouai ne pouvoir comprendre comment un roi qui avait tant d'esprit

et même de génie, pouvait composer sa société privée d'hommes si bornés et si peu capables de l'entendre. « Je vais, me dit-il, vous expliquer cela en deux mots : ces hommes lui sont » nécessaires comme autant de mouchoirs sales » dans lesquels il crache son esprit. C'est sous » ce rapport qu'il en a besoin et qu'ils lui conviennent. »

M. le chevalier Mitchel est mort à Berlin, d'une hydropisie de poitrine, qui s'est formée très rapidement à la suite d'un rhume peu inquiétant en apparence. Lorsque son médecin, le célèbre anatomiste M. Mekel, s'aperçut de cette hydropisie, qu'il n'avait pas prévue, il abandonna son malade, lequel, durant les deux ou trois jours qu'il vécut encore, attendit et demanda inutilement des secours. Cet abandon fut un scandale pour le public, et surtout pour les amis du chevalier.

Un an après sa mort, M. César, d'après les ordres du prince Henri, m'envoya un billet où l'on m'invitait à me trouver tel jour à midi, en frac, en bottes et avec chapeau rond, en telle église où le chevalier avait été inhumé, pour y assister à l'installation du buste de ce digne et respectable ami des hommes et de la vertu.

Nous nous trouvâmes environ trente à cette cérémonie, ayant à notre tête le prince, qui avait fait faire le buste, et qui le faisait placer en présence de tous ceux qui avaient eu le plus de part à l'estime et à l'amitié du défunt. Le prince n'avait lui-même que le costume qu'il nous avait prescrit, sans cordon ni ordres. Après la cérémonie nous nous rendîmes tous chez M. César. Comme le temps était fort beau, nous fîmes ce trajet à pied. Lorsqu'on vint nous annoncer que le dîner était servi, nous passâmes dans la salle à manger, sans aucune sorte d'attention pour les rangs. Le prince lui-même, ainsi que tous les autres convives, marcha dans la foule et avec ceux près de qui il se trouvait. On en usa de même pour les places, en se mettant à table : le hasard seul décida des voisins de chacun de nous; le dîner fut d'ailleurs agréable, et chacun se retira ensuite comme et quand il le voulut. Cette manière d'honorer la mémoire d'un homme aussi estimé et aussi chéri est, à ce qu'il me semble, la plus digne de lui et du prince qui en avait formé le projet.

Après la mort de M. Mitchel l'Angleterre nous envoya M. Elliot, homme d'esprit et délié,

de plus assez bel homme, très vif et très aimable, original sans doute : on n'est point Anglais sans cela. Un jour que nous dînions avec lui chez l'envoyé de Russie, M. Borelly et moi, il nous soutint que Shakespear était bien plus souvent sublime que Corneille, et que Racine ne l'était jamais. La preuve qu'il nous donna de cette assertion, presque généralement admise en Angleterre, c'est que Racine est toujours égal, et qu'on ne peut se figurer le sublime que sous l'image d'une sommité extrêmement élevée entre des abîmes. Or l'égalité continue de Racine excluait selon lui toute idée de sommité semblable, au lieu que les trivialités de Shakespear servaient à relever davantage les beautés de son génie par le contraste singulier qu'elles offraient. « Ainsi, lui dis-je, » le sublime n'existe qu'en raison des contrastes » de la bassesse? Supposons en effet deux au» teurs également élevés et énergiques dans » leurs pensées et dans l'expression des plus » beaux sentiments : si l'un est assez grand » pour ne jamais tomber au-dessous de ce de» gré de perfection, et que l'autre, sujet à des » moments de faiblesse vraiment honteuse, » s'abaisse aux trivialités les plus dégoûtantes,

» ce sera celui-ci seul que vous proclamerez sublime? Il y a plus : c'est qu'il sera d'autant » plus sublime à vos yeux, qu'il tombera plus » souvent et plus bas. Cette doctrine, monsieur, peut nous mener loin : elle bouleverse » toutes les idées saines; aussi part-elle d'une » notion fausse. Pour concevoir l'idée du sublime, vous croyez avoir besoin de le regarder comme une crête de montagne ou une » pointe de rocher, qui n'offre à ses pieds et » tout autour de lui que des abîmes : ne serait-il pas plus juste de placer le sublime » dans une grande élévation, en comparaison » de toutes les choses de même espèce ? L'immense plaine du Haut-Thibet ne devient-elle » pas ici une image très recevable ? Si vous voulez néanmoins avoir des précipices en perspective, nous vous dirons que Racine en est » entouré, par les ouvrages de tant d'auteurs » qui ont travaillé dans le même genre, et bien » plus encore par la sorte d'impression qu'il » fait sur ses lecteurs. Si vous considérez ce que » nous sommes au fond, lorsque nous nous » mettons à le lire; si vous calculez de combien il nous élève au-dessus de nous, ce contraste ne suffit-il donc pas? Vous ne jugez Sha-

»kespear sublime qu'en le comparant à lui-»même : Racine est sublime par comparaison »avec ses rivaux de gloire et avec nous tous. »C'est d'après cette différence qu'il faut déci-»der de leur rang.»

Dans une autre occasion, il voulut nous prouver que la langue française, que d'ailleurs il parlait fort bien, était une langue essentiellement pauvre, en comparaison de la plupart des autres langues de l'Europe, et surtout de la langue anglaise. « Oui, lui répondîmes-nous, elle est pauvre pour ceux qui »ne la savent pas; elle l'est même pour ceux »qui l'ont étudiée, et qui manquent de génie »ou de talent. Montaigne disait que de son »temps, c'était *la façon*, et non *l'étoffe*, qui »lui manquait : et en effet, est-elle pauvre »pour les hommes de mérite? Citez-nous »une langue plus riche pour les Rousseau et »les Paschal, pour les Bossuet et les Fénelon, »pour tant de poëtes distingués, d'orateurs »vraiment éloquents, d'historiens si instruc-»tifs et si diserts, de philosophes aussi clairs »que profonds; sans compter les genres agréa-»bles, délicats et légers, où nulle autre nation »encore n'ose se comparer à nous? ». Cette

réplique termina la dispute, qu'il ne crut pas devoir pousser plus loin.

C'est vers le même temps que s'alluma la guerre d'Amérique. Le roi, dans une audience publique, lui en parla. « Eh bien, monsieur, » lui dit-il, vous voilà donc en guerre avec » vos colonies? — Sire, il y a lieu d'espérer » que nous nous raccommoderons. — Je le » souhaite sincèrement, monsieur; mais c'est » un terrible moyen de se raccommoder que » de se faire la guerre. — Nous sommes as- » surés, sire, que cette guerre se terminera » heureusement et bientôt. — Monsieur, j'ai » par malheur tant eu à m'occuper de guerre, » qu'il peut m'être permis d'avoir à ce sujet » des opinions faites. C'est une chose effrayante » que d'être obligé de faire la guerre, même » près de chez soi: une armée a tant de besoins, » à chacun desquels il faut pourvoir souvent » à l'instant même, sous peine de tout perdre, » qu'il est bien difficile d'y suffire, quand même » on a ses ressources presque sous la main; mais » si l'armée est au bout du monde, ah! mon- » sieur, croyez-en un vieux praticien, pourvoir » cette armée de tout ce qu'il lui faut, c'est le » chef-d'œuvre de la prudence humaine. »

Souvent, dans la société, on parlait de cette guerre à M. Elliot, et ceux qui cherchaient à lui plaire en paraissaient quelquefois effrayés, surtout après que les Français se furent déclarés pour les Américains. Jamais il ne répondait qu'en montrant une sécurité parfaite. « Tout ce qui peut nous arriver de pire, » disait-il, à la fin, c'est qu'au lieu d'être le » premier peuple du monde, nous serons le » second. »

A cette même époque, il crut avoir le ver solitaire, et obtint un congé pour aller consulter les plus habiles médecins en Angleterre et en France; il passa plus de deux mois à Paris. A son retour à Berlin, et lorsqu'il reparut à la cour, la reine lui demanda si, vu la circonstance de la guerre, il n'avait pas eu peur d'être arrêté en passant par Paris, et même en y séjournant. « Oh! madame, répon- » dit-il, il y a long-temps que les Anglais et les » Français sont des peuples civilisés. » Cette réponse parut maligne, et eut l'air d'un sarcasme; on la cita beaucoup, mais on en fut mécontent.

Il nous était venu deux Américains, envoyés, disait-on, par les États-Unis, pour négocier,

auprès de Frédéric, des achats d'armes et autres secours. M. Elliot, les traitant toujours comme compatriotes, fit, durant plusieurs semaines, tout au monde pour en être regardé comme un véritable ami : il ne les quittait pas ; c'était, pour ainsi dire, leur ombre. Un soir, qu'ils venaient de sortir pour aller au spectacle; et de là dans une maison où ils devaient souper, on leur enleva leur cassette. Elle leur fut rapportée le lendemain, avec l'argent, les bijoux et les lettres-de-change qu'elle contenait ; mais les pleins-pouvoirs et les instructions qu'elle renfermait également ne revinrent pas.

Tout le public regarda M. Elliot comme auteur du vol. Il n'y eut qu'un cri contre lui, d'autant plus qu'il ne fit aucune démarche pour se disculper, et feignit de ne pas même soupçonner qu'on l'accusât. On croyait que Frédéric allait tonner, et venger le droit des gens si perfidement et si audacieusement violé jusqu'en sa cour et sous ses yeux : on se trompa, cette affaire n'eut aucune suite ; on n'eut pas même un mot à citer qui vînt du roi. Quelle considération politique fut assez puissante pour retenir ainsi Frédéric, qui était si

peu disposé à souffrir qu'on lui manquât? Au reste, bien des personnes se persuadèrent que, malgré ce silence apparent, ce monarque s'était plaint à Londres; qu'il avait demandé qu'Elliot fût rappelé; et que ce fut en conséquence de sa demande que le successeur de feu le chevalier Mitchel fut, quelque temps après, envoyé à Copenhague.

M. Elliot était devenu éperdument amoureux de mademoiselle de Krauth, et l'avait épousée qu'elle n'avait pas seize ans, lui-même n'en ayant pas beaucoup plus de trente. Cette jeune demoiselle, fille unique de madame de Werels, était sans contredit la plus belle personne de ce pays-là. Heureux par sa femme, il ne fut d'abord occupé que du soin de la rendre également heureuse, et il eut recours pour cela à tous les moyens que sa fortune et ses réflexions lui fournirent. Il lui procurait tous les agréments qu'il pouvait imaginer; il choisissait et variait ses sociétés, et s'efforçait en même temps d'ajouter à son instruction, et de lui faire acquérir des talents agréables. Mais deux fatalités concoururent à rendre cette union malheureuse. D'une part, cette dame, assez bornée, capricieuse et légère, s'ennuya des le-

çons et des remontrances; de l'autre, son mari la compromit par la publicité qu'il donna à une scène de jalousie d'autant plus injurieuse, qu'alors rien ne la justifiait; et il en résulta que madame Elliot résolut de se séparer de lui. Cependant, comme elle était grosse, et qu'elle accoucha vers l'époque où il devait se rendre en Danemarck, elle dissimula.

Quant à lui, dans l'ignorance entière des dispositions de sa femme, il ne s'occupa qu'à lui préparer à Copenhague une habitation qui pût lui plaire : mais, lorsqu'il lui annonça que l'époque de leur réunion approchait et pouvait se fixer, elle ne lui parla que de délais indéterminés, et motivés par des raisons de santé et autres prétextes très peu plausibles, sur lesquels un bon diplomate ne pouvait se tromper. Toutes ces circonstances, de nature à donner des soupçons à M. Elliot, l'engagèrent à ordonner le départ, et à en marquer le jour, lettre à laquelle la belle dame répondit en déclarant qu'elle ne s'expatrierait jamais.

Cette réponse fière et pleine d'amertume était longue et méditée; et M. Elliot sachant bien que sa femme n'était pas capable d'en rédiger une où il y eût autant d'ordre, de suite

et de développement, fut dès lors convaincu qu'elle avait un aide. C'est ce qui fut cause qu'à l'instant même il partit avec un seul domestique, arriva à Berlin peu avant la nuit, s'annonça sous un nom supposé et comme négociant de Hambourg; alla descendre chez son ami M. Belitz, médecin anglais, établi en Brandebourg depuis quelques années; envoya secrètement aux informations; apprit que sa femme était allée à un pique-nique chez Michélis au Parc, d'où elle ne reviendrait qu'après minuit; se transporta chez elle, rassembla, en entrant, tous les domestiques dans une chambre, où il les renferma sous clef; passa dans l'appartement de sa femme, força son secrétaire, et prit tous ses papiers, parmi lesquels il trouva, de la main du beau Knyphausen, cavalier du prince Henri, et cousin de sa femme, indépendamment de pièces trop convaincantes, le brouillon de la lettre offensante qu'il en avait reçue; se rendit de là dans l'appartement de son enfant, ordonna à la nourrice de prendre à l'instant ses hardes et celles de l'enfant pour le suivre; envoya à la poste commander des chevaux pour *Elliot*, *ministre plénipotentiaire de sa majesté le roi d'Angle-*

terre près le roi de Danemarck, et partant pour Copenhague avec son enfant et quelques domestiques; descendit enfin à l'écurie, et obligea, l'épée à la main, le cocher, qui d'abord s'y refusait, à atteler sa voiture pour venir avec lui jusqu'à la poste, et partit enfin, en donnant de sa main, et avec sa signature, à la porte de la ville, la même déclaration que l'on vient de voir.

On conçoit le bruit que fit cette aventure: tout le monde admira les précautions que ce mari avait su prendre pour s'assurer avant tout de son enfant, et en constater l'identité, contre les chicanes qu'on pourrait imaginer dans la suite. Dès qu'Elliot fut revenu à Copenhague, il écrivit au beau Knyphausen, et lui demanda raison de la minute qu'il avait en main. Ce Knyphausen, qu'on n'avait pas surnommé le *beau* sans raison, mais qui d'ailleurs était excessivement fier, fat et vain, répondit avec hauteur à Elliot; de sorte que celui-ci repartit à l'instant, mais avec un secrétaire, deux domestiques, et sous son nom. Cependant le prince Henri, informé de ce qui se passait, et par intérêt pour madame de Werels, son amie, se rendit à une campagne voisine de Rheins-

berg, où sa fille, madame Elliot, s'était retirée depuis l'esclandre de Berlin, et usa de tous les moyens possibles pour la ramener à son devoir et à la raison. Ce fut en vain : elle lui répondit avec morgue et emportement qu'elle aimait son cousin, qu'elle en serait la femme en dépit de l'univers, et que, si elle ne pouvait pas en être la femme, elle en serait la maîtresse, ou même la servante. Le prince, trop assuré qu'il n'y avait rien à en espérer, revint à Rheinsberg, et fit appeler Knyphausen, chez qui il espérait trouver plus de bon sens ; mais il en fut encore plus mal reçu. Ce cavalier osa lui demander de quel droit il se mêlait d'affaires qui ne le concernaient point. Il s'oublia jusqu'à lui dire que tous les princes n'étaient que des tyrans, qui, non contents de l'esclavage qu'ils établissaient chez eux, ne songeaient qu'à faire peser le joug de leur despotisme jusque dans l'intérieur des familles. Le prince lui dit de se retirer dans sa chambre, où il lui fit signifier ensuite qu'il le renvoyait de son service et lui ordonnait de sortir de son château dans le jour, avec défense d'y reparaître jamais.

Knyphausen partit, et deux heures après on vit arriver Elliot, qui, en descendant de voi-

ture, monta chez M. de Kaphensk, aide-de-camp de cavalerie du prince. « Mon cher Ka-
» phensk, lui dit Elliot, pouvez-vous me dire où
» est Knyphausen? — Non, je n'en sais pas un
» mot: il y a deux heures qu'il nous a quittés
» en homme bien et dûment chassé par le
» prince. — Mais quelle route a-t-il prise? — Je
» vais le faire demander à la poste. Cependant
» vous m'étonnez; je vous croyais de notre
» siècle, c'est-à-dire plus avancé en philoso-
» phie, et je vois que vous avez encore tous
» les préjugés du vieux temps. Mon cher El-
» liot, vous étiez digne de rencontrer une
» femme qui voulût faire votre bonheur; vous
» n'avez épousé qu'une folle, et à cause de cela
» vous voulez vous couper la gorge avec un fat?
» Mais, mon cher ami, est-ce que notre hon-
» neur dépend des folles ou des fats? — Vous
» auriez raison, mon ami, si Knyphausen n'é-
» tait que le séducteur de ma femme; mais il
» est l'auteur de ces lettres : lisez-les; vous con-
» naissez son écriture? — Oh, je ne savais pas
» cela! Dès qu'il vous a écrit et fait écrire sur
» ce ton, je suis loin de vous blâmer; je vous
» offre même d'être votre témoin, si vous le
» voulez. »

On sut que Knyphausen avait pris la route du Meklenbourg, sans doute pour échapper aux recherches. Elliot se hâta de courir après lui, et, prenant partout les informations les plus détaillées, il arriva vers les trois heures du soir à une petite ville où il n'y avait qu'une auberge qui fût passable. Notre ministre plénipotentiaire demanda s'il pouvait loger dans cette auberge. On lui répondit que non, attendu qu'un autre voyageur venait de la retenir tout entière pour lui seul. A cette sage précaution, Elliot ne doute pas qu'il n'ait trouvé son homme. Il monte, armé de son épée, de ses pistolets et d'une bonne canne; il entre, ferme la porte sur lui, fait sa proposition et essuie un refus. Alors, ne se possédant plus, il charge de sa canne les épaules du galantin, jusqu'à ce que celui-ci consente à se battre. En se rendant sur le terrain, Knyphausen soutient qu'il ne fait plus assez clair, et qu'il faut remettre la partie au lendemain matin: Elliot au contraire prétend qu'il fait encore assez jour pour l'homme d'honneur qui est offensé, et qui a soif de vengeance. Le premier parle si haut, qu'il faut bien que les habitants comprennent qu'il s'agit d'un duel.

Ils se mettent en conséquence à les suivre, si bien qu'au sortir de cette petite ville ils se voient entourés de deux à trois cents personnes. Elliot comprend, non sans un vif regret, qu'on ne peut pas se battre au milieu de cette foule; ainsi ils se donnent rendez-vous pour le lendemain, à la pointe du jour, et l'on retourne à l'auberge.

L'Anglais se hâte de se coucher, ayant grand besoin de repos; mais lorsqu'il se lève, pressé de terminer cette affaire, il apprend que son noble adversaire s'est enfui vers le milieu de la nuit. Ne sachant plus où il pourra en avoir des nouvelles, il se détermine à se rendre à Berlin, où il ne manque pas de dire, à qui veut l'entendre, tout ce qui s'est passé à Rheinsberg et dans le Meklenbourg. Le beau Knyphausen était aussi venu dans cette capitale, espérant y trouver quelque secours ou au moins un asile; mais un de ses cousins, nommé M. de Keith, homme instruit et philosophe fort sérieux, ayant appris tout ce qui se débite, vient le trouver et lui dit : « J'étais votre » ami, mais, depuis toutes les infamies dont » vous vous êtes couvert, je vous déclare que » je ne le suis plus : cependant vous êtes encore

» mon cousin, et à ce titre vous me faites rou» gir; or, je ne veux de déshonneur ni pour » moi, ni pour les miens : ainsi vous vous bat» trez avec Elliot, ou bien vous périrez de ma » main; c'est à vous à choisir. »

Knyphausen, qui connaissait le caractère inflexible de son cousin, jugea que ce qu'il y avait de moins périlleux pour lui était de se battre : Keith fut chargé de porter le cartel, et de convenir du lieu et de l'heure du rendez-vous, ainsi que des armes. On partit, avec les témoins et de bons pistolets, pour Baruth, petite ville de Saxe, à six milles de Berlin. On parla d'accommodement; Elliot tira un papier de sa poche, où il avait rédigé d'avance la déclaration au moyen de laquelle il consentait à ne pas se battre, et exigea que Knyphausen la copiât mot à mot de sa main, et la signât sans y rien changer, et sans en rien omettre. Non seulement il y déclarait formellement reconnaître Elliot pour un homme d'honneur, exempt de toute espèce de reproche, de blâme ou de tort; mais, de plus, il attestait que les deux lettres dont Elliot était porteur ne renfermaient que des assertions fausses, controuvées et calomnieuses, et que

quiconque les avait écrites ou dictées, était évidemment, et de sa connaissance certaine, un homme vil et un faussaire. Knyphausen, ayant lu cet écrit, jura qu'il ne le signerait jamais. Ainsi les témoins postèrent les deux champions : Elliot offrit à Knyphausen de tirer le premier ; ce que celui-ci accepta. Son coup n'ayant pas porté, on en revint aux propositions. Knyphausen demanda seulement de changer ou supprimer quelques mots. *Pas une seule lettre*, répondit Elliot. On reprit place. Elliot tira : un heureux mouvement de tête de la part de Knyphausen donna passage à la balle, qui s'enfonça derrière lui dans l'arbre auquel ce champion était adossé. On rechargea les armes, et Knyphausen tira : sa balle toucha légèrement à la hanche Elliot, qui n'en parla pas. Ce fut alors que la peur fut la plus forte : le beau cousin copia et signa tout ce qu'on voulut, et Elliot partit à l'instant pour revenir à Berlin se faire guérir d'une fièvre dont il était très fatigué depuis une dizaine de jours, mais dont il n'avait jusque là voulu parler à personne. Il fit en même temps ce qu'il fallait pour assurer son divorce, et repartit au bout de deux jours pour Copenhague.

Le beau cousin ayant voulu se reposer à Baruth, y fut arrêté et détenu quelque temps. Quand le divorce fut prononcé, il épousa la belle cousine, avec laquelle il se retira à la campagne, où ils vécurent dans une grande solitude. L'ennui vint bientôt les y joindre; les reproches suivirent, et amenèrent les mauvais procédés. Ils y sont morts peu d'années après leur mariage, ayant trop à regretter, sans que personne les regrettât. Au reste, le château dans lequel ils vécurent et moururent dépendait d'une terre considérable qui appartenait à deux MM. de Bredow, frères de madame de Werels, enfermés dans ce château, depuis plus de trente ans, pour cause de folie. Cette terre, dont mademoiselle de Krauth pouvait seule hériter, formait toute sa fortune, et doit par conséquent être revenue à mademoiselle Elliot. Les deux oncles devenus fous y ont été fort négligés, dit-on; et si les reproches que l'on prétendait pouvoir faire, à cet égard, à M. et madame de Krauth, étaient fondés, les extravagances et les malheurs de leur fille en offrent une affreuse punition [1].

[1] L'éditeur de la troisième édition de cet ouvrage a fait sur cette anecdote les observations suivantes:

J'ai nommé ci-dessus le médecin M. Bélitz : c'était un charlatan qui avait autant d'esprit que d'originalité. Il était venu s'établir à Berlin pour y pratiquer l'inoculation ; mais il n'inocula personne, parceque les médecins du pays n'avaient pas attendu son arrivée pour le faire eux-mêmes avec succès. Cependant il parvint à se faire quelque réputation, à quoi ne contribua pas peu la réponse singulière qu'il fit au roi. Ce monarque, ayant voulu le voir, lui demanda combien il avait tué de personnes; et il répondit avec son accent anglais : « Moins que » vous, sire. » Le roi sourit, lui parla médecine

« M. Thiébault a-t-il été fidèlement instruit des détails relatifs à la querelle et au duel ? La faiblesse de Knyphausen descendit-elle à une aussi honteuse lâcheté ? M. Elliot satisfit-il son courroux et sa jalousie avec une violence aussi brutale ? Du reste, quelque juste, quelque ferme, quelque mesurée que put être la conduite de cet Anglais, il ne parvint point à se soustraire au ridicule qui frappe l'époux d'une jolie femme dès l'instant qu'il donne de l'éclat à une aventure galante. Madame Elliot, loin d'être bornée, a toujours dû ses nombreux succès autant aux agréments de son esprit qu'aux grâces de sa figure. Sa mort eût certainement causé des regrets ; mais elle vit remariée en troisièmes noces. ... Nous apprenons qu'à l'heure même, par un privilége que bien des femmes lui

et petite-vérole, et le renvoya. Il était encore plus apothicaire que médecin ; il préparait lui-même tous les remèdes qu'il prescrivait ; et les faisait payer encore plus cher que ses visites. J'ai connu deux malades qui, par malheur, se sont remis entre ses mains : une dame de Rottenbourg, femme très aimable, menacée de la poitrine, à laquelle il a solennellement promis une prompte et sûre guérison, et qu'il a, au bout de cinq ou six mois, envoyée à Nice, où elle est morte en y arrivant ; et le grand-écuyer de Schafgotsch, atta-

envieront, elle conserve encore des moyens et l'art de plaire. » (Pr. Ed.)

Si cet éditeur n'a pas été induit en erreur, la fille de madame de Krauť vivait encore en 1813, et dans ce cas il aurait dû, de préférence à tant d'autres, supprimer le passage qui la concernait, passage que je laisse avec une extrême répugnance, et que je retrancherais de cette édition, si vingt-deux années de publication, trois éditions et les treize ans qui se sont écoulés depuis la dernière, me paraissaient laisser quelques motifs à cette suppression. Je suis convaincu, d'ailleurs, que si mon père avait douté de la mort de cette dame, il ne l'eût pas nommée, et même se fût d'autant plus sûrement abstenu de rapporter cette histoire, qu'il était plus certain de l'exactitude des faits. Bon Thiébault.

qué d'une goutte sereine qui le faisait beaucoup souffrir, auquel Bélitz a juré qu'à la fin du mois de mai il serait radicalement guéri, et qu'il a envoyé en terre justement à la fin du mois de mai. J'ai appelé ce Bélitz *charlatan*, non parceque ses malades mouraient, mais parcequ'il leur prodiguait à tous de ces promesses dont un honnête homme a soin de s'abstenir, et qu'il n'a tenu à aucun d'eux.

Pendant la mission de M. Elliot à Berlin, et avant la guerre d'Amérique, un domestique de louage vint à sept heures du matin m'annoncer la visite de milord***, arrivé à Berlin la veille, à huit heures du soir. Je fis répondre que j'étais sorti. Deux minutes après, ce domestique revint, suivi de son maître, qui, me rencontrant moi-même, me conjura de l'entendre. Je lui fis des excuses fondées sur le négligé où j'étais, et il me répliqua qu'il n'y avait que les gens désœuvrés qui pussent être habillés de bon matin. C'était un grand homme d'environ vingt-huit ans, très bien fait et d'une physionomie noble : je n'ai pas vu d'Anglais plus bel homme. Il me dit qu'il parcourait l'Europe depuis huit ans, mais que ses beaux jours étaient passés ; qu'il

était obligé de retourner chez lui dans deux mois, étant devenu pair à la chambre haute d'Irlande, et ayant été, de plus, nommé membre à la chambre des communes à Londres, attendu qu'il avait des propriétés et un domicile dans les deux royaumes; que de cette sorte on ne tarderait pas à le marier, et qu'il n'aurait plus qu'à s'enfoncer dans la politique: mais que ce qui lui faisait le plus de peine, c'est qu'il avait perdu ses huit années d'absence; qu'il rougissait de m'avouer qu'il ne connaissait même la littérature d'aucune nation du continent; que certainement deux mois étaient insuffisants pour réparer cette faute; mais que du moins il espérait parvenir à des connaissances propres à le diriger pour la suite; que c'était dans cette idée que, voulant passer ces deux mois à Berlin, il avait cherché à savoir à qui il pourrait s'adresser plus utilement pour cela; que c'était moi qu'on lui avait indiqué; et que, sentant bien qu'il n'avait pas un instant à perdre, il n'était arrivé la veille au soir que pour venir dès le matin me prier de lui consacrer une partie de mon temps. Du reste, il refusa de me dire que c'était M. Elliot qui lui avait conseillé cette dé-

marche. Je pensai que deux mois ne seraient pas de ma part un sacrifice qui dût me déranger essentiellement : ainsi je cédai à ses instances.

Milord *** offrit de venir chez moi aux heures que je lui indiquerais ; mais je considérai qu'en passant chez lui, si je ne le trouvais pas, j'en serais quitte ; au lieu que si j'avais à l'attendre chez moi, je risquerais fort de le faire en vain durant des heures entières, ce qui pourrait quelquefois me déranger très essentiellement ; d'ailleurs, j'avais à peu près tous les jours à passer devant l'auberge de Corsica où il logeait, et dès lors nous convînmes que tous les jours j'irais chez lui à onze heures du matin.

Au lieu de deux mois, milord *** resta quatre mois à Berlin ; et si ce fut un plus long ennui pour moi, ce ne fut pas un plus grand profit pour lui. Il se livra à la dissipation qui l'avait entraîné partout : souvent à mon arrivée il était déjà sorti ; et les jours où je le trouvais, M. Elliot, un jeune prince de Cobourg, neveu de la reine et capitaine dans un régiment de Berlin, et je ne sais combien d'autres cavaliers ou militaires, venaient ou nous in-

terrompre, ou me l'enlever. Je ne fus pas long-temps à me convaincre que je lui serais peu utile. Il me dit un jour que les Anglais, en France, étaient en général et presque partout reçus avec beaucoup de politesse et de prévenance, que même on leur prodiguait avec affectation le titre de *milord*, mais que ce n'était que pour faire une guerre plus cruelle à leurs guinées. Je me bornai à lui demander en riant si les Français trouvaient plus d'hospitalité en Angleterre, et si du moins leurs politesses n'établissaient pas quelque différence à leur avantage. J'allai même jusqu'à lui citer un voyage de M. le vicomte de Laval à la Jamaïque, dans lequel on lui fit payer six guinées, sans d'ailleurs aucune sorte de politesse, un misérable poulet qu'on avait servi à son domestique. Enfin, je citai l'usage qui, pour ainsi dire, force celui qui a accepté un dîner à Londres, à donner au moins une guinée aux laquais qui l'attendent à la porte.

Arrivé au moment de me remercier et de me dire adieu, il me pria, non sans quelque embarras de lui déclarer franchement ce qu'il pouvait me devoir : « Vous m'avez peu dérangé, » lui répondis-je. Des distractions ont été cause

» que vous n'avez guère profité de nos rap-
» ports : vous êtes d'ailleurs le seul à qui j'aie
» donné des leçons particulières, ainsi vous ne
» me devez rien. » Ma réponse le surprit. Il voulut revenir à sa demande : je l'arrêtai. Il me combla de remerciements, de compliments, et même de promesses. Il insista pour que je permisse que, dès son arrivée chez lui, il m'envoyât, par M. Elliot, une bibliothèque anglaise choisie, et je ne sais combien d'autres objets. « Voulez-vous, lui dis-je alors, me promettre le
» seul paiement qui puisse me convenir : don-
» nez-moi votre adresse, et permettez-moi, si
» jamais l'occasion s'en présente, de m'en ser-
» vir pour vous recommander quelque honnête
» homme qui ait besoin de protection chez vous.
» Comptez surtout que je n'en abuserai pas, et
» que je serai très scrupuleux à n'y recourir que
» pour des choses justes. » Il mit le plus grand empressement à me donner son adresse, et me promit tous ses bons offices pour ceux que je lui adresserais, le tout sans rien rabattre de ce qu'il voulait m'envoyer.

Au bout de six ou sept mois j'eus occasion de le mettre à l'épreuve : je lui adressai et lui recommandai bien spécialement un brave

homme de Magdebourg, qui allait en Irlande pour y réclamer une somme qui lui était due, et qu'on ne lui payait pas. Je sus bientôt que ce milord avait reçu ma lettre, mais n'avait pas reçu mon homme, et n'avait rien osé faire pour lui, contre un de ses collègues à la chambre haute. J'avoue que son silence et son refus de services m'indignèrent. Je tardai peu à me trouver en société avec M. Elliot, et je m'en plaignis en homme irrité. M. Elliot fut très embarrassé, et ne sut comment excuser son ami[1].

M. Elliot fut remplacé à Berlin par ce M. Harris qui depuis a été ambassadeur en Hollande, et est devenu milord Malmesbury. Sa mission en Prusse fut, comme celle de M. de Cobentzel, son début dans la carrière politique. Je ne sais s'il ne songea d'abord qu'à se former, ou si on lui avait recommandé plus de retenue que n'en avait eu son prédécesseur; mais il se communiqua peu, et ne fit presque aucune sensation. Je ne sais guère d'autre

[1] S'il avait occasion de lire ces *Souvenirs*, je ne voudrais pas qu'il imaginât que ce soit par oubli que je ne dis pas son nom. En 1777, à Berlin, il s'appelait *milord Wis...* J'ai su qu'en 1784 il se nommait *milord Cler...*

anecdote sur son compte, que celle de mademoiselle Quinson, sa maîtresse. Un histrion, fort mauvais sujet, nommé Saint-Huberty, avait amené de France à Berlin quatre jeunes personnes qu'il plaça, à beaux deniers comptants, l'une chez l'envoyé de Bavière, une seconde chez M. de Goltz, officier dans les gendarmes, et frère de celui qui était ministre à Paris; et la troisième, mademoiselle Quinson, chez M. Harris. Quant à la quatrième, qui était la plus laide, mais qui annonçait déjà les talents qui depuis l'ont rendue célèbre, Saint-Huberty en fit sa femme. M. Harris plaça mademoiselle Quinson dans un joli appartement où elle ne reçut jamais que ceux que lui-même y amenait. Elle se conduisit si bien que, lorsqu'il obtint un congé à la suite duquel il fut nommé à l'ambassade de Hollande, il lui offrit une pension, si elle ne consentait pas à se retirer dans un couvent sur les bords du Rhin, où elle vivrait en attendant qu'il sût ce qu'il deviendrait, sauf à reprendre la pension s'il restait en Angleterre, et à se réunir à lui s'il revenait sur le continent. La belle préféra le second parti, d'où l'on peut présumer qu'ils se sont effectivement rejoints.

Je n'ai plus à parler ici que d'un Anglais, M. Minette, propriétaire des paquebots de Douvres, qui lui valaient près de vingt mille livres sterling par an. Cet homme, laissant une partie de ses revenus à ses neveux, qui, sur les lieux, faisaient valoir le fonds, vivait depuis très long-temps à Berlin, où il s'était fixé autant par caprice que par circonstance. C'était un Anglais original et de la grosse espèce: il avait trois belles maisons à Berlin, et dans chacune un appartement qu'il se réservait. Il allait, selon sa fantaisie, déjeuner dans l'une, dîner dans la seconde, et coucher dans la troisième. Quelques vieilles connaissances lui faisaient la cour; et ce vieux batelier, dur, grossier, et insolent comme les gens de son état qui ont fait fortune, avait besoin qu'on lui fît la cour. Il y avait surtout un vieux militaire, major de la place, qui, n'ayant que sa solde, était fort assidu à venir dîner avec lui. Après le dîner, M. Minette faisait une partie d'échecs, jeu qu'il jouait avec bien plus d'amour-propre que d'intelligence. Quand le pauvre major avait la complaisance de perdre, il était traité d'âme basse et vile qui voulait plaire; et quand il gagnait, il était accablé

de sottises par ce malotru, et traité de mauvais joueur.

Je demandai un jour à M. Sulzer ce qu'il pensait de ce Minette : « C'est, me répondit-il, » le plus malheureux des hommes. Il est exces- » sivement riche, et n'a que de la morgue, de » l'insolence, de la grossièreté, et des caprices » où l'on ne trouve pas l'ombre du sens com- » mun. Un seul mot peint son malheur : c'est » qu'il n'a aucun plaisir à faire du bien, lui qui » pourrait soulager tant d'infortunés. Il est » blasé sur tout; il ne lui reste plus d'autre ac- » tivité que celle qui lui vient de son extrava- » gante originalité, et de la vanité la plus sotte » qu'il y ait au monde. »

Je le rencontrai chez le chevalier Mitchel, chez la comtesse Scorcewska, chez M. Sulzer, et ailleurs. Il me fit des avances auxquelles je ne répondis jamais. Un jour, chez M. de Castillon le père, il m'invita à dîner pour le jour que je voudrais. « M. Minette, lui répondis- » je, je ne puis avoir cet honneur-là. — Et » pourquoi donc, puisque je vous laisse maître » du jour? — C'est que je suis engagé. » Cette réplique produisit l'effet que je voulais; elle le décontenança, et me délivra des poursuites de

cet homme, très simple dans son costume, bas dans ses manières, et plus que familier dans son ton.

Parmi les maisons qui appartenaient à M. Minette, il faut compter d'abord l'un des plus beaux hôtels de Berlin, placé sous les arbres, derrière la bibliothèque publique, et presque en face du palais du prince Henri. M. de Guines avait loué cet hôtel, qui fut ensuite occupé par le ministre de Gœrne. M. Minette, fier d'avoir le ministre de France pour locataire, crut avoir acquis le droit de se conduire avec lui librement. Un jour qu'il le vit à la promenade avec plusieurs dames de la cour, il vint l'accoster sans façon, puis il se mit à faire l'énumération de tous les Français distingués qu'il avait reçus chez lui, à Douvres. « Mesdames, dit M. de Guines en riant, ce que » M. Minette vous dit là est très vrai : à moins » d'avoir des ailes, on ne va point de Calais » en Angleterre sans passer chez lui, car le » paquebot lui appartient, il y est né, c'est » comme sa maison. » Ce fut ainsi qu'il renvoya cet importun.

LÉGATION DE SAXE.

LE BARON DE STUTTERHEIM, LE COMTE DE ZINZENDORFF.

Les ministres de Saxe à Berlin ne sont pas à la vérité au nombre de ceux avec qui j'ai eu le plus de relations; mais j'en ai constamment reçu les mêmes politesses durant mon séjour en Brandebourg. Au surplus ils n'ont été que deux à remplir cet intervalle de vingt ans : l'un, M. le baron de Stutterheim, et l'autre, M. le comte de Zinzendorff. J'ai déjà parlé du premier en m'occupant du général Nugent, et ce que j'en ai dit suffit pour faire connaître son caractère, qui n'avait pour traits distinctifs qu'une réserve sage et prudente, et une politesse soutenue et naturelle. Un jour que nous dînions lui et moi chez l'envoyé de Russie, avec la fameuse princesse d'Achkoff, celle-ci, ayant nommé un ministre étranger qui était à cette époque à Dresden, M. de Stutterheim se hâta

d'en dire beaucoup de bien : son empressement à cet égard aurait dû édifier la dame voyageuse ; mais cette dame était rarement telle qu'on pouvait se l'imaginer. « Comment » pouvez-vous, reprit-elle, dire tant de bien » d'un homme semblable ? Je ne suis pas d'une » grande sévérité, car je sais comment on doit » vous évaluer vous autres hommes : vous vous » ressemblez tous ; faibles et pleins de prétentions, orgueilleux et injustes, toujours disposés à la tyrannie et au despotisme. Cependant, quoique nous ayons tant à souffrir » de votre part, et tant à vous pardonner, il » est au moins vrai que ce qui indique un défaut absolu de sentiments, ne se peut tolérer » même chez vous ; et la conduite de cet envoyé » envers sa femme ne dénote-t-elle pas ce défaut ? Elle est laide, j'en conviens ; mais il le » savait quand il l'épousa. Si cette laideur le » justifie de n'avoir pas eu d'amour pour elle [1], » le justifie-t-elle aussi de l'avoir conduite en » France, de l'y avoir abandonnée, d'avoir » mangé jusqu'à la fortune qu'il avait reçue

[1] Observez que la princesse d'Achkoff était elle-même fort laide.

» d'elle, en maîtresses et autres extravagances ; » et, ainsi ruinée, de l'avoir renvoyée seule en » son pays ! Eh bien ! tout cela n'est rien en » comparaison de ce qui suit. Cette pauvre » femme se retire chez son frère : ce frère meurt » sans enfants, elle se trouve son unique hé- » ritière : or ce frère était très riche, ainsi » qu'elle l'avait été elle-même. Que fait le mari » en cette circonstance, lui toujours dépensier, » et n'ayant plus de ressource ? Il se rend dans » la ville qu'elle habite, et descend familièrement » chez elle : mais elle sentit enfin ce qu'elle se » devait, le reçut comme on reçoit une simple » connaissance, lui demanda froidement s'il » comptait rester quelques jours en ce pays, » où il logerait, et s'il lui ferait *l'honneur* de » dîner chez elle *ce jour-là*. Ces questions et » le ton qui les accompagnait lui firent sentir » qu'il ne réussirait pas ; et il repartit à l'instant.
» — Mais, reprit M. de Stutterheim, on assure » que ce n'est pas à lui qu'il faut attribuer la » démarche que vous lui reprochez ; il ne l'a » faite que malgré lui : ce sont ses parents qui » l'y ont en quelque sorte forcé. Quant aux » premiers torts qu'il a eus envers sa femme, » ce sont des fautes de jeunesse dont il est loin

» de s'applaudir. Au surplus j'en ai dit le bien » que nous en disons tous : je ne parle de lui » que selon ce qu'il est chez nous ; et il y est » tel, que nous avons tous pour lui la plus » grande considération. » La princesse répliqua, car elle n'était pas femme à reculer ; mais le baron ne répondit plus. Alors la princesse d'Achkoff s'adressant à moi, dit : « Vous faites » des choses admirables en France ! vous faites » banqueroute à l'Europe ; tout le monde est » opprimé, dépouillé et ruiné : mais vous jetez » trente millions par les fenêtres pour le ma-» riage de votre dauphin ! Il est vrai que, par » la faute de cette police que vous vantez tant, » les filous troublent vos fêtes. Dix-huit cents » personnes périssent au feu d'artifice ; mais » qu'importe ? le feu d'artifice devait être une » merveille ! Banqueroute, folles dépenses et as-» sassinats : oh ! monsieur, cela est beau, cela est » grand ! En Russie, nous avons une souveraine » qui en agit autrement : elle ne fait point de » dettes, elle paie exactement ce qu'elle doit, » on n'assassine point chez elle ; mais une caisse » particulière tourne mal, l'impératrice n'y est » point intéressée, n'importe : il suffit qu'elle » en ait permis la formation, elle en remplit

» le *déficit*. De quel œil pensez-vous que la » postérité présente cette comparaison ? »

Il était facile de répondre à la princesse d'Achkoff : mais attaquer, à la table de l'envoyé de Russie auquel j'étais si justement attaché, un parallèle dans lequel l'impératrice jouait un si grand rôle, était impossible. Je causai donc avec mes voisins, pour paraître cesser d'écouter cette indécente sortie ; mais je ne causai que de cette princesse, assez haut pour être entendu d'elle, répétant avec affectation les mots de *Pierre III* et de *mouchoirs* [1], et finissant par l'embarrasser par mes regards et par mon sourire.

La santé du baron de Stutterheim s'altéra sensiblement. Les sables du Brandebourg ne lui valaient pas mieux qu'à moi et à beaucoup d'autres. Il eut des obstructions et fut menacé de mélancolie. Ainsi il demanda et obtint son rappel, et il s'en retourna à Dresden, où il fut nommé ministre des affaires étrangères, qu'il a conduites durant un assez grand nombre d'années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

[1] Le bruit, non fondé, que Pierre III avait été étranglé avec le mouchoir de la princesse d'Achkoff, était alors très répandu et en quelque sorte accrédité.

En quittant Berlin pour revenir en France, j'ai laissé dans cette ville M. le comte de Zinzendorff, qui avait remplacé M. de Stutterheim; ministre non moins sage, poli et discret, mais ayant la physionomie plus ouverte et plus libre, et en général l'air, le ton et les allures plus aisées, plus décidées et plus franches. M. de Zinzendorff, dont le nom est très illustre dans l'Empire, est digne de le porter; et c'est ainsi qu'on l'a toujours jugé à la cour de Frédéric[1].

On parla un jour chez lui du prince Xavier de Saxe, autrefois duc de Courlande, et vivant en France, où il s'était fixé près de madame la dauphine, sa sœur. Ce fut à ce propos que je lui contai ce qui suit : « J'avais vingt-sept ans, » lorsque, durant la guerre de sept ans, et vers » la fin du mois de mars, j'eus à me rendre à » Besançon, de la Haute-Alsace où j'étais alors. » J'arrivai le soir à Lure, petite ville qui est sur » les frontières de l'Alsace et de la Franche- » Comté : l'auberge où je descendis, la seule » convenable qu'il y eût à cette époque en cette » ville, ne retentissait encore que de l'aventure

[1] Il y a quelques mois qu'il est mort à Berlin, où il occupait toujours le même poste.

» qui y était arrivée peu de jours auparavant,
» et que voici. Deux officiers, paraissant venir
» de Paris et retourner à l'armée, y étaient en-
» trés, n'ayant que de simples redingotes par-
» dessus leurs uniformes, et sans aucune sorte
» de décoration. L'un était encore jeune, et
» l'autre était beaucoup plus âgé. En entrant
» dans cette auberge, ils demandèrent si on
» pourrait les loger, et prièrent ensuite qu'on
» chauffât bien leurs chambres, se plaignant
» beaucoup du froid et de l'humidité dont ils
» avaient eu à souffrir toute la journée. L'hô-
» tesse, bonne et grosse femme, fort active,
» leur proposa, en attendant que leurs chambres
» fussent prêtes, d'entrer dans le poêle, pièce
» assez grande, toujours fort chaude, parce-
» qu'elle est placée derrière la cuisine, qui, se-
» lon l'architecture du pays, n'en est séparée
» que par une plaque de fonte. Ces deux mes-
» sieurs entrèrent donc dans le poêle, et s'y
» trouvèrent si bien, qu'ils résolurent d'y sou-
» per. Peu de temps après parurent quatre
» jeunes gens, lieutenants ou sous-lieutenants
» en semestre à Lure. Enfants du lieu, ils ve-
» naient souvent à cette auberge pour y ap-
» prendre quelques nouvelles. Ils entrèrent dans

» le poêle, se rangèrent derrière la plaque de
» fonte, qu'on appelle *la taque;* et là, ils se
» mirent à examiner les deux voyageurs, qui
» gardaient le plus profond silence, ou ne se di-
» saient que quelques mots à voix basse. Comme
» ceux-ci n'avaient rien qui parût fort imposant,
» nos jeunes gens se mirent aussi à se parler
» bas, ensuite à les regarder, à ricaner, puis à
» rire aux éclats, et enfin à fredonner, chanter
» et siffler. Toutes ces impertinences ne trou-
» blèrent en rien le calme des deux voyageurs;
» si bien que les étourdis, ayant fini leur rôle,
» partirent. L'hôtesse vint un moment après
» pour mettre le couvert. Tandis qu'elle en était
» occupée, le plus jeune des deux inconnus lui
» demanda assez nonchalamment si elle connais-
» sait les quatre jeunes gens qui venaient de se
» retirer. « *Oh! oui, monsieur,* dit-elle; *ils ap-*
» *partiennent à quatre familles des plus respec-*
» *tables de cette ville; ils sont ici en semestre.* »
» Alors cet officier tire ses tablettes, prend son
» crayon, demande leurs noms et ceux des régi-
» ments où ils servent, et se met à les écrire. En
» ce moment la bonne hôtesse eut peur qu'ils
» n'eussent fait quelque sottise; mais, après ce
» qu'elle avait dit, elle ne pouvait plus reculer.

» On voulut tout savoir, et on écrivit tout; après » quoi, on remit les tablettes en poche, on la » remercia, et on demanda le souper. L'hôtesse » eut beau regarder la physionomie de ces mes» sieurs, elle n'y démêla rien, et n'en eut que » plus peur. Elle était tourmentée de ces craintes, » lorsque l'un des quatre jeunes gens reparut. » *Mon dieu,* lui dit-elle, *qu'avez-vous fait ou » dit dans le poêle? Le plus jeune de ces mes» sieurs m'a demandé vos noms, et a tout écrit. » Je tremble que vous ne leur ayez manqué. » — Il est bien hardi de prendre nos noms! Et » qui est-il lui-même? — Je n'en sais rien; mais » tenez, voilà un de leurs domestiques qui entre; » demandez-le-lui. — Mon ami, qui sont ces » deux hommes qui sont dans ce poêle? — Ces » deux hommes, monsieur! Le plus âgé est » monsieur le major un tel, et le plus jeune est » monseigneur le prince Xavier de Saxe.* » Cette » réponse pétrifia tous ceux qui l'entendirent. » Le jeune étourdi en fut comme anéanti, et » s'en alla vite en instruire ses camarades, qui, » ne sachant que devenir, s'en vinrent à l'au» berge pour voir avec l'hôtesse par quels » moyens ils pourraient détourner le malheur » qui les menaçait. Ils se mirent aux genoux de

» cette pauvre femme, qui, ne pouvant leur » refuser son faible secours, entra dans le poêle » toute tremblante, et dit d'une voix entre- » coupée : *Monseigneur!* A ce mot, le prince » voyant qu'il était connu, et devinant le reste, » lui répondit en souriant : « *Eh bien, ma bonne* » *dame, qu'est-ce que c'est? — Ah! monsei-* » *gneur, ces malheureux jeunes gens! Ils ap-* » *partiennent à de si braves parents, à des fa-* » *milles si respectables! Eux-mêmes se sont tou-* » *jours si bien conduits jusqu'à ce moment! Ils* » *sont si mortifiés et si repentants de leur faute!* » *Ah! monseigneur, jeunesse a toujours besoin* » *d'indulgence! — Sont-ils là, ma bonne dame?* » *— Oui, monseigneur. — Eh bien, faites-les* » *entrer.* » Cette femme, toute en larmes, sortit, » et ne put qu'avec peine leur donner le cou- » rage de se montrer. Ils parurent très modes- » tement, firent leur profonde révérence, et se » tinrent dans une posture inclinée. Le prince » put bien se convaincre qu'en ce moment au- » cun d'eux ne songeait à ricaner ni à siffler. « *Messieurs*, leur dit-il, *j'apprends que vous* » *appartenez à d'honnêtes et très dignes parents.* » *L'uniforme dont chacun de vous est revêtu* » *m'indique de plus que vous avez l'honneur*

» *de servir le roi. Sans doute vous ne voulez*
» *rien faire qui vous rende indignes d'appar-*
» *tenir à vos parents, et de conserver l'état ho-*
» *norable que vous avez? C'est d'après cette*
» *pensée que je me persuade que si je vous*
» *demande votre parole d'honneur sur un*
» *point, et que vous me la donniez, vous y se-*
» *rez fidèles toute votre vie. Vous savez, mes-*
» *sieurs, ce que c'est qu'une parole d'honneur!*
» *Vous savez combien elle doit être sacrée!*
» *Ainsi, j'ai besoin, avant tout, que vous m'as-*
» *suriez bien que jamais vous n'oublierez la*
» *parole que je vais vous demander, et que ja-*
» *mais vous ne vous en écarterez, si vous me la*
» *donnez. Répondez donc : puis-je compter sur*
» *cette double assurance?* » Tous les quatre ré-
» pondirent affirmativement; sur quoi le prince
» reprit la parole et leur dit: *Eh bien, mes-*
» *sieurs, je vous demande votre parole d'hon-*
» *neur que toutes les fois que vous rencontre-*
» *rez un homme que vous ne connaîtrez pas,*
» *vous le respecterez, par là seul qu'il est homme,*
» *et jusqu'à ce que vous le connaissiez: je ne*
» *vous demande rien à l'égard de ceux que vous*
» *connaîtrez; je laisse aux sentiments de justice,*
» *de convenance, d'honnêteté et d'humanité,*

» *que l'éducation, l'exemple et votre propre* » *cœur doivent vous avoir inspirés, à vous tra-* » *cer la conduite que vous devez tenir envers* » *eux. Je ne parle ici que des inconnus; eux* » *seuls sont l'objet de la promesse solennelle* » *que je vous demande : voyez, et déclarez for-* » *mellement si vous me faites cette promesse,* » *et si vous êtes bien déterminés à la tenir.* »
» Tous les quatre promirent tout sur leur pa- » role d'honneur. Le prince alors termina cette » séance en leur disant : « *Je ne vous cacherai* » *point, messieurs, que j'avais pris vos noms,* » *et que j'allais les envoyer au ministre de la* » *guerre, en lui demandant votre châtiment.* » *La parole que vous me donnez, et sur la-* » *quelle je compte, répare tout. Ainsi, soyez* » *tranquilles. Si je vous rencontre à l'armée, et* » *que j'apprenne que vous vous y conduisiez* » *bien, soyez sûrs que je serai charmé de vous* » *y être utile.* » Ce fut en leur donnant cette » leçon qu'il leur souhaita le bonsoir. J'ai tou- » jours pensé qu'il était difficile à un prince de » se conduire, en pareilles circonstances, d'une » manière plus honorable. — Je pense comme » vous, me dit le comte de Zinzendorff; ce trait » fait infiniment d'honneur au prince Xavier;

» et c'est peut-être le plus beau de sa vie : au
» moins, n'en connaissons-nous point de pareils
» que nous puissions citer; et je vous en ai d'au-
» tant plus d'obligation de me l'avoir appris,
» que nul de nous ne le savait. »

LÉGATION DE RUSSIE.

LE PRINCE DE DOLGOROUKI.

Le 15 avril 1765, jour de ma réception à l'académie de Berlin, M. Formey avait à peine terminé sa réponse au discours que j'avais en à prononcer, lorsqu'un homme de quarante ans à peu près, de taille médiocre, mais assez replet, vêtu d'ailleurs fort simplement, et sans aucune décoration, s'approcha de moi, me témoigna avoir eu le plus grand plaisir à m'entendre, et m'invita à dîner pour le lendemain chez lui, ajoutant que si je voulais aller prendre M. Formey, ce dernier me montrerait le chemin. J'acceptai, avec l'embarras que l'on éprouve quand on ne sait pas de qui l'on reçoit une semblable honnêteté. Il se retira, et M. Formey m'apprit que c'était le prince Dolgorouki, ministre plénipotentiaire de Russie à la cour de Prusse. Le lendemain, à l'issue du dîner, ce prince vint à moi, et me pria de me regarder comme invité chez lui

toutes les fois que j'aurais le loisir et l'intention d'y aller. Depuis cette époque, j'ai constamment reçu de sa part les mêmes marques d'amitié. Quand il avait de grands dîners, il me faisait inviter avec les cérémonies d'usage: lorsque j'étais plus d'une semaine ou deux sans aller le voir, il passait chez moi pour savoir, disait-il, si nous étions brouillés. En un mot, il a été le même à mon égard durant les vingt ans que j'ai passés avec lui dans ce pays, sans que jamais les grands évènements de la politique ou les petits évènements de coterie aient élevé le moindre nuage entre nous deux.

Je ne me rappelle que deux circonstances qui aient pu me faire craindre une rupture, ou au moins quelque refroidissement de sa part; elles n'ont produit cet effet ni l'une ni l'autre. Je ne rapporterai point la première, où je ne fus impliqué que comme témoin d'un fait particulier; elle a rapport à une anecdote de société, qui, à la vérité, fait beaucoup d'honneur aux principes de noblesse et de générosité du prince, mais qui d'ailleurs ne peut intéresser les lecteurs que par un mot de Frédéric, qui peint très bien ce grand homme. Dans une tragique et burlesque aven-

ture, un jeune homme de quinze ou seize ans fut remis à deux bas officiers qui le frappèrent de coups de cannes, jusqu'à lui donner des convulsions. Au milieu de cette horrible exécution, faite en très belle compagnie, le ministre d'un prince d'Allemagne, gros et grand homme, jaloux de témoigner son zèle en faveur de l'héroïne du roman, donna un grand coup de poing dans la poitrine de la victime, qui lui cria : *De quel droit me frappez-vous ?* Lorsque Frédéric apprit ce trait, un sentiment d'horreur et d'indignation lui fit dire : « Et à quel titre » ce Jacques Rosbiff ose-t-il frapper mes sujets ? » Qu'on lui dise de ne jamais se présenter devant moi ! Qu'on écrive à son prince de le » rappeler ! Au reste, je n'ai pas besoin de mi» nistres de ce pays-là. »

La seconde occasion où j'ai couru le risque de voir l'amitié du prince se refroidir envers moi est relative à la politique. Dans le temps que se préparait la fameuse campagne du feld-maréchal Romanzow contre les Turcs, le prince nous dit à table, et en me regardant, « que » cinq cents officiers français s'étaient embar» qués à Toulon pour aller servir chez les infidè» les ; ce qui n'était pas plus chrétien que loyal,

» puisque les Russes et les Français étaient » en paix, et liés d'amitié par divers traités. » Je fus piqué de ce qu'il disait cela devant moi, et de ce qu'il avait affecté de me regarder en le disant. L'occasion de le lui faire sentir se présenta, et j'en profitai. Lorsque Romansow eut remporté ses deux grandes victoires, j'allai dîner chez le prince pour l'en féliciter. Quand on but à la santé des vainqueurs, je dis qu'il n'y avait dans ces nouvelles qu'une circonstance que je ne comprenais pas : qu'il fallait que mes compatriotes eussent bien changé depuis que je les avais quittés, ou qu'ils eussent été bien heureux en cette rencontre; qu'en un mot, on ne concevait jamais que de cinq cents officiers français embarqués à Toulon, et servant dans l'armée turque, on n'en eût trouvé aucun, ni parmi les morts, ni parmi les prisonniers, et qu'il fallait convenir que tous avaient eu un bonheur merveilleux ou d'excellentes jambes. Le prince fut embarrassé, car il se souvint du propos auquel je répondais; mais il ne répliqua pas, et j'ai eu lieu de croire qu'il m'en estima davantage; au moins est-il vrai que, depuis cette époque surtout, il ne m'a jamais

parlé qu'avec les plus grands ménagements de la nation française, qu'au reste il aimait beaucoup.

Ce prince était essentiellement bon, mais par caractère, et sans faiblesse; juste par principes, et sans versatilité, comme tous les hommes publics devraient l'être; simple, comme le sont les hommes d'un vrai mérite; modéré, comme les hommes réfléchis qui se possèdent; philosophe, en un mot, comme on l'est quand on pratique la philosophie, sans en affecter le ton. Il n'était fier que quand on paraissait lui manquer réellement. M. de Pons Saint-Maurice, qui avait vécu onze ans avec lui, me disait à Paris, en 1790: « M. Dolgo-» rouki est le plus estimable de tous les Russes » que j'ai connus. »

Bernardin de Saint-Pierre, qui, étant officier de génie, a fait campagne avec lui en Finlande, lorsque tous deux étaient encore jeunes, a si bien senti le prix de ses vertus, qu'il lui a toujours conservé le plus sincère attachement, comme lui-même en a toujours été aussi aimé qu'estimé [1].

[1] Le prince Dolgorouki est mort en 1804, dans un âge fort avancé, à Moscow, où il s'était retiré. J'ai su, par



Le prince Dolgorouki avait fait, comme volontaire, trois campagnes à l'armée française, durant la guerre de sept ans, et y avait particulièrement connu et estimé M. de Guines, alors M. de Souastre. Lorsque ce dernier fut envoyé à Berlin comme ministre plénipotentiaire, le prince me dit qu'il aurait bien du plaisir à rire de nouveau avec cet ancien compagnon d'armes et de plaisirs, quoiqu'il dût naturellement y avoir entre eux un sujet de querelle par rapport au droit de préséance. « Mais, ajouta-t-il, j'espère que notre amitié » n'en souffrira pas, et que cet article délicat » s'arrangera sans que nous nous en mêlions » directement. D'après des traités déjà anciens, » je dois céder le pas au ministre de France; » mais si des instructions secrètes m'enjoi» gnaient de le disputer, quel parti pensez-vous » que je pourrais prendre? Pour moi, je n'en » vois qu'un, celui d'abandonner cette affaire à » nos cochers. »

Un jour, durant le dîner, il me demanda si je pensais qu'il fût juste de pendre tous les

un Russe, témoin de ses derniers moments, qu'il était mort dans le calme que donne une bonne conscience et avec la résignation qui caractérise l'âme forte.

espions. Comme cette question m'étonna, et que je le regardai pour voir à sa physionomie dans quelle intention il me la faisait, il ajouta en souriant : « Je ne parle pas des espions » avoués et privilégiés; on est convenu d'avoir » pour eux beaucoup de considération, et sur- » tout de ne pas les pendre : je parle des » espions secrets et cachés; et je demande si » vous feriez pendre l'homme vertueux qui, » sans aucun intérêt personnel, et par dévoue- » ment pour sa patrie, chercherait à découvrir » les desseins et les ressources des ennemis » de son souverain. » Il est aisé de comprendre combien l'on eut à disserter sur ce point de morale et d'ordre public, et quelle fut mon opinion.

Le trait qui suit fera voir combien était calme et philosophique la sorte de résignation avec laquelle il attendait les divers évènements de la vie. Pendant la guerre de sept ans, il s'embarqua comme officier ingénieur sur la flotte destinée à faire le siége de Colberg. Un peu fatigué de la mer, il s'endormit profondément, lorsqu'une affreuse tempête survint, et fit croire aux plus braves que l'on allait périr. Un autre officier vint en ce moment de

crise l'éveiller, en lui criant : « Comment pou-
» vez-vous dormir ? Nous périssons ! — Si cela
» est, répliqua-t-il, qu'ai-je besoin que l'on
» m'éveille ? » Et il se rendormit.

Ce prince m'a conté une anecdote assez singulière pour mériter d'être recueillie : « Un
» père de famille, que je connais très bien, me
» dit-il, avait eu six fils : il s'agissait de com-
» mencer l'éducation du plus jeune, lorsque
» parut l'*Émile* de J.-J. Rousseau. Le père crut
» ne pouvoir faire mieux que de suivre les
» leçons du philosophe genevois. Cette éduca-
» tion terminée, ce père, au désespoir, écri-
» vit à cet auteur célèbre, qu'en adoptant sa
» méthode, il n'avait fait qu'un monstre de
» son dernier fils, et qu'il lui demandait le
» remède du mal dont il était cause ! Rousseau
» lui répondit dans une lettre, que j'ai vue,
» qu'en publiant son livre il avait bien pu
» espérer qu'il se trouverait des gens assez cu-
» rieux pour l'acheter et même pour le lire ;
» mais qu'il ne s'était point imaginé qu'il pût y
» avoir un père assez fou pour le suivre. »
M. Wéguelin, mon collègue, à qui je rapportai ce fait, me dit que Rousseau avait eu
raison : qu'en voulant écrire sur l'éducation de

la jeunesse, ce philosophe avait été obligé d'écarter un grand nombre d'articles ou sujets de discussion, parcequ'il n'avait dû considérer que l'homme en général, et non le citoyen de tel pays, ou le sujet de tel souverain, ou l'homme placé dans telle position, et attaché à un culte ou à un autre; que dès lors son livre ne pouvait plus offrir que des vues générales, et qui ont besoin de beaucoup de modifications ou de suppléments pour être applicables à quelque particulier que ce soit; d'où il suit que l'homme réfléchi ne peut voir dans l'*Émile* que des formules, qui ne peuvent être employées qu'à l'aide de plusieurs additions, modifications et transformations successives; ce sont, en un mot, ajoutait-il, des directions fondamentales qu'il faut savoir varier, ou diversifier plus ou moins, selon les temps, les lieux et les personnes. Celui qui voudra y voir une méthode complète et bonne à suivre telle qu'elle est, ne sera qu'un homme dénué de sens, qui ne devra jamais lire J.-J. Rousseau, parceque jamais il ne sera capable de l'entendre.

Je ne me rappelle pas en quelle année le prince Dolgorouki eut à me charger d'une

commission confidentielle, à laquelle, par principe de bienfaisance et de probité, il mit beaucoup de zèle. Il me prit à part pour me dire qu'il venait de lui arriver trois de mes compatriotes : un jeune homme fort doux de caractère, une sœur aimable et très jolie, et une cousine qui était bien sans l'être autant, tous trois bien nés, et d'une famille fort honnête; qu'un de ses parents, voyageant en France, avait eu occasion de faire la connaissance de ces jeunes gens, et les avait engagés à le suivre, offrant de fournir aux frais du voyage, et de leur procurer des établissements convenables en Russie; mais qu'à leur arrivée à Leipsick, l'argent avait manqué au conducteur, qui les avait abandonnés, et était subitement parti seul. « Ces pauvres délaissés, » ajouta-t-il, ont vendu quelques effets pour » venir jusqu'à Berlin, et se jeter dans mes bras. » Comme Russe et parent, je pense devoir venir » à leur secours; et comme il en coûterait autant » pour les renvoyer chez eux que pour les dé» frayer jusqu'à Pétersbourg, c'est ce dernier » parti qu'il faut prendre. Le premier aurait » d'ailleurs des inconvénients graves et très mor» tifiants pour eux, tandis que le second ne pré-

» sente que des espérances consolantes, mon » parent n'étant pas homme à leur refuser son » appui, et leurs qualités personnelles ne pou» vant manquer de leur procurer des places sor» tables, surtout à l'aide des lettres que je leur » donnerai ; mais diverses considérations relati» ves à ce même parent et à quelques intérêts » de famille ne me permettent pas de me mon» trer dans cette affaire autrement que comme » ministre public. Je suis même obligé de cacher » le zèle que je mets à les servir. En conséquence, » je vous prie de vous constituer publiquement » leur patron, et de concerter avec madame de » Kameke, déjà prévenue, les mesures néces» saires pour leur faire continuer leur route. »

J'acceptai la commission : madame la comtesse de Kameke forma chez elle un conseil composé de madame de Blumenthal, de quelques autres dames, et de moi. Le premier avis qui fut ouvert dans cette conférence de bonne œuvre fut de renvoyer ces jeunes gens chez eux, avis que, d'après l'opinion du prince Dolgorouki, je fis rejeter, en représentant que ce renvoi serait très mortifiant pour les uns, et fort peu honorable pour les autres. On en vint donc au point essentiel ; et d'après les cotisa-

tions particulières, où l'on n'oublia pas de taxer le prince pour une bonne part, je me trouvai en état de mettre nos jeunes gens en route. Je leur procurai une voiture de louage jusqu'à Dantzik, et leur donnai par écrit les instructions nécessaires pour se rendre de là à Pétersbourg. Au moment de partir, ils se ressouvinrent que, par malheur, ce jour-là était le premier vendredi du mois. Or, se mettre en route ce même jour parut aux deux demoiselles un signe évident qu'il leur arriverait de fâcheux accidents. J'eus beau les plaisanter sur cette frayeur, je ne pus les rassurer, et j'eus peine à les vaincre. Cette misérable superstition n'eut pas l'influence que les âmes faibles imaginent, car leur voyage fut très heureux; et j'ai appris depuis qu'ils avaient été placés tous les trois, et que la belle demoiselle avait épousé un négociant suisse assez riche pour lui procurer une agréable aisance.

En me proposant de parler de ceux qui entouraient le prince, je ne dirai qu'un mot de ses secrétaires : l'un d'eux, nommé Bérézin, était cousin germain de Potemkin, dont il m'a conté toute l'histoire. On me saura gré, je

pense, d'en rapporter ici quelques traits des plus édifiants[1].

Potemkin était loin d'être bel homme : non seulement il n'était pas beau de visage, il était même effrayant et rebutant ; il louchait de plus, et était cagneux ; mais sa taille, sa carrure et sa force étaient extraordinaires. A ce mérite foncier se joignait l'avantage d'avoir la plus belle chevelure de toutes les Russies[2] : aussi le temps de ses audiences était-il employé

[1] Ce n'est point la vie de Potemkin que je donne, non plus que celle de tous ceux dont je parle dans cet ouvrage. Je me borne à citer sur ce trop puissant favori quelques anecdotes qui me semblent plus curieuses et plus intéressantes, de la vérité desquelles je ne saurais douter, et que néanmoins l'histoire a pu oublier ou négliger. Quant à la vie de Potemkin, je renverrai les lecteurs qui voudront la connaître à l'Histoire de Catherine II, par Castera, 2e édition, ornée de portraits et de cartes. Là, on verra l'homme public, son ambition, et ses vues ou opérations politiques et militaires : ici, je ne présente qu'une esquisse de la moralité de cet homme trop fameux.

[2] Et n'est-ce pas pour toutes ces causes que Catherine II, après l'avoir vu, dit au prince Orlow : « Je ne » vous pardonnerai jamais de m'avoir fait connaître cet » homme ; au reste, vous avez voulu me le présenter ; » vous vous en repentirez. »

à se faire peigner. C'est alors que, placé derrière une sorte de balustrade à hauteur d'appui, il voyait devant lui tous les grands de l'empire, décorés de leurs ordres, attendre avec respect un coup d'œil ou un *bonjour*. Quand il voulait parler à l'un d'eux, il l'apostrophait par son nom, et les mots *padi-proche* (*viens ici*) formaient toute sa galanterie, et amenaient prompte obéissance avec un ploiement de tout le corps; quand il voulait le renvoyer *padi-souda* (*va-t'en*) l'en débarrassait. Cet homme, qui ne payait aucune de ses dettes, ordonnait de tout en despote. Personne mieux que lui ne pouvait faire regretter le prince Orlow, qui n'avait rien négligé pour se faire pardonner sa haute faveur, et qui, se bornant à son rôle, avait toujours renvoyé les affaires à ceux qui en étaient chargés, déclarant qu'il n'avait pas le droit de s'en mêler, promettant peu, mais ne trompant pas, et adoucissant par sa politesse jusqu'à ses refus.

Potemkin, orphelin dès sa première jeunesse, avait été si pauvre, qu'il n'avait eu pour ressource que les bontés de son oncle, le colonel Bérézin, qui alors le recueillit et pourvut à tous ses besoins. Ce colonel, que quelques

blessures avaient forcé de quitter le service, n'était pas riche, le gouvernement lui ayant pris, sous Pierre-le-Grand, une immense étendue de terrain, qu'il a toujours et vainement promis de remplacer. Quand ce vieil oncle eut appris la haute fortune de son neveu, il vint du fond de la Moscovie à Pétersbourg, dans l'espoir d'obtenir enfin quelque justice; mais son pupille le reçut très mal, lui demanda ce qu'il venait chercher, et lui déclara que ce n'était pas le temps de former des demandes semblables à la sienne : ensuite il donna des ordres pour qu'il ne fût plus admis à ses audiences. Bérézin, indigné et honteux, voulait repartir à l'instant. Le prince Nariskin, grand-écuyer et son ancien ami, le retint, prétendant qu'on pourrait vaincre Potemkin par la persévérance et l'importunité. Ainsi, durant plusieurs mois, on vit tous les jours un respectable vieillard languir, comme un objet de rebut, dans les premiers salons de son neveu et de son pupille ingrat et dénaturé. A la fin, le prince Nariskin, vieux serviteur, qui à cette cour avait le droit de tout hasarder, prit sur lui de dire à Potemkin : « Savez-vous que votre oncle, mon ancien » ami, est dans vos antichambres à y mourir

» d'ennui, et qu'il y passe ainsi toutes ses matinées? Est-ce que vous ne ferez rien pour » lui? Il convient que cela finisse. — Qu'il s'en » aille! il y a assez long-temps qu'il m'ennuie! » Peu s'en est déjà fallu que je le misse hors » d'état de venir faire ici le rôle très déplacé » qu'il y joue. Qu'il s'en aille! Dites-le-lui bien, » sans quoi je saurai le faire repentir de ses importunités. — Mais c'est votre oncle. — Qu'il » en remercie le ciel, et qu'il prenne garde à » lui! » Le vieux colonel alla donc cacher sa honte et nourrir sa colère au fond de sa province.

Pierre Lafosse, célèbre et savant écuyer, très connu par ses précieux ouvrages sur l'hippiatrique, avait reçu, étant à Vienne en Autriche, et de la part du ministre de Russie près de cette cour, de si pressantes sollicitations et des promesses si positives, qu'il s'était rendu à Saint-Pétersbourg, chargé de lettres pour les ministres, et d'une recommandation pour le prince Potemkin. Lafosse ne pouvait arriver plus à propos pour le successeur d'Orlow. Ce satrape avait un cheval malade, cheval superbe, le plus beau peut-être de tout l'empire, dont Joseph II avait fait présent au

grand, gros et robuste favori, et qu'aucun Russe ne pouvait guérir. On devine, sans doute, que Pierre Lafosse fut très bien reçu; qu'il eut les entrées libres, sûr d'être toujours courtoisement accueilli, et que le cheval lui fut montré et remis. Pierre Lafosse fit construire un hangar pour traiter cet animal si rare avec tous les soins dont il fut capable: au bout de quelques mois il parvint à le guérir: on l'en remercia avec toute l'exagération d'une fausse reconnaissance, mais on ne lui remboursa point ses dépenses, on ne lui paya pas ses soins, les entrées lui furent ensuite interdites comme au vieil oncle; en un mot, on ne fit rien pour lui, et il partit de Russie comme on se sauve de l'antre d'un lion ou d'un léopard.

Pierre Lafosse arriva à Berlin, ayant quelques lettres pour moi. Il s'y reposa; et c'est là que je l'ai connu et que j'ai appris de lui ces détails.

La Russie est, je crois, le seul pays où l'état des secrétaires de légation soit un état fixe et stable. Le jeune homme qui entre dans cette carrière est d'abord employé comme apprenti diplomate dans les bureaux du département des affaires étrangères, après quoi on le place

dans quelque légation comme *actuaire*; ou chargé de la tenue des registres, ensuite comme expéditionnaire ou copiste, de là comme secrétaire-rédacteur, comme conseiller de légation, etc. Il est toujours le maître de se retirer, et, à quelque époque qu'il en prenne le parti, il conserve son traitement en entier, s'il veut rentrer dans les bureaux de Pétersbourg; s'il préfère rester libre, il en conserve la moitié à titre de pension. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les appointements, les titres et les privilèges s'accroissent à mesure que l'on monte en grade, car on sait quel est, à cet égard, l'ordre établi en Russie, où l'on n'a, pour tous les emplois qui tiennent au service public, qu'une seule échelle, savoir l'échelle militaire. Il suit de là que si l'on veut récompenser un savant, ou tout autre homme de l'ordre civil, on lui donnera le grade de capitaine, de colonel, ou même de lieutenant-général, qui lui assurera le titre d'*excellence*: c'est ce qui est arrivé au docteur Scheffer, dans le temps où il avait été, à Pétersbourg, médecin du prince de Saxe, duc de Courlande, et de Paul Ier, grand-duc de Russie. M. de la Harpe, qui ignorait toutes ces circonstances,

fit une bévue assez malheureuse chez ce dernier prince, qui voyageait sous le nom de *comte du Nord*. Dans un dîner où M. le comte du Nord avait fait inviter la Harpe, son correspondant littéraire d'Alembert, qui avait refusé d'être son gouverneur, et M. Scheffer, qui alors même avait à le guérir d'une légère incommodité, le prince n'adressait point la parole à ce dernier qu'il ne lui donnât le titre de *votre excellence*; et M. de la Harpe se persuadant que ce qui n'était qu'une étiquette était un persiflage, communiqua sa pensée à un cavalier de la suite, son voisin, qui lui déclara bien sérieusement que ce titre était dû à ce médecin. Cette déclaration ne put convertir l'auteur du *comte de Warwick*, qui, s'adressant au comte du Nord lui-même, lui dit: « Mais, monseigneur, si un médecin a le titre » d'*excellence* en Russie, quel sera donc le titre » que l'on y donnera à un homme de lettres?— » Monsieur, répondit Paul Ier, je vous avoue, » non sans rougir, que l'on n'a point encore » réglé chez nous le rang des gens de lettres, » mais je suis persuadé que si ma mère était ici, » elle vous donnerait de l'*altesse*. » M. de la Harpe, qui ne vit pas que tout le monde sou-

riait malignement, prit, dit-on, cette réponse au sérieux, et en fut très content.

Il n'a passé par Berlin aucun Russe de marque, aucun étranger n'est allé en Russie, ou n'en est revenu par cette route, durant les vingt ans que j'ai demeuré en Prusse, que je ne l'aie vu et même interrogé, autant que les convenances me le permettaient; aussi a-t-on souvent cru que j'avais voyagé en Russie. J'ai vu Falconnet lorsqu'il y alla, je l'ai vu à son retour; je fus du nombre de ceux à qui il donna des morceaux du granit qui forme le piédestal de Pierre-le-Grand, granit dont la mode alors était de se faire faire des boutons de manches. Le prince Baratinsky, allant occuper à Paris le poste de ministre plénipotentiaire, me pressa si vivement de lui donner mes commissions, et me promit si galamment d'avoir soin qu'elles fussent bien faites, que je lui remis quelques exemplaires de mon *Traité du style*, que l'on venait d'imprimer. Chaque exemplaire avait son enveloppe bien cachetée, et son adresse. Cependant il n'y eut que M. d'Alembert qui reçût le sien.

M. le comte de Schuwarow, auteur de l'*Épître à Ninon de Lenclos*, s'arrêtant quelque

temps à Berlin, à son retour de France, me parla de l'*Ode sur la navigation*, pièce qui, quelque temps auparavant, avait valu un prix académique à M. de la Harpe. Je ne sais quelle distraction me fit oublier, dans ce moment, que M. le comte russe avait beaucoup d'obligation à l'auteur de cette ode, les vers de l'*Épître à Ninon* ayant été tous soigneusement revus par lui; mais enfin je parlai de l'ode avec peu de ménagement, et je parus surpris que M. de la Harpe n'eût pas fait mieux. Je trouvai qu'il y avait des strophes bien au-dessous du médiocre, que même il y en avait peu de bonnes; que le tout était froid et sans verve, et que cet ouvrage, l'un des plus faibles qui soient sortis de la plume de cet auteur, prouvait que le talent de l'ode lui avait été refusé. Le lendemain de cette discussion, le prince Dolgorouki me dit en riant : « Vous vous êtes » perdu hier. M. le comte s'était pris pour vous » de la plus belle passion du monde; il vous » estimait et vous aimait singulièrement; personne peut-être n'avait fait sa conquête comme » vous : mais votre sévérité contre la Harpe a » tout détruit; vous êtes un homme noyé. — » Mon prince, lui répondis-je, je m'en conso-

» lerai si vous ne partagez pas son indigna-» tion. » C'est ce même comte qui, dit-on, a procuré à M. de la Harpe la correspondance de Paul Ier.

L'anecdote la plus curieuse et la plus singulière que j'aie à citer concernant la Russie tient à un ouvrage historique d'une espèce unique. Un seigneur russe, en partant de son pays, avait reçu le manuscrit de cet ouvrage, sous la double clause de ne le montrer qu'avec la plus grande discrétion, et de le faire imprimer en breloque, au nombre de cinquante exemplaires seulement, qu'il fallait soigneusement se faire remettre, sans que personne pût en avoir connaissance. Ce seigneur, très empressé de bien remplir cette commission, en était d'autant plus embarrassé, qu'il n'avait aucune connaissance de tout ce qui est relatif à l'art typographique. Il se persuada que je consentirais volontiers à le remplacer, et que je lui garderais le secret; et, en conséquence, il me confia le manuscrit précieux dont il s'était chargé. Je fis faire cette rare édition avec toutes les précautions que ce mystère pouvait exiger, et je lui remis peu de jours après les cinquante exemplaires, bien

assuré que personne n'avait connaissance de ce qu'ils contenaient, et qu'on n'en avait tiré qu'un seul exemplaire de plus, que je gardai pour moi, ainsi que je l'avais déclaré à l'illustre commissionnaire. Je le perdis par un accident qui me causa un véritable regret, tant à cause de l'auteur, qu'à cause du contenu de ce petit ouvrage. En effet, l'auteur était une personne du plus haut rang[1] ; et ce que l'ouvrage contenait se réduisait à nous dire, sous le titre d'*Histoire des empereurs romains*, et presque en une seule phrase, « qu'un *tel* fut assassiné » par un *tel*, que *tel* autre assassina à son » tour, etc. » Cette liste d'assassinats commis pour occuper le trône impérial, et qui présentent une chaîne non interrompue et monotone d'un même crime, était devenue, par toutes ces circonstances, l'ouvrage le plus étonnant, le plus original et le plus hardi, aussi bien que le plus court, que l'on pût imaginer.

Je m'étais proposé de parler ici de beaucoup de Russes très distingués, sur lesquels j'avais des choses assez intéressantes à citer, mais un volume entier y suffirait à peine. Ce-

[1] Catherine II...

pendant, j'espère que l'on me saura gré de consigner dans ces *Souvenirs* ce qui est venu à ma connaissance au sujet des Orlow. Ce que j'ai à en dire se réduit à trois points : 1° leur famille ; 2° la part qu'ils ont eue à la mort de Pierre III; et 3° le caractère particulier de celui qu'on nommait le *Balafré*. Mais je crois devoir auparavant rapporter, sur Catherine II, deux anecdotes qui me semblent aussi piquantes qu'elles sont peu connues.

On sait que cette princesse est née et a été élevée à Custrin, où son père, général au service de Prusse, était gouverneur. Madame la baronne de Printzen, qui, étant demoiselle, avait été dame d'honneur à cette petite cour, m'a parlé plusieurs fois et des parents, et de la fille, qui certes ne songeait guère qu'elle dût être un jour la souveraine d'un grand empire. « Je l'ai vue naître, me disait-elle; j'ai vu » comment on l'élevait ; j'ai été témoin de ses » études et de ses progrès ; j'ai aidé moi-même » à emballer son trousseau lorsqu'elle est partie » pour la Russie. Elle avait assez de confiance » en moi, pour que je pusse me flatter de la » connaître mieux que personne ; eh bien ! je » n'aurais jamais deviné qu'elle dût mériter la

» réputation qu'elle s'est faite. Je n'ai remarqué » en elle et dans toute sa jeunesse qu'un esprit » sérieux, réfléchi et froid, mais aussi éloigné » de tout ce qui est saillant, que de tout ce » qui est erreur, caprice ou étourderie. Je m'é» tais persuadée en un mot qu'elle serait une » femme ordinaire. Ainsi, vous pouvez juger » de la surprise où m'ont jetée ses grandes » aventures. »

Cette impératrice, n'étant encore que grande duchesse, eut une maladie très grave, dont elle fut sauvée par un chirurgien français, qui quelque temps après se retira dans sa patrie. Lorsqu'elle fut véritablement souveraine, elle se rappela le service que cet homme lui avait rendu, et lui envoya le brevet d'une pension de dix mille francs. « Puisque j'ai le malheur, » lui écrivit-elle, de ne pouvoir être utile aux » auteurs de ma vie, il faut au moins que je le » sois à celui qui me l'a conservée. » Ce qui donna lieu à ce mot, c'est que la princesse, sa mère, qui était morte peu avant son avènement au trône, avait vécu dans une très grande médiocrité de fortune à Paris, où elle s'était retirée, et où elle avait occupé un petit hôtel derrière le Luxembourg. Je ne parle pas du frère de

Catherine; il a vécu et est mort inconnu[1].

Ce que les amateurs envieront le plus à cette princesse, c'est la construction de sa bibliothèque; pour avoir un livre placé sur telle tablette, il ne fallait que presser un bouton portant le même numéro, à l'instant la tablette venait en avant, et descendait à hauteur d'appui; on la renvoyait ensuite à sa place en recourant au bouton.

Je viens aux Orlow. Les Orlow étaient cinq frères; l'aîné, qui n'a jamais voulu aucune place, qui n'a rien été, et qu'on nommait le philosophe; le second, qui a été fait prince; le troisième, qui était le balafré; et les deux

[1] « Le prince d'Anhalt-Zerbs, frère de l'impératrice de Russie, avait la valeur héréditaire dans son antique et illustre maison. Il avait de l'esprit, de la finesse, des connaissances, et de l'élévation dans le caractère. A la campagne de 1792, il joignit le quartier-général du roi de Prusse, et se fit remarquer par plusieurs mots heureux, mais quelquefois piquants. Si malgré ces avantages il a vécu et s'il est mort plus obscur qu'il n'appartenait au frère d'une souveraine qui fixait les regards de l'Europe, la bizarrerie de son humeur en fut la cause; ses singularités fournissaient des sujets de plaisanterie, et il n'imprimait pas ce respect qui seul ouvre la route des grandeurs et fonde les réputations. » PR. ÉD.

autres, beaucoup plus jeunes et ayant fait peu de sensation. Tous les cinq étaient d'une belle taille, et annonçaient une force bien supérieure à ce que l'on a coutume de voir, du moins en Europe. Le second était néanmoins le plus bel homme de tous; et le troisième, celui qui était le plus fort; la balafre qu'il avait au visage provenait d'un pari qu'il avait fait et gagné dans sa jeunesse, de se battre contre je ne sais combien de grenadiers à la fois. Il sortit vainqueur de ce combat extraordinaire, quoiqu'il eût reçu au visage une blessure dont il a porté la marque toute sa vie. Je n'ai à citer sur leur origine qu'un fait, au sujet duquel je ne garantis que de l'avoir lu ainsi que je vais le raconter.

J'allai un jour à une vente de livres à Berlin; c'était dans l'après-midi. En entrant dans la salle de vente, je vis M. de la Grange déjà placé et tout près de la table: je parvins à me procurer un siége à côté de lui, et nous nous mîmes à examiner les livres à mesure qu'on les présentait au public. M. de la Grange prit, de cette sorte, une brochure couverte en papier bleu, et de 230 pages in-12, écrite par un officier, et contenant la relation des évènements qui eu-

rent lieu en Russie lors de la mort de Pierre III. Mon voisin, en la feuilletant, tomba sur un passage qu'il me montra, et que nous lûmes ensemble à voix basse. On y racontait que Pierre-le-Grand, faisant décapiter les Strélitz rebelles, et ayant, pour abréger la besogne, un bloc devant lui, sur lequel il expédiait, à grands coups de hache, sa bonne part des coupables, il arriva qu'il y eut bientôt parmi ces soldats une vive émulation pour parvenir à l'honneur d'être décapités par l'image de Jésus-Christ, et que cette émulation fut poussée si loin, qu'un très grand et très bel homme arrivant et ne trouvant plus de place sur le bloc impérial, se prosterna à côté, et posa sa tête contre terre. Pierre Ier, frappé de cette singulière obéissance, ou plutôt de cet excès de servilité, fit grâce de la vie à cet homme, qui a été le grand-père des Orlow, par qui Pierre III, descendant et héritier de Pierre Ier, a péri. Ainsi, ajoute l'auteur, Pierre n'a épargné le sang d'un rebelle que pour que les descendants de cet homme puissent porter leurs mains sacriléges sur son petit-fils, et qu'ils achevassent sur ce prince infortuné ce que leurs ancêtres avaient tant de fois tenté contre lui-même.....

Nous ne pûmes continuer notre lecture, car on mit en vente cette brochure, qui fut poussée jusqu'à un ducat, et qui serait allée bien au-dessus si on avait été instruit que c'était l'envoyé de Russie qui la faisait acheter, et qu'il avait ordre d'en retirer les exemplaires à quelque prix que ce fût.

On nous a donné bien des versions sur les détails de la mort de Pierre III. Je vais rapporter celle qui m'a été communiquée par un jeune Russe, qui, particulièrement protégé par le ministre des affaires étrangères en Russie, avait été autorisé à lire tous les papiers réunis dans les cartons, et m'assurait avoir recueilli des pièces originales ce qui suit:

Pierre III avait résolu de faire enfermer sa femme dans un couvent, au fond de la Moscovie, et allait exécuter son projet. On en fut instruit par la princesse d'Achkow, qui avait arraché ce secret à sa sœur, mademoiselle de Voronzoff, maîtresse de Pierre III. On tint un conseil, où furent admis la princesse d'Achkoff, Grégoire Orlow, qui depuis fut fait prince, et quelques autres personnes bien affidées; on cite entre autres Alexis Orlow le balafré, le comte Pannin et le comte Razoumoffsky. Ce

fut là que l'on décida qu'il fallait gagner les régiments des gardes, tandis que Pierre III était à Oranienbaunn, château situé à six lieues de Pétersbourg. On y réussit, et l'on fut si bien servi par les émissaires auxquels on eut recours, qu'il n'en coûta qu'un rouble par homme. Pierre III, averti de cet évènement, consulta le vieux maréchal de Munich, militaire célèbre, âgé alors de plus de quatre-vingts ans, et qui était auprès de cet empereur. Le maréchal lui dit qu'il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de se rendre sur-le-champ à Pétersbourg, à la tête de sa garde de Holstein, et d'aller se présenter aux rebelles avant que l'on eût consolidé les mesures prises contre lui. Pierre n'eut pas ce courage, de sorte que Munich le quitta en lui disant : « Vous vous per» dez sans ressource, et dès lors je vous deviens » absolument inutile. Adieu. » Pierre, ainsi réduit à lui-même et aux lamentations de sa maîtresse, se rendt à Cronstadt ; mais il y arriva trop tard : le gouverneur lui ferma les portes, et menaça de faire feu sur lui et sur son monde s'il ne se retirait. Il revint donc forcément à Oranenbaunn, se démit solennellement de l'empire en faveur de son fils ;

dont Catherine serait tutrice, en même temps qu'elle serait régente, offrant de se retirer dans le Holstein, et de se contenter de ce duché. Il se livra aux agents de Catherine. Cette proposition plut d'abord à l'impératrice, qui voulait l'accepter; mais les Orlow et autres s'y opposèrent, et lui dirent: « Il est naturel » qu'en ce moment vous n'aperceviez pour » vous que des avantages réels dans le projet » dont il s'agit. En effet, vous serez souveraine » sans opposition, sans combat, et dès l'instant; » mais examinons l'avenir: Pierre va partir. S'il » regrette l'empire qu'il aura perdu, il n'aura » pas par lui-même les moyens d'y rentrer, » aussi n'est-ce pas lui qu'il faut envisager ici: » c'est sur tous les cabinets de l'Europe qu'il » faut porter les yeux. Quel est celui de tous ces » cabinets où l'on ne se dira pas que, si l'on » peut vous réconcilier avec votre époux, on » sera assuré de jouir chez nous d'un crédit » illimité? Le souverain qui aurait opéré cette » réconciliation ne serait-il pas notre premier » allié, à titre de reconnaissance de la part de » l'empereur, et à titre de convenance de votre » part? Cette réconciliation sera donc l'objet, » le but de tous les efforts des puissances de

» l'Europe. Toutes y travailleront avec une » sorte de rivalité soutenue. En ce cas, madame, » vous y refuserez-vous? Pourrez-vous résister » à ces efforts unanimes, surtout s'il survient » des circonstances qui vous obligent à de » grands ménagements envers les médiateurs? » Résister aux sollicitations de toute l'Europe, » c'est une folie que de penser qu'on le puisse. » Vous finirez-donc, un peu plus tôt ou plus » tard, par vous raccommoder, et alors, un » peu plus tôt ou plus tard, nous en serons, » d'une manière ou d'une autre, les victimes, » nous tous qui vous servons. C'est de notre » sang que la réconciliation sera scellée; nous » paierons de notre tête le retour de l'empe- » reur. Les humiliations, la disgrâce, la pro- » scription, la réprobation générale, l'échafaud » ou le poison, telle sera la récompense de no- » tre zèle. Madame, en ces sortes de matières, » on ne peut faire les choses à demi : quicon- » que fait le premier pas ne doit plus s'arrê- » ter qu'il n'ait atteint le dernier terme. » Catherine n'eut rien à répondre à ces raisons. Elle se mit à pleurer, et les autres allèrent en avant, sans même lui demander son aveu. Elle n'eut d'autre part à la mort de Pierre III

que de garder le silence auquel on la réduisit.

Trois hommes, les plus robustes que l'on connût à Saint-Pétersbourg, Orlow le balafré[1], un major, que quelques personnes ont dit avoir été le prince Barastinski, ou son frère, et un grenadier, partirent pour se rendre auprès de Pierre. Ils s'annoncèrent comme messagers de Catherine. Les deux premiers s'avancèrent avec lui jusque près de la fenêtre, sous prétexte de n'être entendus de personne, tandis que le grenadier, placé sur la porte, comme pour éloigner les curieux indiscrets, s'approcha ensuite et sans bruit derrière eux. Lors-

[1] Quoique le prince Orlow fût moins fort que son frère le balafré, il fallait néanmoins qu'il le fût beaucoup, s'il est vrai, ainsi qu'on me l'a assuré, que lorsque ce prince, capitaine d'une compagnie des gardes habillée à la romaine, eut donné l'ordre à cette compagnie de prêter le serment de fidélité à l'impératrice, un officier, fort replet s'écria qu'il avait prêté ce serment à l'empereur, et qu'il ne pouvait par conséquent le prêter à d'autres; sur quoi Orlow, le saisissant par la poitrine, le lança hors des rangs avec tant de force, que cet homme alla rouler assez loin; et se retournant alors vers la troupe, il dit impérieusement le mot, *marche*, auquel tout le monde obéit, sans oser répliquer, tant il en avait imposé par cette action vigoureuse et hardie.

qu'il fut assez près, Orlow et le major saisirent subitement Pierre, chacun par un bras ; le grenadier lui passa son ceinturon au cou, et lui donna la colique hémorrhoïdale dont il mourut. A la vérité il se débattit plus violemment qu'on ne l'avait imaginé ; mais il était loin de pouvoir se dégager de trois hommes tels que ceux qui le tenaient. Alexis, arrivant à Pétersbourg pour dire, « Madame, c'est » fait, ». avait sur le visage la marque des égratignures qu'il avait reçues.

Tels sont au reste, et dans leur plus grande exactitude, les faits qui m'ont été rapportés et attestés par un homme qui avait été placé pour savoir la vérité.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

